

NÖEL 1916

PRIX : 2 Francs

MONDE ILLUSTRÉ



Le Noël des Cathédrales par Maxence

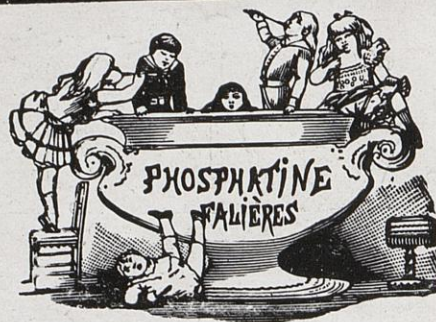
h. CARUCHET

Coaltar Saponiné Le Beuf antiseptique, détersif ni caustique, ni toxique

Officiellement admis dans les Hôpitaux de Paris

Les plaies de mauvaise nature et les muqueuses malades, étant détergées, aseptisées et désinfectées, avec une innocente énergie par le **COALTAR LE BEUF**, étendu d'eau au degré jugé nécessaire par le Médecin, on a naturellement songé à utiliser ces précieuses qualités pour les soins de la Toilette. Les résultats obtenus ayant donné entière satisfaction, l'emploi de ce produit, pour les soins de la bouche, les lotions du cuir chevelu, les ablutions journalières, etc., s'est répandu en peu de temps, mais ce succès a fait naître de nombreuses imitations dont on se garantit en exigeant sur l'étiquette la signature de l'inventeur : **Ferd. LE BEUF**, en rouge.

**Ce produit unique en son genre et bien Français
SE TROUVE DANS LES PHARMACIES**



PHOSPHATINE FALIÈRES

L'aliment le plus recommandé pour les enfants

Son emploi est indiqué dès l'âge de 7 à 8 mois, mais surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance. Favorise la dentition, assure la bonne formation des os. Utile aux anémiés, aux convalescents, aux vieillards.

Se trouve partout. — Dépôt Général : 6, rue de la Tacherie, PARIS



DEMANDEZ UN

DUBONNET

VIN TONIQUE AU QUINQUINA

Nouvelle MONTRE-BRACELET



FERMETURE AUTOMATIQUE

Mouvement chronométrique à ancre, 15 rubis, garanti 10 ans. Se fait en métal et argent uni ou sujets relief.

MONTRE-BRACELET réclame

venant prix de fabrique, cadran heures lumineuses, 19'50

Garantie 5 ans. VERRE GARANTI INCASSABLE

Grand choix de Montres et Bijoux d'actualité. Montres pour aveugles, Montres-Réveils, etc.

Demandez le Catalogue illustré au

6^e COMPTOIR NATIONAL D'HORLOGERIE, 19, Rue de Belfort, à BESANCON (Doubs).

LA REVUE COMIQUE, par Lucien Metivet



LES TYPES DE LA GUERRE. — XVII. — LE NOUVEAU RICHE

Ça n'allait pas très fort avant la guerre mais, depuis, cet heureux négociant, ayant écoulé à des prix extraordinaires de « mauvais marché » tout son stock de rossignols bedonne avantageusement dans un intérieur somptueux entre une bibliothèque de livres qui l'embêtent incommensurablement et une collection de tableaux modernes qui lui font dresser les cheveux sur la tête — Sans compter qu'il est certains bijoux... décoratifs que nos poilus rapportent de là-bas et que le nouveau riche ne pourra jamais se payer, le pauvre !

L'APPAREIL IDÉAL DES AMATEURS

est le

VÉRASCOPE

Vente au détail :

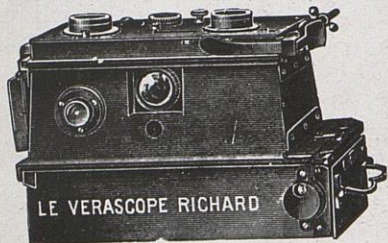
10, rue Halévy (Opéra)

RICHARD

Se méfier des imitations

Exiger la marque authentique

Pour les débutants LE GLYPHOSCOPE à 35 Fr. -- Exposition : 7, rue Lafayette (Opéra)



Demander la notice illustrée

25, rue Mélingue, PARIS

DUPONT Tél. 818-87
Maison fondée en 1847. Fournisseur des hôpitaux.
10, rue Hautefeuille, PARIS (6^e)

Tous articles pour blessés,
malades et convalescents

FAUTEUILS ROULANTS
et voitures de promenades
de tous modèles



CACAO D'AIGUEBELLE

en POUDRE, SOLUBILISÉ

TRÈS RECOMMANDÉ

MORUBILINE

Quintessence et concentration
d'HUILE de FOIE de MORUE

Donne aux Touxseurs,
Bronchitiques, Tuberculeux, Anémiés, etc.

SANTÉ, FORCE et ENERGIE pour l'hiver

Economie — Goût Excellent — Bonne Digestion
Demi Flacon 3 francs, Flacon 6 francs, franco poste. Notice Gratis.

PHARMACIE du PRINTEMPS, 32, Rue Joubert, Paris.

MAÏZALINE Alimentation des ENFANTS
et des Estomacs délicats.
La Botte : 1.50. Catalogue franco.

FARINE PHOSPHATÉE PARIS. 25, Galerie Vivienne et l'Harmonie

GLYCOMIEL

Gelée à base de Glycérine et de Miel anglais, sans huile
ni graisse. Gardez à vos mains leur blancheur, à
votre visage sa fraîcheur : restez belle en dépit des
Saisons. Souverain contre les rougeurs de la Peau.
Tubes 0.85 et 1.50 franco timbres ou mandat.
Parf. HYALINE, 37, Faub. Poissonnière, Paris.

CONSERVATION de BLANCHEUR des DENTS

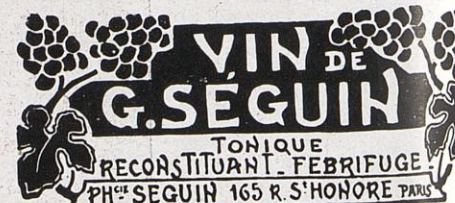
POUDRE DENTIFRICE CHARLARD
Bouteille 2/50 francs — Pharmacie 12 Bd Bonne-Nouvelle, Paris



TIMBRES
pour
COLLECTIONS

PRIX courant gratis
des TIMBRES de Guerre

Théodore CHAMPION
13, rue Drouot, Paris



VIN DE G. SÉGUIN
TONIQUE
RECONSTITUANT, FEBRIFUGE
PH^{ie} SÉGUIN 165 R. S'HONORE PARIS

la Pomme Philocomme Grandclément
EST UNIQUE AU MONDE

Détruit croûtes, pellicules, pelade, démangeaisons, empêche
les cheveux de blanchir, de tomber, et sans graisser. Les
renousse abondants et soyeux après la 3^e friction. Dose
de 2 Ph^{ies}. F^{co} poste 2'35. — 12 fr. les Six pots. Adresser
comm. au Laboratoire GRANDCLÉMENT, à ORGÈLET (Jura)
ÉTRANGER : 2 fr 90. — Les Six pots 15 francs.

ROSELILY
du Docteur CHALK
Poudre de Riz LIQUIDE

ABSORBE LES TACHES DE ROUSSEUR

avec la même facilité que l'éponge absorbe une goutte d'eau.
Flacons à 2, 3.50 et 6 fr. Ph^{ie} DETCHEPARE, à Biarritz.
L. FÉRET, 37, Faubourg Poissonnière, Paris.
VENTE dans toutes Pharmacies, Parfumeries et Grands Magasins.



La Seringue à Jet rotatif
MARVEL

est recommandée depuis 20 ans
par les médecins de tous pays
pour le traitement des malaises
de la femme et pour la toilette
quotidienne.

Exiger
le nom MARVEL sur la poire

Prix franco : 18 fr. — Notice gratis.

MARVEL (Service A B)
20, rue Godot-de-Mauroi.

VITTEL

**"GRANDE
SOURCE,,
EAU de TABLE et de RÉGIME
des ARTHRITIQUES**



LE MONDE ILLUSTRÉ

N° 3079. — 60^e Année.

SAMEDI 23 DÉCEMBRE 1916

Prix du Numéro : 2 francs.

Rédacteur en Chef : ALFRED-JOUSSELIN



LA NUIT DE NOEL DU POILU (Composition de Ch. B. DE JANKOWSKI).

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

ÉCHOS DES TRANCHÉES

Il fait froid ; le ciel est de plomb ; un brouillard glacé estompé nos rues, et, blottis autour du foyer, nous songeons, mélancoliques, à nos enfants, battant la semelle, là-bas, dans la tranchée, dormant sous la pluie, enlizados dans la boue, souffrant de la bise, dans quelque terrier déblayé en hâte. Comment font-ils, les pauvres gas ? Par quel prodige d'endurance résistent-ils à de si longues et rudes épreuves ? Et, les yeux fixés sur le feu qui flambe, nous, les vieux, les inutiles, nous voudrions pouvoir nous priver de notre bien-être, pour en faire profiter nos tenaces défenseurs ; nous avons honte d'avoir chaud lorsqu'ils grelottent ; de dormir, — tranquilles, grâce à eux, — tandis qu'ils veillent ; de manger à nos heures, d'être à l'abri des intempéries ; de nous prélasser ; — et de nous plaindre, parfois !

Ça c'est une impression de l'arrière. Je me souviens que, au cours d'un des derniers hivers, les circonstances m'ayant amené, du fond de la France, dans une ville du front, j'y arrivai ému, inquiet de ne pouvoir me mettre, aussi vite qu'il conviendrait, au diapason des compagnons que j'allais rencontrer ; je les imaginai graves, soucieux, un peu tragiques même, et j'étais gêné, à l'avance, de paraître là, ou trop déprimé, ou trop facilement crâne. Quelle illusion ! Il gelait à fendre les pierres ; j'étais le seul à frissonner ; le canon tonnait, assez proche ; personne que moi ne paraissait l'entendre ; à la table des officiers qui me firent l'honneur de me recevoir, on parla théâtre, lectures, arts, chasse et sports ; on parla de tout, sauf de la guerre ; de tous ceux que je coudoyais, et qui allaient et venaient, insouciant, alertes et souriants, se dégageant un entrain rayonnant dont je fis une provision qui me dura bien quinze jours ; pas plus. — Après quoi je fus repris par cette sorte de morosité, caractéristique des gens qui n'ont rien à faire qu'à épiloguer sur le laconisme du communiqué ou à pressurer les nouvelles données par les journaux pour tâcher d'en extraire ce qui ne s'y trouve pas. Longues heures grises, que nous connaissons tous, mais qu'ignorent ceux qui vivent dans l'épique, et dont les ressorts d'énergie sont chaque jour mis en action par la pensée de la glorieuse tâche à accomplir et à terminer. Il y a, entre l'arrière et le front, la même différence qu'entre deux horloges, dont l'une, jamais remontée, s'ankylose et s'empoussié dans le repos forcé, et dont l'autre, grâce à des poids réglés par des mains vigilantes, poursuit son allègre tic-tac, sans arrêt ni défaillance, avec une insouciance régulière.

J'en eus, avant-hier, la sensation nouvelle : peu réjoui, malgré un bon brasier et un confortable fauteuil, je bataillais, sur une carte de Roumanie, contre Mackensen et Hindenburg, et combinais d'admirables mouvements tournants dont l'illusoire opportunité ne parvenait pas, cependant, à me reconforter beaucoup, quand on sonna à ma porte, — vigoureusement, — et j'entendis, dans l'antichambre, des rudes voix, hautes et claires, qui parlaient sans discrétion. Puis on introduisit deux poilus, deux hommes superbes, hilares, bruyants, solides et bien portants, — deux *fillets* qui profitaient d'une permission pour « faire la connaissance avec leurs parrains et marraines ». Ils étaient de si belle stature qu'ils semblaient remplir tout l'appartement, si encombrés de moustaches, de paquets pendus sur le dos, qu'ils se cognèrent à tous les meubles ; leurs casques, passés en sautoir, enflaient démesurément leur hanche ; ils se présentèrent sans gêne, avec une camaraderie affectueuse, s'assirent sans timidité, causèrent sans l'ombre de vantardise. Ils avaient été prévenus, à deux heures de la nuit, que leur tour de permission était venu ; ils étaient partis aussitôt du front, avaient roulé, sans s'inquiéter du parcours, pendant seize heures, et avaient débarqué, alors qu'il faisait déjà sombre, dans Paris où ils venaient tous les deux pour la première fois. Comme je m'effrayais d'une telle randonnée et que je m'informais de la façon dont ils avaient pu se débrouiller dans le brouhaha de l'arrivée et le dédale de nos rues obscures, ils se mirent à rire : — « On en a vu bien d'autres ! » Ce qui me semblait, à moi, vieux parisien, d'une difficulté quasi inexplicable, leur paraissait, à eux tout novices, la chose la plus aisée et la plus

naturelle. Je leur demandai à quoi ils allaient employer leur temps de repos et me mis à leur disposition pour leur faire voir quelques monuments : mais de ceci, ils ne se souciaient guère : non ! le soir même ils allaient gagner la gare Montparnasse, ils prendraient un train, arriveraient à un endroit de la grande banlieue où ils étaient attendus, et où ils savaient trouver une occupation dont ils se réjouissaient à l'avance : étant, tous deux, de profession, bûcherons, ils allaient se reposer et se divertir à abattre des arbres. — « Mais vous arriverez en pleine nuit ! disais-je. — Ils riaient et jugeaient l'aventure charmante. — « Mais vous aurez deux lieues à pied avant d'arriver à destination. » Ils riaient encore comme à l'idée d'une partie de plaisir. — « Mais, ne connaissant point Paris, vous n'allez jamais découvrir la gare Montparnasse ! » Ils riaient toujours et ripostaient « qu'ils avaient fait plus difficile ». — « Mais vous n'avez pas dormi la nuit dernière — et vous n'allez pas dormir encore cette nuit-ci ! » A leur joie redoublée je compris qu'ils me regardaient comme un vieux craintif qui n'était bon à rien et que le moindre obstacle empêtrait : je compris aussi, de façon très nette, que je méritais leur pitié. Ils partirent, sans savoir pour où ni par quelle voie, sûrs d'arriver, ravis, joyeux, remerciants.... Car ils remercient, ces géants : ils donnent leur vie pour assurer notre bien-être : nous leur envoyons quelques cartes postales, du saucisson et du chocolat — et c'est eux qui témoignent de la reconnaissance ! Je les entendais rire encore comme ils descendaient l'escalier qu'ils emplissaient du bruit de leurs voix, de leurs gros souliers, de leurs paquets frôlant les murs et de leurs casques heurtés à tous les fuseaux de la rampe. Je revins à ma lampe, à mon feu, à ma carte de Roumanie et à mes journaux : seulement je ne donnai plus un coup d'œil à ceux-ci ni à celle-là. Mes poilus m'avaient apporté l'air du front : ils me laissaient l'impression d'une force sûre d'elle et invincible, de quelque chose de jeune, de fort, de sain, d'entraînant et de magnifique : je comparais notre *cajard* chronique à leur belle vaillance continue et je conclus que rien n'est plus enviable, en ces sombres jours d'hiver, que le sort de ceux qui agissent, rien de plus désespérant que de n'avoir autre chose à faire qu'à attendre « que ce soit fini ».

Ils m'ont apporté un cadeau, mes deux braves : c'est la collection d'un journal de la Tranchée, déjà ancien de près d'une année, et rien ne pouvait mieux que la lecture de ces feuillets contribuer à prolonger la sensation de sécurité et de confiance que leur cranerie inconsciente m'avait procurée. Cette gazette a pour titre *le Poilu* : c'est une feuille gaie, à la façon du *Tintamarre* d'hilarante mémoire. Ah ! ils ne sont pas mélancoliques, les rédacteurs : il est manifeste qu'il se produit chez eux une sorte d'émulation du rire et de la calembredaine qui indique un état moral qui n'est pas à la jérémiade. C'est de la bonne humeur, tournée à la blague et « explosant » en jeux de mots et en facéties à dérider même un homme de l'arrière. La page d'annonces et de publicité, où prennent place les réclames les plus extravagantes, est d'une irrésistible drôlerie, et je voudrais vous en donner ici quelques spécimens. Je sais bien que, privées de la fantaisie typographique qui les distinguent et des amusantes vignettes dont elles sont accompagnées dans l'original, ces annonces, ainsi reproduites, vont perdre le meilleur de leur saveur ; mais il en restera de quoi fournir un aperçu du ton général, — qui n'est pas celui d'un salon académique, je dois en prévenir, et qu'on jugerait un peu familier dans un conclave. Mais entre poilus !

C'est d'abord la réclame pour le journal lui-même : *LE POILU, le plus grand journal des Tranchées* (28 cm. x 48 cm.), *sait tout, voit tout, entend tout ! Mais se méfie... les oreilles ennemies le dégoûtent.* La rubrique médicale est très copieuse :

— *N'étranglez plus vos hernies ! C'est bête et cruel.*

— *Si vous tousssez, c'est que vous avez un chat dans la gorge : asseyez-vous sur une souris : vous verrez : il descendra !*

— *JEUNES FILLES ! Mélancolie, palpitations, troubles du cœur, cors aux pieds, vertiges, névroses, etc., sont mis en fuite par une bonne Tasse de Filleul.*

Pour comprendre la suivante, il faut savoir que les *Totos* constituent l'une des plaies de la

tranchée : les *Totos* sont, — excusez le mot, — les poux. Or voici, préconisé par *le Poilu*, un moyen radical de détruire cette vermine : — *N'essayez pas de tuer vos totos à coups de fusils ! Saupoudrez-vous de poivre et de petits cailloux ; les totos éternueront sur le poivre et se casseront la gueule sur les cailloux.*

Pour les dames : — *Le POURVU QU'ILS TIENNENT ! soutien-gorge, breveté.*

— *Mesdames ! Pour vous chauffer cet hiver, adoptez toutes le Poile U ; essai facultatif de six jours.*

Ils rient de tout, nos soldats, de la guerre, du danger, des embusqués, des privations, de la fatigue, de la censure et de la mitraille. — *Fox-terrier, marqué noir et feu, a été perdu à 8 kilomètres au Nord-Est de Verdun, cent francs de récompense à qui le rapportera.*

— *AU PATÉ DE CANARD, utilisation de nombreux articles coupés par la censure.*

— *ROMANCIERS, LITTÉRATEURS, rafraîchissez-vous les idées par le SUPPOSE-HISTOIRE.*

— *La marche à pied, souveraine contre la chute des chevaux.*

— *ANASTASIE, instruments spéciaux pour censeurs, balance, ciseaux, bouteille à l'encre, les deux poids et les deux mesures, etc., etc.*

La rubrique des échos du grand monde n'est pas non plus à la tristesse, exemples : — *Le Carnaval s'annonce mal cette année ; pourtant, à X, quelques unités s'occupent d'une redoute masquée.*

— *Le général Z a rendu visite en première ligne à la n^{me} compagnie. Il lui a trouvé une excellente mine. Le soir, pour les voisins d'en face, une petite sauterie a été organisée.*

— *S. A. I. et R., le Kronprinz, vient de quitter le château de R... où il séjournait depuis un mois. Il a emporté de ses hôtes le meilleur souvenir, quelques tableaux et toute l'argenterie.*

Enfin, à la colonne MARIAGES :

— *A X..., dans la petite église dont il ne reste plus que le confessionnal, a été bénie récemment l'union de M. Y, sergent-major, avec la charmante M^{lle} Z... La corbeille, ou plutôt le panier, exposé dans une grange, contenait de multiples cadeaux. Parmi les donateurs : Général A..., une bague de tranchée ; colonel B..., une bague de tranchée ; commandant C..., une bague de tranchée ; capitaine D..., une bague de tranchée ; lieutenant E..., une bague de tranchée ; sous-lieutenant F..., une bague de tranchée ; etc., etc.*

Le Poilu !... Il me souvient d'avoir lu ce portrait de lui-même qu'il traça dans un autre journal du front : « *Etre poilu, c'est boire le jus dans un quart noirâtre et bosselé, avoir des totos, ne pas aimer les gendarmes, avoir reçu dans le gras sept ou huit petits éclats d'obus et quelquefois de gros..., avoir été enterré une fois au moins par une marmite ;... attendre avec impatience sa prochaine « perm » ; ne pas être pessimiste ; ne pas lire les communiqués, mais les faire ; parcourir à pied une centaine de kilomètres de temps en temps, moisir dans des trous pendant des mois ; trouver les embusqués de très malins, et se traiter soi-même de bonne poire ; rouspéter à tous les ordres qu'on vous donne, mais les exécuter strictement ; cabosser son casque et l'enduire de boue ; chanter le plus faux possible, Tipperary et la Brabançonne... ».*

Après la victoire, quand les historiens commenceront à recueillir les documents de la grande guerre, je pense qu'ils ne devront pas négliger ces gazettes nées sous les 420, dans la boue des tranchées, et pleines pourtant de rire narquois et de grosse gaieté. Sans elles, sans ce rappel de ce rire qui fuse de Furnes à Belfort, et ne s'arrête pas, la postérité prendrait une idée fautive du moral de nos soldats durant ces deux années passées dans les tranchées, exposés à tout instant à la mort. Il faut qu'elle sache qu'ils ont ri, qu'ils ont nargué l'incessant péril, et que l'esprit gouailleur des gavroches parisiens n'a rien perdu à cette épreuve et a trouvé moyen d'égayer cette rude et longue bataille. De là à nous imaginer qu'ils prennent la chose en plaisanterie, il y a loin : ils sont graves lorsqu'il le faut, ils ont des heures lourdes, ils connaissent la grandeur de leur devoir ; mais quand le *cajard* les prend, ils ricanent pour le braver, ils le chassent à force de railleries, ils s'esclaffent pour ne pas songer. Et cela est admirable. Il y a des braves dans toutes les armées ; il n'y a que chez nous qu'on rencontre cette vaillance amusée et communicative, qui rappelle la philosophie de Figaro, lequel, comme chacun sait, « se hâtait de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer ».

G. LENOTRE.



Noël ! Que nos soldats, que tous nos alliés aient leur part — la plus large — de nos pensées ! Que jusque dans les tranchées de première ligne aillent les trouver nos présents en témoignage de notre infinie gratitude !...



Que les vaguemestres ploient sous le poids des colis amoncelés à l'adresse de nos héros !



Qu'enfin au chevet des blessés, des mains pieuses suspendent le gui, en don de joyeux présage !

NOEL ! N'OUBLIONS PAS NOS SOLDATS !

APRÈS LA GUERRE

par J.-H. ROSNY aîné

Il y aura d'abord une période pendant laquelle tous ceux que la guerre n'enrichit pas, goûteront la simple douceur de vivre. Cette période sera brève. Elle sera suivie de mois troubles, où l'espérance et l'anxiété se partageront les âmes, où un sourd mécontentement grandira chez beaucoup de ceux qui ont combattu, chez ceux et celles aussi qui reçoivent des subsides.

La mise en marche de la machine sociale se décèlera pénible et toute hérissée d'obstacles. Le gouvernement, qui l'aura d'ailleurs prévu, ne licenciera les armées qu'au fur et à mesure et se gardera bien de supprimer trop brusquement les subventions. Cette période durera assez longtemps, moins longtemps toutefois que ne le ferait prévoir l'immensité de la besogne à accomplir. La guerre, en effet, a introduit en France des méthodes industrielles plus rapides et une plus grande faculté de transformation.

Nous avons appris à métamorphoser les fabriques et les usines, nous avons importé un nombre formidable de machines-outils, que nous saurons désormais construire nous-mêmes ; nous nous servons mieux et plus abondamment de la houille blanche : la crise sera conjurée.

Au reste, la nécessité nous poussera implacablement. Une production intense nous sera imposée par des besoins économiques auxquels il nous est désormais impossible d'échapper : la France entière aura besoin, comme disent les Yankees, de *faire* beaucoup d'argent.

La période obscure passée, il y aura donc du travail pour tout le monde. Ce ne sont pas les usines qui manqueront à l'ouvrier, ce sont les ouvriers qui manqueront à l'usine. Sans doute, on suppléera au travail musculaire par les plus ingénieuses machines, sans doute un grand nombre de femmes participeront à l'effort commun : tout de même, la main-d'œuvre sera relativement rare et chère.

Cette cherté s'aggravera de rudes conflits sociaux. Ceux qui s'imaginent que la guerre aura supprimé l'antagonisme des classes, se laissent glisser sur la pente savonnée des illusions. Je crois tout le contraire. Les ouvriers, les employés, les paysans pauvres ne verront pas d'un œil amical tant de nouveaux riches ; leur vieille rancune contre le patronat n'aura aucune raison de s'apaiser devant les fortunes acquises dans de si pénibles circonstances. Attendons-nous donc à des luttes vives, opiniâtres et parfois violentes. On peut toutefois augurer que ces luttes ne seront pas sanglantes ; les artisans et les employés comprendront de mieux en mieux la puissance de l'association et de l'organisation ; de vastes syndicats constitueront le gouvernement effectif des travailleurs tant en France qu'en Angleterre, et même en Allemagne.

* *

Parallèlement, la question féministe prendra une ampleur et une vigueur inconnues jusqu'à ce jour. La guerre a révélé aux femmes leurs forces et leurs aptitudes. Elles ont pu constater qu'elles pouvaient, dans la plupart des cas, suppléer les hommes. Leur adresse moyenne et leur endurance sont égales à celles de leurs émules masculins ; peut-être sont-elles plus consciencieuses, et l'infériorité relative de leurs muscles devient une question secondaire, la grosse énergie masculine étant presque partout remplacée par l'énergie mécanique. L'homme peut encore prétendre à certaines spécialités, mais ces spécialités n'intéressent que le petit nombre. Par suite, l'antique question de la supériorité des mâles est tranchée : demain, la femme voudra être traitée exactement comme l'homme ; rien ne prévaudra contre sa volonté. Elle aura les mêmes salaires pour la même besogne accomplie, elle jouira des mêmes droits politiques ; elle occupera les mêmes postes dans l'administration et, avant vingt ans d'ici, elle sera député, sénateur, ministre, comme elle est déjà avocat et médecin.

* *

De ce que nous venons d'écrire, il ne faudrait pas inférer que la

société d'après la guerre sera lugubre et uniquement occupée de conflits.

Elle manifestera un violent appétit de confort, de plaisir et d'amour. Loin de se restreindre, le luxe de la femme se généralisera ; il s'étendra au peuple : jamais nos petites Parigotes n'auront été aussi fascinantes et aussi coquettes ; jamais, elles n'auront eu tant de soin de leur joli corps et de leurs parures. Dans dix, vingt ans d'ici, la sortie des ateliers aura un charme d'élégance dont nous nous faisons difficilement une idée ; le goût français brillera d'un éclat incomparable.

Les moralistes estimaient que déjà le théâtre avait pris une extension déplorable avant la guerre. Que diront-ils devant le théâtre de demain ? La société tout entière sera prise d'une fringale de spectacles, et surtout de spectacles amusants et comiques. Que les auteurs gais se préparent : ils vont faire des fortunes colossales.

L'amour aussi jouera un grand rôle. Je dis l'amour, je ne dis pas la sensualité (qui d'ailleurs ne perdra pas ses droits) : après l'épouvantable boucherie, après le règne de la Mort, le profond besoin de vivre portera les hommes, les femmes surtout, aux passions ferventes, aux tendresses raciniennes et shakespeariennes (1). L'amour est la grande revanche de la vie ; c'est par lui non seulement qu'elle se répand, mais qu'elle s'élève, se purifie et s'illumine : quelle ampleur ne doit-il pas prendre après les horreurs de la plus sanglante des guerres humaines ?...

* *

Au point de vue moral, la société nouvelle ne sera ni meilleure ni pire que la société d'hier. L'indestructible égoïsme sera à la base des morales, l'avidité, l'intrigue, le népotisme continueront à exercer leurs ravages, l'injustice sera toujours la règle.

Cependant, il y aura des modifications dans la « manière ».

On donnera plus d'importance à l'énergie et à l'organisation, on reconnaîtra davantage la nécessité des disciplines, on se fiera moins aux formules abstraites et davantage aux réalités qui dérivent de l'intérêt des peuples et des individus. En somme, une fraction importante de la société française aura des opinions morales plus positives.

Par ailleurs, la religion fera beaucoup d'adeptes. Les esprits mystiques seront devenus plus mystiques durant nos épreuves, et beaucoup de gens qui ne croyaient point se seront mis à croire. Les fidèles, par suite, s'attacheront davantage à leur religion, et de nombreux convertis apprendront à fréquenter les églises...

* *

Le lecteur se demande sûrement si l'humanité sera plus malheureuse après la guerre. Elle sera un peu plus méfiante ; elle craindra davantage les coups du sort. Mais, en définitive, la majeure partie des mortels n'ont qu'une prévoyance limitée, et je les en félicite : la prévoyance excessive est un des pires maux dont puisse souffrir une âme. L'humanité oubliera promptement ses souffrances actuelles ; elle reverdira, telles les forêts après l'hiver ou la sécheresse ; le bonheur sera, comme aujourd'hui, une « fonction du caractère » ; les mélancoliques garderont leur mélancolie, les optimistes resteront optimistes. La somme de l'heur et du malheur demeurera à peu près constante.

* *

Dans son ensemble, la France jouira d'une situation extraordinaire. Je ne parle pas de sa situation matérielle et politique, qui sera fort bonne, je parle de sa situation morale. Jamais aucune nation n'aura été aussi aimée et aussi respectée. Elle sera le lieu de pèlerinage des peuples, comme jadis la Palestine était le lieu de pèlerinage des chrétiens. Sans doute, il se trouvera des dissidents, mais ceux-là mêmes auront une prédilection secrète pour la France ; l'immense majorité des « roseaux pensants » verront dans notre patrie l'expression la plus haute, la plus généreuse et la plus belle de l'humanité.

J.-H. ROSNY aîné.

On devrait écrire shakspeariennes.



APRÈS LA BATAILLE. (Composition de Paul Roblin.)



ALPH. LALAUZE. — Le « Poilu » de 1916.



VOICI NOËL !... — Vous qui le passerez au coin de l'âtre, dans la tiédeur du home familial, songez à nos soldats, qui n'ont que de pauvres petits feux de sarments dans la campagne enlinculée de neige !...

IN ARTICULO MORTIS

par CLAUDE FARRÈRE

Pour mon ami Paul Rousset.

Un dernier coup de canon expira dans la nuit, sur la route de Bouchavesne. Il n'y avait plus qu'une ligne allemande devant nous.

CENSURÉ

Alors, faute de pouvoir être tout à fait vainqueurs, on s'organisa sur le terrain conquis.

Et on s'occupa des blessés. Il n'en manquait point. La bataille gagnée avait coûté cher. Moins cher qu'à l'ennemi, certes !

CENSURÉ

Et on s'occupa des blessés.

L'un d'eux hurlait à la mort à cent pas en arrière. Tel un chien, dont une roue eût écrasé les reins. Le hurlement, atroce, pitoyable, emplissait l'air, faisait couler sur la tranchée conquise un ruissellement d'épouvante et d'horreur.

Et un officier, nerveux, commanda, en secouant les épaules :

— Allez le chercher, nom de Dieu ! celui-là.

On alla le chercher. On le rapporta.

Trois balles lui avaient troué la poitrine. Un éclat d'obus lui avait cassé une cuisse. Un autre lui avait haché le bras gauche et l'épaule. Des cinq plaies, le sang fuyait par jets. L'homme allait mourir nul doute. Un quart d'heure encore,

avant la fin. Cinq minutes peut-être. L'un des brancardiers prononça :

— Pauvre bougre... Il est salement fini...

Mais l'homme, tout d'un coup, parla. C'était un Basque ; presque un Espagnol. La foi native, ardente, éperdue, lui remonta du cœur à la bouche. Près de plonger dans l'indescriptible abîme noir, il se raccrochait désespérément aux croyances puériles et adorables dont toute son enfance avait été bercée. Et il cria de tout ce qui lui restait de souffle :

— Confession ! Un prêtre !...

Dans la tranchée, un brusque silence intervint. Les soldats, indécis, se regardèrent.

Un prêtre ? — Parbleu ! facile à demander, un prêtre ! Moins facile à trouver. — Surtout pour un lascar tellement près de casser sa pipe. — Un prêtre ? Vous avez ça dans votre poche, vous ? — Non...

Quelqu'un, tout de même, hasarda :

— L'infirmier, des fois ?...

Et quelqu'un, énergiquement, approuva :

— Bien sûr, nom de Dieu ! l'infirmier !... Il est curé dans le civil, cette sacrée andouille !

Seulement, il n'était pas là, l'infirmier.

On le chercha. De ne pas le voir, personne ne s'étonnait outre mesure : à chaque attaque, on avait dû l'attendre des heures et des heures, occupé qu'il était à traîner sur tout le champ de bataille histoire de fiche des absolutions *in articulo mortis*, — c'est lui qui disait comme ça, — à tous les gens en train de crever, ça et là... Français, Anglais, et même Boches ! — Une manie, quoi ! Donc, on le chercha. Et on ne le trouva pas tout de suite. Ce ne fut qu'au bout d'une dizaine de minutes qu'un poilu de corvée le ramena très pâle et très rouge, avec des filets de sang qui rayaient de pourpre le blanc boueux de sa peau et qui changeaient en violet le bleu horizon de sa capote.

Probable qu'il s'était frotté de trop près aux blessés boches, anglais ou français, qu'il avait

rencontrés et administrés comme il avait pu, à la va vite, — sur le champ de bataille.

Le poilu de corvée le ramena tout de même, et, près de sauter dans la tranchée conquise, dit :

— Voilà le curé ! J'arrive-t-il à temps ? L'autre est encore là ?

— Oui, dit-on.

L'autre était encore là. Il ne s'en fallait de guère qu'il n'y fût plus. La mort était déjà tout écrite en claires lettres, sur son visage couleur de cendre.

Comme on avait crié : « Le curé... Voilà le curé... », il se raidit néanmoins, et dit, ardemment :

— C'est-il vrai que le curé est là ?...

— Oui, dit-on encore.

Et alors, il se passa une chose sublime.

Le curé, — l'infirmier curé, — arriva. Il arriva, comme je vous ai dit, très pâle et très rouge, tout blême et tout sanglant, — sanglant ! pas ensanglanté... Car le sang dont il était inondé était son sang à lui ; le sang de ses propres veines, toutes ouvertes par une épouvantable blessure qui l'avait éventré de la gorge au sexe, tel un poisson qu'on vide. Comment il pouvait vivre encore, personne jamais ne l'a su.

Il vivait cependant. Il marchait. Il arriva devant le mourant, — l'autre mourant, le mourant qui avait besoin de se confesser, le mourant qui réclamait un prêtre. Et, alors, lui, le prêtre, il se raidit, et son geste fut sacerdotal. Tout presque mort qu'il était, il put dire, il sut dire :

— Tu veux te confesser, mon vieux ? Y a du bon, me voilà !

In nomine Patris et Fili, et Spiritus sancti... Vas-y ! Seulement, dépêche-toi, hein ? parce que je vais te dire une bonne chose : ils m'ont crevé pis que toi... et, si tu tardes, je pourrai bien, des fois, passer avant que tu ne passes...

Ils passèrent ensemble, l'un ayant tout de même absous l'autre...

In gloria requiescant !

CLAUDE FARRÈRE.



M. Hermann et les cigognes.

LE GUIDE

Par Maurice LEVEL.

La maison de M. Hermann était la troisième à main gauche sur la « Place au Cuir », en face du marché. Une boutique en occupait le rez-de-chaussée rentrait, un rez-de-chaussée sombre où souvent la lampe s'allumait bien avant le coucher du soleil.

Au printemps, les tilleuls en bordure l'emplissaient d'un parfum de miel qui se mêlait à l'odeur crue des draps, des cotons et des toiles. Lorsque venait l'hiver, on voyait les cigognes abandonnant l'Alsace passer en un long vol sonore dans le ciel gris, juste au-dessus de son toit.

Et, tout au fond de sa boutique, ignorant les dimanches, les fêtes, M. Hermann allait, venait, traînant l'échelle, pliant et dépliant les pièces, s'arrêtant seulement pour vérifier sa caisse, auner la toile bise, ou vendre aux bonnes gens des caracos, des blouses bleues et des culottes qui, pendant des semaines, malgré la pluie, malgré le vent, gardaient le pli profond et cassant des rayons. Une fois l'an, il mettait les volets et s'absentait. Alors on disait :

— M. Hermann est à Haguenau pour ses houblons.

Parce que M. Hermann avait encore là-bas ses vieux parents, une propriété de culture et une maison, une belle maison, ma foi, dont les Prussiens avaient fait le casino des officiers près des nouvelles casernes.

Il y était précisément le 30 juillet 1914 et rentra le jour où on affichait sur les murs l'ordre de mobilisation. Tout le village était en fête. Les vieux riaient et se frottaient les mains ; les jeunes gens portaient le ballot sur l'épaule en chantant. Lui, debout sur le pas de sa porte, regardait tout ce monde, sans parler. Mais comme le maire M. Schmoll, un vétéran de l'autre guerre, s'écriait en lui donnant une tape sur l'épaule :

— Cette fois, monsieur Hermann, on va nous le chercher notre pays ! Et ça ne trainera pas ! Avant que chantent les cigognes, je veux voir, à Strasbourg, si ma chope est toujours à sa place, à la Mésange, près du tonneau !

M. Hermann hochait gravement la tête et répondait :

— Je vous le souhaite, monsieur Schmoll.

Le soir même, un escadron de dragons traversa le village au trot ; le matin, un bataillon de chasseurs fit la grand'halte. On se pressait sur la route, jetant des fleurs, criant « Au revoir ! » aux soldats. Ensuite, pendant deux jours on ne sut rien, on ne vit rien, qu'un avion français qui tourna un moment dans le ciel et disparut. Mais le troisième, de bon matin, on entendit de loin la canonnade, et vers deux heures, les chasseurs repassèrent sans chanter, blancs de poussière, bientôt suivis par des gendarmes, avec leurs chevaux las, au poil terne, qui s'arrêtèrent sur la grand'place. Les habitants étaient accourus aux nouvelles ; M. Schmoll s'avança très pâle et demanda :

— Est-ce que ça n'irait pas, brigadier ?...

— Pas fort, monsieur le Maire ; nous battons en retraite, les Boches nous suivent de près. Il faut que dans deux heures les femmes, les enfants, les jeunes gens de seize à dix-neuf ans aient quitté le village ; voici l'ordre de la prévôté.

M. Schmoll lut le papier, le plia, le mit dans sa poche, et se tournant vers les groupes serrés autour de lui :

— Mes amis, vous avez entendu. Il faut partir. Seuls ceux que leur devoir ou leur grand âge retient ici pourront rester. Les autres, entassez sur des voitures vos meilleures hardes, fermez vos portes, et partez.

Il s'arrêta, parce que l'émotion l'étranglait puis, s'étant ressaisi, il ajouta :

... Mais ce ne sera pas pour longtemps, s'il plaît à Dieu !

Vers cinq heures, les Allemands entrèrent jouant du fifre et tapant sur leurs tambours plats. Devant la Mairie, ceint de son écharpe, la médaille militaire et celle de 70 accrochées sur sa redingote, M. Schmoll les attendait.

D'abord, ils occupèrent la poste et la gare, puis on réquisitionna du fourrage et du vin et les sentinelles enfin placées l'officier qui commandait la troupe déclara :

— Vous me garantissez de votre personne la sécurité de mes soldats. Si l'un d'eux est insulté je vous arrête ; s'il est frappé, vous serez pendu.

M. Schmoll redressa sa haute taille.

— Tant que vos hommes respecteront la vie et l'honneur des habitants, il ne leur sera fait aucun mal. C'est tout ce que je peux garantir.

L'officier fouetta sa botte et ricana :

— Entendu ! Maintenant, conduisez-moi chez Hermann le drapier.

M. Schmoll demeura une seconde interdit :

— Hermann le drapier ?... Vous connaissez ?...

— Probablement ! Allez !

M. Schmoll se mordit les lèvres et obéit.

Quand il vit entrer l'officier et le Maire, M. Hermann se découvrit, posa ses lunettes et vint au-devant d'eux. L'officier s'assit sur le comptoir, regarda autour de lui et dit :

— Votre maison de Haguenau est plus confortable que celle-ci, monsieur Hermann... Mais il n'importe ; prenez donc une chaise. Vous êtes un homme intelligent ; causons. Combien y a-t-il de têtes de bétail dans le village ?

M. Schmoll intervint :

— Monsieur n'a pas qualité pour vous répondre. Moi seul...

— Vous parlerez quand je m'adresserai à vous, dit l'officier. Répondez, monsieur Hermann.

— Mon Dieu, monsieur le Commandant, exposa le marchand, il m'est difficile de vous répondre immédiatement d'une façon exacte : je ne sais pas au juste...

— Bon, bon ; vous vous renseignerez et me direz cela demain. D'autre part, il me faudra du vin, de la bière et des épices. Je compte sur vous pour faire comprendre à votre maire, qui ne me paraît pas avoir la notion exacte de ses devoirs envers les troupes de Sa Majesté l'Empereur, que ce qu'on ne nous livrera pas de bon gré, nous le prendrons de force.

M. Schmoll serra les poings :

— Je n'ai aucun devoir à remplir envers les ennemis de mon pays. Pour ce qui est des devoirs de ma charge, je ne laisse à personne le soin de les apprécier.

L'officier ne daigna pas entendre et leva les yeux vers les rayons :

— Vous avez, ma parole, de belles étoffes, monsieur Hermann !

— A votre disposition monsieur le Commandant, répondit le drapier en s'inclinant.

L'officier s'enquit encore d'un abreuvoir pour les chevaux, des voitures disponibles et de ce qu'étaient devenues trois toiles de maîtres signalées dans le château de M. de Pignerol.

— L'abreuvoir est à cent mètres en amont de l'abattoir ; vous trouverez plusieurs voitures chez Mathias le forgeron ; quant aux tableaux, je pense que les domestiques de M. le Marquis les auront emportés...

Le Commandant murmura : « Dommage... Ils étaient destinés au Musée de Berlin... Enfin, nous en serons quittes pour les rattraper un peu plus loin.

Ayant dit, il réfléchit une seconde, récapitula à mi voix :

« Le vin, la bière, les épices, les voitures, l'abreuvoir... » et se leva. La nuit était venue. M. Hermann posa une lampe sur le comptoir ; l'officier alluma une cigarette et reprit :

— Autre chose. Par quelle route sont partis les Français ?

— Par la grand'route... je suppose...

— Je m'en doute parbleu ! Mais ce n'est pas des habitants que je m'occupe. Il s'agit des soldats.

M. Hermann hésita :

— Mon Dieu, monsieur le Commandant, je ne sais pas...

L'officier haussa les épaules :

— Allons, allons ! pas de bêtises, hein ?

Il avait articulé cela d'un ton si brutal que le marchand se troubla.

— Eh bien...

Il s'arrêta, honteux sous le regard de M. Schmoll, mais il eut peur sous celui du Prussien et reprit lentement :

— Eh bien, ils ont dû passer par...

— Vous ne direz pas cela ! Vous n'avez pas le droit ! cria M. Schmoll.

— Oh ! la paix, n'est-ce pas ? scanda l'officier. Continuez, monsieur Hermann.

Mais M. Schmoll s'emporta :

— Monsieur Hermann, taisez-vous ! Je vous l'ordonne ! Moi vivant, on ne trahira pas nos soldats ! monsieur Hermann, je vous défends !... D'ailleurs vous ne savez pas, vous ne savez rien, il ne sait rien, Monsieur !

L'officier fit un pas vers lui :

— Et vous ? Vous savez ?

— Parfaitement ! Mais vingt baïonnettes sur la poitrine, je ne parlerais pas.

M. Hermann avait baissé la tête et tournait sa calotte entre ses doigts. L'officier bailla, s'étira, et dit, sans relever la protestation de M. Schmoll :

— Vous hésitez ? Soit ! Je vais vous laisser réfléchir un instant, le temps de fumer une cigarette sur la place. Je reviendrai dans cinq minutes. Tâchez alors d'être décidé ; c'est un conseil que je vous donne.

Dès qu'il fut sorti, M. Schmoll prit les mains du marchand :

— Vous ne direz rien, n'est-ce pas, monsieur Hermann ? C'est pour gagner du temps que vous avez eu l'air de céder ?

M. Hermann se dégagea et passa derrière son comptoir. Il avait relevé la tête et parlait net à présent.

— Certes. Si je le pouvais je me tairais. Mais, le puis-je ? Tout ce que je possède est entre les mains des Allemands, de ce côté-ci comme de l'autre côté de la frontière. Il vous l'a dit : ce que nous ne ferons pas de bon gré, on nous obligera à le faire de force... La loi du vainqueur est une terrible loi ! Croyez-moi monsieur Schmoll : à nos âges il faut savoir s'incliner...

M. Schmoll leva les bras :

— C'est vous qui parlez ainsi ! Vous !...

L'officier qui marchait de long en large devant la porte s'arrêta pour rallumer sa cigarette. M. Hermann répondit :

— Que voulez-vous ! Je ne suis qu'un vieux marchand de cotonnades... Ni vous ni moi n'avons voulu la guerre... Nous vivions bien tranquilles... Alors, pourquoi...

— Taisez-vous, cria M. Schmoll, taisez-vous ! J'ai honte pour vous

L'officier entra :

— Décidé ?

— Je suis à vos ordres, murmura M. Hermann.

— A la bonne heure ! Prenez votre chapeau et partons. Vous connaissez bien le chemin ?

— Très bien.

— Vous nous servirez donc de guide. En route, et vivement !

M. Schmoll bégayait : « Misérable... Misérable !... » L'officier le poussa vers la rue. « Vous, le maire, venez avec nous ». M. Hermann échangea ses pantoufles contre de gros souliers, enfila son manteau, ferma son tiroir-caisse, mit les volets au magasin, éteignit la lampe, et sortit le dernier.

Sur la place, quatre compagnies étaient rassemblées. On mit M. Schmoll entre deux hommes, et la troupe partit, M. Hermann la guidant. M. Schmoll essaya de s'échapper ; on le repoussa dans le rang à coups de crosse. Il criait, en désignant M. Hermann :

— « Voici le traître ! Vive la France !... »

En sortant du village, on suivit d'abord la route nationale, puis on prit un chemin à travers champs. Assez loin, sur la gauche, un pont franchissait la rivière ; mais M. Hermann indiqua un gué où tout le bataillon passa presque à pied sec.

— Ma foi, déclara l'officier, voilà qui nous fait gagner quatre bons kilomètres. A ce train-là, nous tomberons sur leur arrière-garde avant le jour.

La nuit était si noire qu'on n'y voyait pas à trois pas devant soi. Chaque fois qu'un à-coup de la marche les rapprochait, M. Schmoll soufflait dans la figure du guide :

— Boche ! Prussien !

D'abord M. Hermann haussa les épaules, puis éternua tout de même à la fin, il pria qu'on lui mit un mouchoir sur la bouche.

Après avoir marché pendant une bonne heure, on entra sous bois. A un carrefour où trois chemins se croisaient, M. Hermann dit :

— Une seconde, que je sois sûr de ne pas me tromper. En plein jour je me retrouverais tout de suite, mais avec une obscurité pareille !...

On avança plus doucement. La compagnie de queue qui n'avait pas conservé ses distances poussa celle qui la précédait. La compagnie de tête s'arrêta presque ; il y eut une petite bousculade dans la colonne ; M. Schmoll se trouva contre M. Hermann. On ne pouvait plus, tant les arbres étaient serrés, ni avancer, ni reculer.

Alors, dans la cohue, M. Hermann jeta tout bas à M. Schmoll un ordre bref :

— Couchez-vous... Mais couchez-vous donc, bon Dieu !

Puis se dressant, chapeau levé, il hurla :

— Chasseurs du 10^e ! Je vous les ai amenés ! Tirez dans le tas !

Maurice LEVEL.



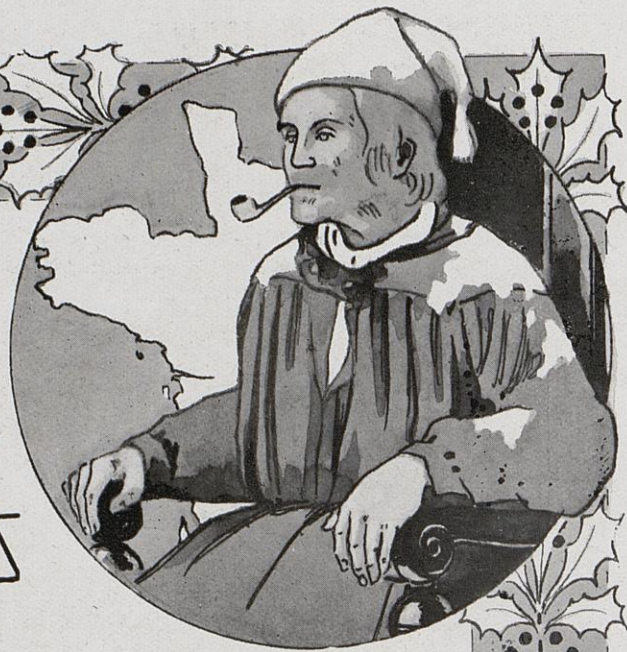
SUR LE FRONT. — Noël, voici la neige!... Sur le sol de cette forêt que nos soldats doivent traverser pour se rendre au front, l'hiver a tendu un suaire; aux arbres dépouillés, il a suspendu des voiles opaques...



A L'ARRIÈRE. — Cependant, dans leurs petits lits tout blancs aussi, Noël a réveillé les enfants de France au milieu des jouets qu'il leur a apportés, canons de bois et soldats rutilants de couleurs vives, évocateurs de la guerre — et des papas absents!...



JACQUES BONHOMME-DE-NEIGE ET LE POÈTE REMOIS



A RAYMOND POINCARÉ

Tant crie-on Noël qu'il vient !
FRANÇOIS VILLON

*France débonnaire, de ta grant franchise
Ne porrait retraire nuls en nulle guise.*
LAI D'AALIS

Qui voudrait bons vers ouïr sur la gloire de la France
aux combats pour sa défense, et de cris vainqueurs jouir ?

France, voici ta Noël ! Et ma joie la veut chanter. —
Des Français par ribambelle ! des Français pour m'écouter !

des Picards et des Manceaux — ces fines gens-là
m'iraient — des Blésois, des Provençaux — tous ceux-là
me conviendraient !

Un seul me plaira (Dieu sait !) s'il a villageoise oreille,
finaude, enfin la merveille de l'entendement français.

Je le suppose rien autre que ce bon Jacques Bon-
homme-de-Neige : eh ! oui, c'est mon hôte. Ouvrant mes
volets vert-pomme

il saute dans la maison ! — Il s'installe à mon foyer.
— Du grésil sur des glaçons ! Pauvre paysan mouillé !

Le voilà, bleu du grésil qui fond petit à petit. « Bon-
jour, toi ! » ce me dit-il. « Bonjour, toi » dis-je ; et lui dis :

« Voudrais-tu bons vers ouïr sur la gloire de ma France
aux combats pour sa défense, et de cris vainqueurs jouir ?

il faut t'adresser à moi, content d'être chaque jour
âme en feu, cœur tout amour, et trouvère né rémois,

car c'est bien de ma province, la Champagne, c'est de
Reims, que je tiens ce cœur d'amant pour la France à
tout moment.

Première à brusquer les fers des Barbares en campagne,
droit devant ou par travers première au feu, la Cham-
pagne,

elle est, couvrant ton épaule, quand tu t'élanças, ô
Gaule, un clair bouclier qui tinte avec l'Ardenne pour
pointe.

Mais ton cœur, France gauloise, appuyé sur cet écu
vibre aux premiers coups reçus dans les plaines cham-
penoises.

Ton cœur à toi donc, ma France, est battant, battant
l'airain de l'écu — (ton cœur ! le mien !) — Reims d'où
me vient la science

d'aimer, adorer ensemble tant de Frances immor-
telles, et d'abord l'Ile si belle où la jolie Aisne tremble,

soit France des bords de l'eau que l'on nomme tou-
rangelle, soit Bourgogne aux arcs-en-ciel, où le vin rouge
est si beau,

Estérel des pommes
d'or, Beauce des grands
blés à l'aise, Navarre en
ses plants de fraises et
Dunois des châteaux-
forts,

soit Frances des Océans — que les embruns vont
féant — normande au vert pâturage, bretonne au marin
courage,

et soit France qui promène ses troupeaux dessous les
pins, ou fait broyer aux moulins l'énorme trésor des
graines,

ou de son brillant fusil chasse aux marais solognots
le courlis qui fait cui ! cui ! la sarcelle et ses petiots,

soit France qui fume en l'air de toutes ses cheminées,
France dont la nuit s'éclaire et se noircit la journée,

soit encor qui de Marseille a fait sa perle vermeille
sur l'eau bleue, ou de Bordeaux sa quenouille et son
fuseau,

soit de Lyon-aux-nuées-rouges, son cri de grillon veil-
leur, ce cri des métiers qui bougent sous le doigt du
travailleur,

soit cor' Frances souveraines du ciel, quand l'orage
éclate, cévenoles, auvergnates, alpines, pyrénéennes ;

bref de louer toutes Frances, parce qu'il est né rémois,
mon cœur à Noël se doit — et de chanter leur vaillance.

Mais, Bonhomme, je ne puis t'affirmer que ce qui suit :
les Français dans la bataille ne se prêtent au détail.

Gens d'Empire ou du roi même, loyaux de la Répu-
blique, des Flandres à la Lorraine, sont Français de
France unique.

Même chapelet de cœurs, de Lille-en-France à
l'Alsace, la France n'a qu'une race aujourd'hui : c'est
le Vainqueur.

Noël ! Noël ! aux soldats qui vous font un tel rosaire
de leurs cœurs dans les combats, ma noble France en
prière.

O vieux sol de nos exploits ! front de Thann à Rams-
capelle ! chaque jour se renouvellent Bouvines, Lens
et Rocroi !

Au recul mettant leur soin, les Barbares en folie n'iront
pas guigner plus loin combien la France est jolie.

La débâcle et tous ses charmes les emporteront bien-
tôt. Entendez-vous sur nos charmes rechanter le loriot ?

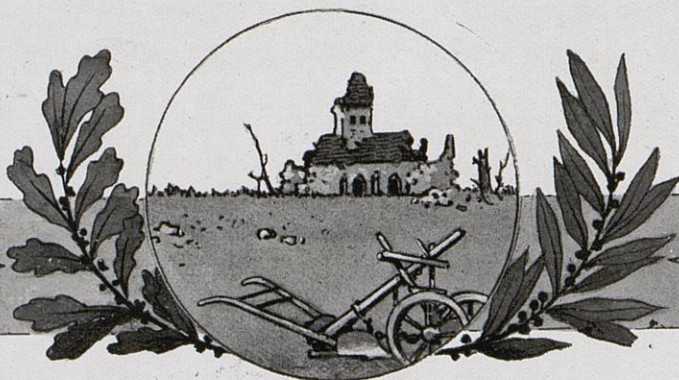
Livrés aux feux des canons, des mitrailleuses, que
sais-je ?... de cœurs lançant des rayons, ils fondront
comme la neige.

Mais quoi ! tu sembles pleurer vers mon feu plein de
malice, Jacques Bonhomme ? et tu glisses de mon vieux
fauteuil doré ?

Las ! las ! tu pleures, Bonhomme, au lieu de chanter
victoire ? — « Je ne pleure, je fonds comme la grande
armée des Barbares. »

Ci-finit donc l'entre-
tien, en cette veillée
mouillée. — Noël sonne
ensoieillée ! — « Tant
crie-on Noël qu'il vient. »

PAUL FORT.



h CARUCHET



L'ÉTRANGE PRODIGE DE NOTRE-DAME DE WLADIMIR

Vieux Noël Russe.

En ce temps-là, des palais farouches et merveilleux s'élevaient encore au fond des forêts. Des dômes à mille facettes étincelaient au-dessus des arbres immobiles. Et, dans le silence, au clair de lune, des femmes-cygnés émergeaient parfois hors des lacs bleuâtres...

Au fond du Téréem (1) de Moscou, dans les petites chambres basses emplies par la tiédeur des fourrures, régnait une princesse asiatique. Ivan, le tsar terrible et glorieux, l'avait ramenée d'une expédition lointaine, à cause de ses noirs sourcils, de sa face ronde comme un gâteau et de ses yeux aussi luisants que ceux des chats...

Elle s'ennuyait beaucoup... Les jours lui semblaient interminables comme la steppe, aussi monotones et mornes que l'étendue sans fin des nuages. Chaque matin, elle peignait ses cils avec différentes couleurs, et, grâce au fard, dessinait au milieu de ses joues une étoile rose (2). Les vieilles nonnes qui récitent des oraisons interminables étaient chassées sans aumônes. Les bons pauvres recevaient toujours cent coups de verge. Mais les musiciens ambulants, les chanteurs aveugles paraient avec trois peaux de martre, et trois galettes, parce qu'ils excellaient à parler des dragons, ou à clamer les prouesses de quelque vaillant compagnon, capable d'anéantir, seul, trois armées. Ensuite la tsarine jouait avec ses pierres précieuses — c'était tout ce qu'elle aimait au monde — Les unes ressemblaient à des petits morceaux de porcelaine verte. Les autres brillaient comme les feuilles printanières traversées par un rayon de soleil, comme la raie flamboyante dont le crépuscule souligne le tronc des sapins, comme le ciel bleu par delà le Caucase. Une esclave vêtue de zibeline et de soie jaune venue de très loin, était spécialement chargée de les ranger. Elle s'acquittait de sa tâche avec un soin dévotieux qui toucha l'impératrice barbare... — « Viens t'asseoir à mes côtés, fille très bizarre, lui dit-elle un jour, et polis avec tes manches, mes trésors... Tout en travaillant, tu me parleras... » La servante avait été, disait-on, grande dame dans son pays. Elle soupirait souvent, mais racontait des choses très curieuses, car jadis, en son bon temps, elle avait étudié beaucoup. Elle savait que les étoiles sont des clous d'argent tombés des bottes de

maroquin portées par les esprits ailés, que, parfois, la terre tremble quand le gigantesque taureau, qui la porte sur ses cornes, se met en colère, que les maladies sont des démons faciles à chasser en suçant des reliques ; et sa voix un peu dolente connaissait les formules magiques qui font venir ou le sommeil ou les visions.

— « Ma chère sœur, reprenait la tsarine, salue les quatre points de l'espace, et fais encore mouvoir tes lèvres... Pendant ce temps, je regarderai dans tes yeux ; ils connaissent bien plus de merveilles que ta mémoire... Ils contiennent tous tes songes... »

Les pierres précieuses se ternissaient, complètement délaissées. La princesse préférait demeurer, immobile, en face de son esclave désœuvrée. Durant ces longues rêveries, les autres femmes jouaient de la musique, en battant respectueusement le sol du front, après chaque improvisation...

— « Mon blanc bouleau, murmurait la joie du Tsar, mon blanc bouleau, je te donne toutes mes tablettes en gelée de fruits si lourdes de sucre... Je te sacrifie mes friandises délectables, mais laisse-moi plonger dans ton regard, glauque ainsi que l'eau dormante au fond de laquelle on devine tant de choses ! »... Et, fascinée, elle fixait l'esclave :

— « Oh ! ces yeux !... Comment peut-on avoir des yeux pareils ?... »

« En les contemplant, on entend, les chants tristes des caravanes chargées de soies qui s'éloignent pour ne plus jamais revenir... On voit des potiches en porcelaine baignées par cette luminosité pâle qui émane des champs de neige ; ou des princesses couvertes d'émeraudes mourant avec le soir dans des palais d'or... »

Depuis quelque temps, l'impératrice devenait fiévreuse. Autrefois, sur son ordre, les astrologues, les médecins, tous ces méchants sorciers, avaient été pendus. On ne pouvait donc plus la soigner. Car elle était malade à force de regarder fixement les prunelles lasses, indécises, humides, qui l'attiraient, lui donnaient le vertige autant que le ciel profond et changeant, qui plane sans fin au-dessus de la plaine immuable. Peu à peu l'obsession devenait plus forte encore.

— « Tes yeux, chantonait-elle sans répit, restent toujours vagues comme l'horizon que l'on n'atteint pas... Sur leurs globes opalins glissent les reflets nostalgiques des coupoles de Byzance... »

Ainsi, peu à peu, elle s'exaltait, comme la musique à la fin des danses. Son sang trépidait contre ses tempes à coups saccadés, ainsi que des doigts nerveux sur un tambourin.

— « Quels étranges bijoux... Quels rares bijoux

pour apaiser mon courroux !... Comme je jouerais bien avec eux... Comme je serais soulagée de les caresser, de les porter sur moi... Ils orneraient magnifiquement mon auguste petite tête ! »

Un jour, pendant que la servante narrait des prodiges, la tsarine lui saisit les poignets :

— « Variouchka fais-moi présent de tes yeux... J'ai été magnanime pour toi. Je t'ai associée à ma puissance... Mais maintenant je veux tes yeux... » Et elle ajouta tranquillement : « Je les aurai », en écrasant l'esclave hurlante sous sa poigne cruelle, en fouillant ses orbites avec des ongles rapaces...

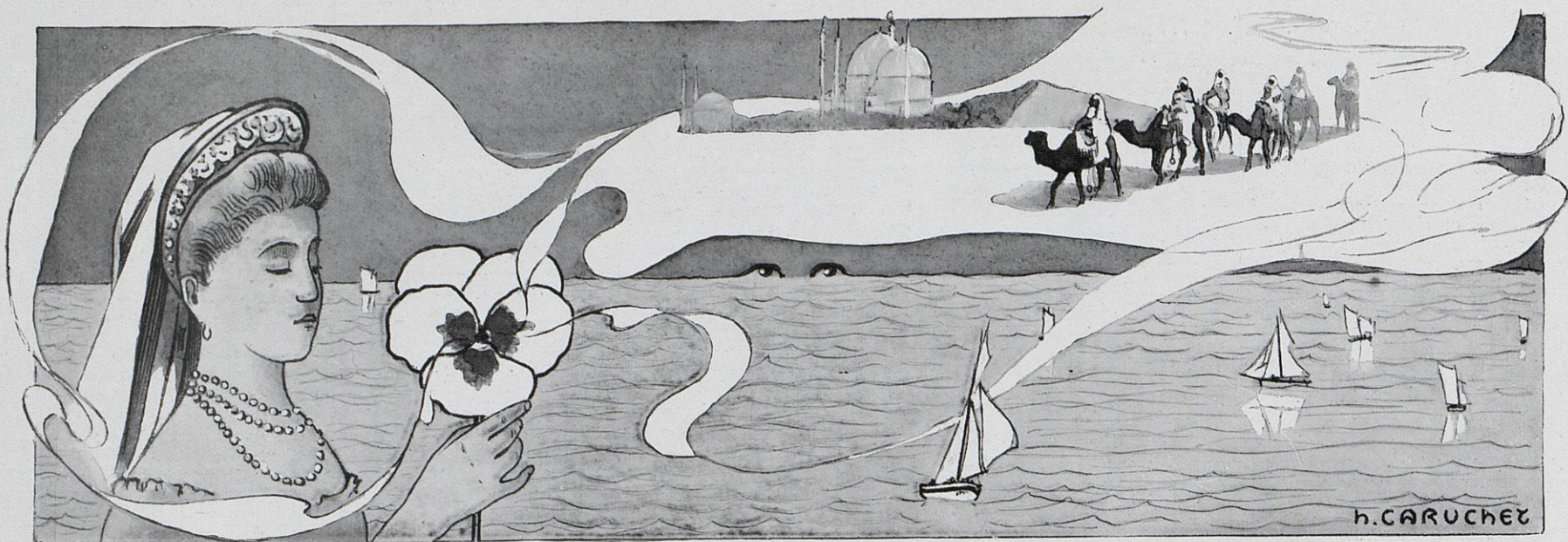
Depuis deux jours, la princesse ramenée de chez les Tcherkesses ne voulait plus voir la lumière tiède, ni le jour couleur du blé. Sa désillusion était farouche comme la faim des loups. Car les yeux tant convoités paraissaient deux boules sanglantes et atones ; et chaque heure qui passait les rendait plus hideux. A force de regarder ces tristes débris, elle se sentait prise de peur, d'autant plus que le palais était silencieux, presque vide. La plupart des serviteurs s'empressaient dans les églises pour célébrer Noël — cette fête en l'honneur de laquelle on enfume toutes les icônes, à force de brûler de l'encens.

— « Puisque mes amulettes aux vives couleurs n'ont pas écouté mes imprécations, pourquoi n'irais-je pas trouver la Mère du Dieu cher aux Russes. Comme on la glorifie tant aujourd'hui, elle doit être particulièrement de bonne humeur », pensa l'Impératrice excédée. Elle posa les pauvres yeux sur un plateau, se voila en hâte, appela ceux de ses gens qui n'étaient point partis, et monta dans son palanquin.

Lorsqu'elle en descendit, à l'intérieur de l'Ouspenski Sobor — de la Cathédrale, dix mille fois révéree, de l'Assomption — ce fut pour suffoquer... Il faisait sombre, lourdement sombre... La nuit s'accumulait, dense contre les voûtes, au bout des colonnades, agrandissant à l'infini la vaste basilique. Juste au milieu, grâce à deux haies frissonnantes de cierges, surgissait, comme un éblouissement, l'iconostase tout clouté de scintillements aigus... Des lueurs rougeoyantes traînaient encore sur les formes indistinctes des popes prosternés. Ils étaient massés au centre, serrés les uns contre les autres, écrasés par une mystérieuse terreur. — « On dirait un pauvre troupeau de moutons immobilisé par la rafale », remarquait la Tsarine en ricanant. Mais les saints personnages peints sur les piliers dorés, l'étonnaient par leur expression sévère, hallucinée. Afin de se rassurer, elle salua hardiment, à haute voix, la statue très miraculeuse

(1) L'appartement des femmes — le harem du Kremlin.

(2) Pratiques de l'ancienne coquetterie russe.



En contemplant ces yeux, on entend les chants tristes des caravanes, chargées de soies, qui s'éloignent pour ne plus jamais revenir...

de la Vierge de Wladimir : — « Bonjour, noble idole décrépite... Je suis descendue de la plus haute chambre de mon palais très haut pour t'ordonner de rendre leur magie à ces yeux-là, qui me causaient de la joie... Pourquoi ne t'inclines-tu pas ? Je suis celle devant qui on porte des fleurs de tournesol, car je rayonne autant que le soleil.

« Tu dois être bien glorieuse de me voir, moi, la puissante, près de toi...

« Oh ! comme tu as l'air hagard... Tu es terrible et vieille, plus vieille que les sorcières des hordes ! Ecoute les paroles qui quittent ma bouche, plutôt que de penser encore à des sorcelleries !... Fais au moins un signe, afin que je sois sûre que tu me comprends. Pourquoi restes-tu toujours immobile, ainsi qu'une grosse pierre moussue ? Et dire que je ne peux pas commander que l'on te fouette, avec des lanières hérissées de clous, ou que l'on enfonce dans tes mains dures, des aiguilles. Je me fatigue à crier, et tu ne veux toujours pas m'obéir ! »

A ce moment, les popes se mirent à réciter des prières. Le bourdonnement continu, endormant des litanies, trouble la Tsarine. — « Tu me fixes toujours méchamment. J'espère que tu ne vas pas lancer des sorts sur ma personne précieuse. Les nonnes t'ont elles vendus les traces de mes pas ?... Au lieu de me faire trembler, entends-moi...

« — Tu vois ces yeux, qui sont là, sur le plateau d'or que j'ai ? Ils n'appartenaient qu'à une esclave mais ils étaient fort beaux... Ils me divertissaient, ils me charmaient ; et par eux, j'apercevais toutes sortes de merveilles lointaines. — Pendant bien des mois, ils furent mes seuls amis — En voulant les prendre pour m'en parer enfin, je les ai fait mourir... Et, depuis, je suis malheureuse !...

« Interviens, afin qu'ils ne pourrissent pas comme les têtes des condamnés aux portes des villes... Manifeste ton pouvoir en leur rendant leur éclat... » Les popes commencèrent à chanter lentement des cantiques plaintifs, des complaintes aussi poignantes que le regret.

« Exauce-moi, continua l'impératrice, je te donnerai mes colliers pesants et cliquetants, rouges et verts... Ils te tomberont jusqu'aux genoux... Et puis j'ai des pierres jaunes qui sont très belles, et qui te rendraient bien plus brillante. Je t'en apporterai dix poignées. Mais je voudrais tant me parer de ces yeux !... Si je les portais, mon Seigneur terrible dirait alors : C'est une sirène que j'ai devant ma face auguste, une sirène du bas Volga, parée de coquillages pleins de clair de lune...

« Et, effrayé, il n'oserait plus me battre, ni avec son épée, ni avec son fouet... »

Elle respira très fort, et reprit, plus bas :

« Puis je les aimais tant... Tant, que pour les revoir j'accepterais bien de souffrir. Je te broderai un petit bonnet orné de franges en perles. Je sais très bien imaginer des fleurs de couleur ; les rouges ressembleront à ma bouche, puisqu'elles seront teintées par mon sang ; car, à chaque heure nouvelle, je te promets de me piquer le bout des doigts... Si tu veux, je me donnerai aussi dix coups de knout chaque matin. Et je glisserai des cailloux dans mes mignonnes pantoufles... Entends-moi !... Je ne renverrai plus les vieilles nonnes avec les mains vides.

« Je te ferai édifier une église que surmonteront trois dômes ; l'un d'argent, l'autre d'or, et le dernier bleu avec des étoiles en verre. Tous les ans, suivant mes ordres, on rôtera dix mille juifs, et on

découpera en morceaux dix mille musulmans. Et moi-même, fidèlement, je viendrai m'incliner à la Noël devant toi... Tu me navres... Que te faut-il donc ? Ecoute encore... Je te remercierai humblement, tous les jours. Je vais abandonner mon beau nom Tcherkesse, qui faisait un bruit de gong heurté, pour m'appeler Marie ».

Enfin, pendant que deux larmes glissaient lentement, le long de ses joues, elle ajouta, désespérée :

« J'aimerais ton fils... de mon mieux... »

Alors la très miraculeuse Vierge de Wladimir se mit à sourire d'une manière indéfinissable. Un chant de triomphe, rauque et sauvage bondit dans la basilique, semblant dilater les murs, et soulever les voûtes trapues... Les cierges scintillèrent éperdument. A leurs lueurs innombrables, la Tsarine Marie s'aperçut que les pauvres yeux vitreux gisant sur le plateau d'or étaient devenus soudain deux perles identiques que coloraient ces irisations changeantes, ces reflets issus des mers inconnues ou des cieux tièdes, qui parent, vers le soir, les villes lointaines... ou les regards d'Orient.

Sur la tiare des Tsars pendent toujours deux perles de forme allongée, et qui se ressemblent étrangement. Une tradition affirme que, quand la fin des temps viendra, pour la Sainte Russie, — alors seulement — les joyaux merveilleux fonderont et couleront doucement, comme deux larmes hésitantes... Deux larmes très lourdes, chargées de tout l'ennui des steppes jaunes, grises ou blanches, de tous les rêves cruels et beaux, de tous les mystères bizarres du Passé.

MARGUERITE JOUSSELIN.



H. CARUCHE

... « Je regarderai tes yeux ; ils connaissent bien plus de merveilles que ta mémoire... Ils contiennent tous tes songes. »

FAIS DODO !.....

Par Joséphine Underwood Munford.

Adapté par J. MARTY.

Georgina-Elisabeth Thorpe est assise bien droite dans son petit lit de fer émaillé, à bordure de cuivre jaune. Les yeux, deux brins de myosotis en révolte ; la bouche, un petit bouton de rose, des plus résolus.

Georgina n° 1, la maman, lui parle de sa voix la plus câline :

— Couche-toi, Bébé ! vite ! vite ! avant que papa n'arrive ! Il faut qu'Elisabeth fasse dodo !

Nulle velléité de soumission n'apparaît sur le petit visage rond et impassible.

— Beth veut pas faire dodo !

C'est l'énoncé catégorique d'un fait évident par lui-même.

Doucement, mais avec fermeté, Georgina prend sa fille par les épaules, la contraint à s'allonger, remonte les couvertures, pose sa main sur la petite poitrine frémissante.

— Dors, chérie, maman va chanter !

Maman chanter, répète Beth, toujours disposée à accueillir les distractions.

Georgina chante :

— Méchante poupée. — Qu'est-ce qui vous fait pleurer ainsi ? — Peut-être vous endormez-vous ? — Je crois que vous avez sommeil. — Venez vous faire bercer. — Venez faire dodo. — Venez avec Bébé. — Sur les genoux de maman !

— Veux aller sur les genoux de maman ! gazouille la petite en s'efforçant de se relever.

Le chant continue tandis que la main maternelle maintient Bébé dans une position favorable au sommeil.

— Dodo, dodo — la poupée fait dodo...

— Veux ma poupée ! ordonne Beth.

— Bon, ma chérie. Reste couchée ! Je vais t'apporter ta poupée qui dormira, elle aussi.

Georgina va chercher, sous une pile de mystérieux carrés, blancs comme neige, connus de Beth comme des « Viettes », une belle dame en chiffon pourvue d'élégants dessous de dentelles dessinés sur son corps couleur pain d'épice. Quand elle revient au berceau, Beth est de nouveau sur son séant.

— Couche-toi, Elisabeth !

Le ton de Georgina est moins caressant. Elle glisse la poupée sous la couverture et, sans plus de façons, oblige la petite maman à s'allonger près de sa fille.

— Beth veut pas faire dodo !

Quoique Elisabeth soit étendue, son accent n'a rien perdu de sa détermination. Il y a des gens qui ne veulent jamais s'avouer vaincus.

— Veux-tu me faire le plaisir de rester tranquille !

Au Carnegie, les soirs de concert, les doigts de Georgina tiennent sous leur puissance magique des milliers d'auditeurs ; ces mêmes doigts maintiennent de force Beth sur son oreiller ; mais le charme est évidemment parti, car la rebelle refuse de se laisser convaincre.

— Oh ! gémit la jeune femme, pourquoi les bonnes d'enfant exigent-elles des soirées de liberté ! D'un geste tragique, elle rejette en arrière ses frisons dorés. Pour être mère plus qu'artiste, elle doit se livrer à elle-même des combats énergiques et incessants : il semble qu'en ce moment, la mère ait le dessous.

— Tu mériterais le fouet ! Attends d'être un peu plus grande et tu verras ! Elle est aussi têtue que son papa ! Fermez vos yeux ! Tout de suite !

— Beth veut pas faire dodo ! répète avec la monotonie d'un refrain, la petite révoltée décidée à lutter avec sa volonté de deux ans et demi contre celle de sa maman.

— Mais regardez-la avec son air tranquille ! Mademoiselle, vous êtes une petite effrontée !

— Effrontée... fait Beth qui a l'exaspérante habitude de répéter les derniers mots qu'elle entend prononcer.

Sa mère essaie d'une autre tactique.

— Allons, ma chérie ! mon petit trésor adoré ! Ferme les yeux et maman te dira des contes.

— Des contes ! déclare la fillette avec enthousiasme. Elle s'est toujours laissée prendre au charme des histoires.

Georgina s'assied sur le rebord du grand lit près duquel se trouve le berceau Beth agite au-dessus de la couverture son bras potelé ; son petit poing brandit un chausson de laine rose. Avec un soupir

résigné, Georgina réintègre celui-ci à la place qu'il doit occuper et, d'un accent qu'elle s'efforce de rendre soporifique, commence son histoire.

— Dans le royaume du sommeil, il y a beaucoup, beaucoup de gentils bébés qui attendent Beth pour lui dire bonsoir. Il y a aussi une foule de petits oiseaux que leurs mamans bercent au haut des arbres. M. Clin d'œil demeure là dans une ravissante berceuse qui est une étoile...

— Toile ! fait Beth en manière d'écho. Loin de se fermer, ses yeux s'ouvrent de plus en plus grands.

— Et quand toutes les petites étoiles se balancent, continue Georgina échauffée par son sujet, elles font une musique délicieuse... comme cela... et une trille improvisée s'échappe de ses lèvres.

— La ! La ! La ! répète le bébé qui admire toujours les roulades de sa maman.

— Oh ! mon petit perroquet chéri ! chantons Tipperary !

— Aey !

Beth, enthousiasmée, se redresse complètement sur son lit. Chanter pour elle, c'est gazouiller le

Chez Georgina, l'action est au moins aussi prompte que la pensée. Saisissant les barreaux du petit lit, elle le roule à travers la nursery jusqu'à la porte de sa chambre à coucher. Cette porte est rembourrée ; car Beth n'a aucun égard pour le talent maternel et c'est souvent lorsque l'artiste se sent le plus brillamment inspirée, que l'ours Martin redouble son tapage. Georgina pousse les battants, installe le berceau dans l'ouverture de la porte et va s'asseoir à son piano d'étude. Soigneusement, et pour l'édification de sa fille, elle joue d'une seule main le célèbre Tipperary. Elle le joue avec une émotion qui fait vibrer dans ce simple chant le pathétique souvenir de tous les soldats qu'il a exaltés, entraînés au combat et à la mort.

Jusqu'ici tout va bien. Malheureusement pour les aspirations maternelles de Georgina, l'accord final lui en suggère un autre, puis un autre et un autre encore ; sous ses doigts, le piano chante, vibre en une splendeur mélodique qui emporte l'artiste dans l'univers éthéré où nul ne songe à l'heure du coucher des enfants ! Par extraordinaire,

Beth écoute sans rien dire.

Ce silence a d'ailleurs une cause. Non loin de la porte matelassée se trouve la table de la nursery et le lit de Beth est très rapproché de cette table. Au travers des barreaux, les petits doigts agiles, fureteurs voltigent, amoncelant les trésors les plus variés. Un tube de vaseline barbouille d'abord abondamment la figure et les mains de Beth. Puis de copieuses doses d'huile de foie de morue sont administrées à la poupée... et au berceau. Le dernier butin est une magnifique bouteille d'encre noire.

L'âme tout entière de Georgina s'est envolée sur les ailes de la sonate Appassionata, lorsque papa ouvre la porte de la nursery.

Le premier objet qui frappe ses regards est un petit arlequin qui tout frémissant de colère, il reconnaît pour sa fille. (Ah ! certes, à ce moment, la musique n'est pas l'art de charmer l'oreille !) La bouteille d'encre s'est renversée sur les couvertures et, trempant son doigt dans le liquide noirâtre, Beth a décoré, au hasard de sa fantaisie, son nez ! son front ! son menton ! Elle est heureuse, paisible et, d'après ses propres notions, parfaitement sage.

En deux bonds, papa traverse la pièce. Sans un mot, il enlève Beth tout en s'efforçant de tenir la frimousse barbouillée de l'enfant et sa chemise maculée d'encre, à distance respectueuse de son éblouissant plastron. La surprise, une vague perception de l'exaspération paternelle, réduisent Beth au silence. L'un portant l'autre, le père et la fille demeurent muets et immobiles dans l'ouverture de la porte, jusqu'à ce qu'enfin, en dépit de son extase, Georgina sente sur ses épaules le poids de ce silence gros d'orage.

— Daniel ! Beth ! que vous est-il arrivé ?

Daniel est pâle de colère ; le froncement de ses noirs sourcils accentue la vertueuse indignation qui se lit sur son front de justicier. Toute mère ne doit-elle pas, en effet, être capable de mettre au lit son propre enfant ? Il a si peur de ce qu'il pourrait dire que, pendant une minute entière, il se renferme dans un mutisme terrifiant.

Enfin, avec une douceur toute de surface il parle :

— Je croyais trouver Beth endormie !

— Oh ! je suis bien fâchée ! Voilà longtemps, longtemps que je l'ai mise au lit. Elle ne voulait pas se laisser faire. Oh ! Daniel, je suis sûre que vous me trouvez épouvantable. Mais peut-être qu'on naît mère, vous savez ; que ça ne s'acquiert pas ! Comme elle ne voulait pas dormir, nous avons chanté ; elle a détonné : alors, j'ai rapproché le berceau du piano...

— Détonné ! Un bébé de cet âge ! Dans l'accent de Daniel perce le ressentiment du père de famille contre cette insanité appelée le génie.

— Mais c'était si abominablement faux ! Que serait devenue sa voix en grandissant ? Oh ! je suis sûre que vous ne comprendrez jamais, jamais cela ! Cependant, je vous assure que j'ai essayé longtemps de l'endormir ; jusqu'au moment où nous avons chanté et où... je me suis oubliée !

Et la pauvre Georgina baisse sa jolie tête sous le poids de sa honte et tend humblement les bras pour recevoir sa petite fille. Vaguement consciente du tumulte qui agite l'âme de ses parents, Beth perd enfin son calme et gémit lamentablement ;

— Maman ! Maman !



Pour être mère plus qu'artiste, elle doit se livrer à elle-même des combats énergiques... (Composition de Mahut).

dernier mot de chaque vers et la jeune mère se prête avec complaisance à ce duo d'un nouveau genre :

Il y a loin pour aller à Tippe aey !
Pour aller là-bas, il y a un long che min !
Il y a loin pour aller à Tipper aey !
Retrouver la chère fille que j'ai me !
Adieu Picca dié !
Adieu Leicester Squa e !
Il y a loin pour aller à Tipper aey !
Mais mon cœur est avec ll !

A cette conclusion, Georgina agite les bras en l'air avec transports ; tandis que, dressée sur son lit, Beth s'accroche d'une main aux barreaux comme à un solide point d'appui. De l'autre, elle exécute des mouvements, qui représentent sans doute pour elle les battements d'une mesure imaginaire.

— Non ! non ! Elisabeth ! gémit Georgina, au moment où sa fille clame vigoureusement le dernier aey ; non ! il y a un bémol !

— Mol ! répète Beth sans se troubler.

— Recommencez ! ordonne l'artiste qui, devant le manque d'oreille de sa fille, oublie complètement tout ce qui a trait à son sommeil.

— Aey !... chante la petite. Hélas ! elle est encore à côté du ton !

— Beth ! vous n'êtes pas ma fille ! Je suis sûre que vous préférez les grognements de votre ours Martin au plus bel orchestre ! (bien naturel pour un enfant de deux ans et demi). Venez, le piano va vous aider.

Mais Daniel reste inexorable ; son visage demeure sévère, ses sourcils contractés.

— Continuez votre étude, ma chère amie, fait-il, je vais endormir Beth.

Et, sans prendre garde aux protestations de Georgina, il resserre autour du bébé son bras protecteur.

L'accent de son mari provoque chez l'artiste une véritable explosion :

— Ah ! s'écrie-t-elle, si vous faites votre petit saint martyrisé, j'en mourrai !

Daniel, dont la sainteté disparaît à tire-d'ailes ferme, en prenant grand soin de ne pas la frapper, la porte de la nursery et abandonne la coupable à ses remords ; puis, en père courroucé mais soigneux, il s'efforce, avant de remplir la tâche qu'il s'est lui-même assignée, c'est-à-dire avant d'endormir sa fille, de réparer, tant bien que mal, le désordre du berceau et celui de la toilette de Beth.

— Beth ! murmure Georgina à travers la porte close, si tu aimes ta maman, garde-le debout toute la nuit et je consens à ce qu'aucun de nous ne ferme plus jamais l'œil de son existence !

Le gong, appelant pour le dîner, résonne au bas des escaliers.

Dédaignant d'interrompre le mystérieux colloque qui se poursuit dans la nursery, Georgina, hautaine et désolée, descend à la salle à manger. A la vue de la place vide de Daniel, sa colère s'évanouit pour faire place à une tristesse profonde. Tout auprès, dans le salon, le grand piano, son fidèle consolateur, semble lui tendre les bras. Elle y court et s'assied sur le tabouret, mais elle ne peut pas jouer. Elle a honte de son génie, opprobre de sa maternité ! Dans sa désolation, elle a étendu ses deux bras sur le couvercle de son instrument ; elle incline sur eux sa tête humiliée ; le contact du bois lui procure une sorte de soulagement.

Longtemps elle reste ainsi, tandis que, derrière la portière de la salle à manger, la femme de chambre se demande si Monsieur et Madame vont bientôt dîner et s'il lui sera enfin permis d'aller retrouver son amoureux. Mais aucun bruit ne descend du premier étage ; les nettoyages sommaires de Daniel une fois terminés, un silence profond règne dans la nursery elle-même.

Et, sans le savoir, Georgina prie. Elle se jure de consacrer toute sa vie future à sa petite Elisabeth. S'il le faut, elle renoncera aux concerts eux-mêmes pour pratiquer, dans toute leur étendue, ses devoirs



L'un portant l'autre, le père et la fille demeurent muets et immobiles... (Composition de Mahut)

maternels. N'est-il pas monstrueux d'être acclamée, admirée par de simples femmes qui, chaque soir, endorment leurs enfants sans s'imaginer accomplir une chose extraordinaire ? Eh ! quoi ! c'est son mari, un homme, rien qu'un homme ! qui, simplement, naturellement, sans lui adresser, autrement que par la sévérité de son visage, des reproches trop mérités, doit, à sa place, endormir leur petite fille !

Un pas retentit enfin dans l'escalier. Comme Daniel marche doucement ! sans doute, il craint de réveiller le bébé endormi. Qu'il la gronde ! Qu'il la batte ! Elle acceptera tout plutôt que cette angélique patience ! Le pas se rapproche ; mais ce n'est point celui de Daniel.

Soudain, une petite frimousse apparaît dans l'entre-bâillement de la porte. C'est Beth, encore maculée d'encre, ses yeux bleus tout grands ouverts, un sourire d'excuse sur ses lèvres roses.

— Beth ! s'écrie Georgina et, d'un accent tout

nouveau, un vrai accent maternel, cette fois, elle ajoute :

— Et nu-pieds ! Mais où donc est papa ?

Le sourire de Beth s'épanouit comme la rose au matin, tandis qu'elle se blottit dans les bras de sa maman.

— Beth ! explique-t-elle, a fait faire dodo à papa !

“ NOELS ” MUSICAUX

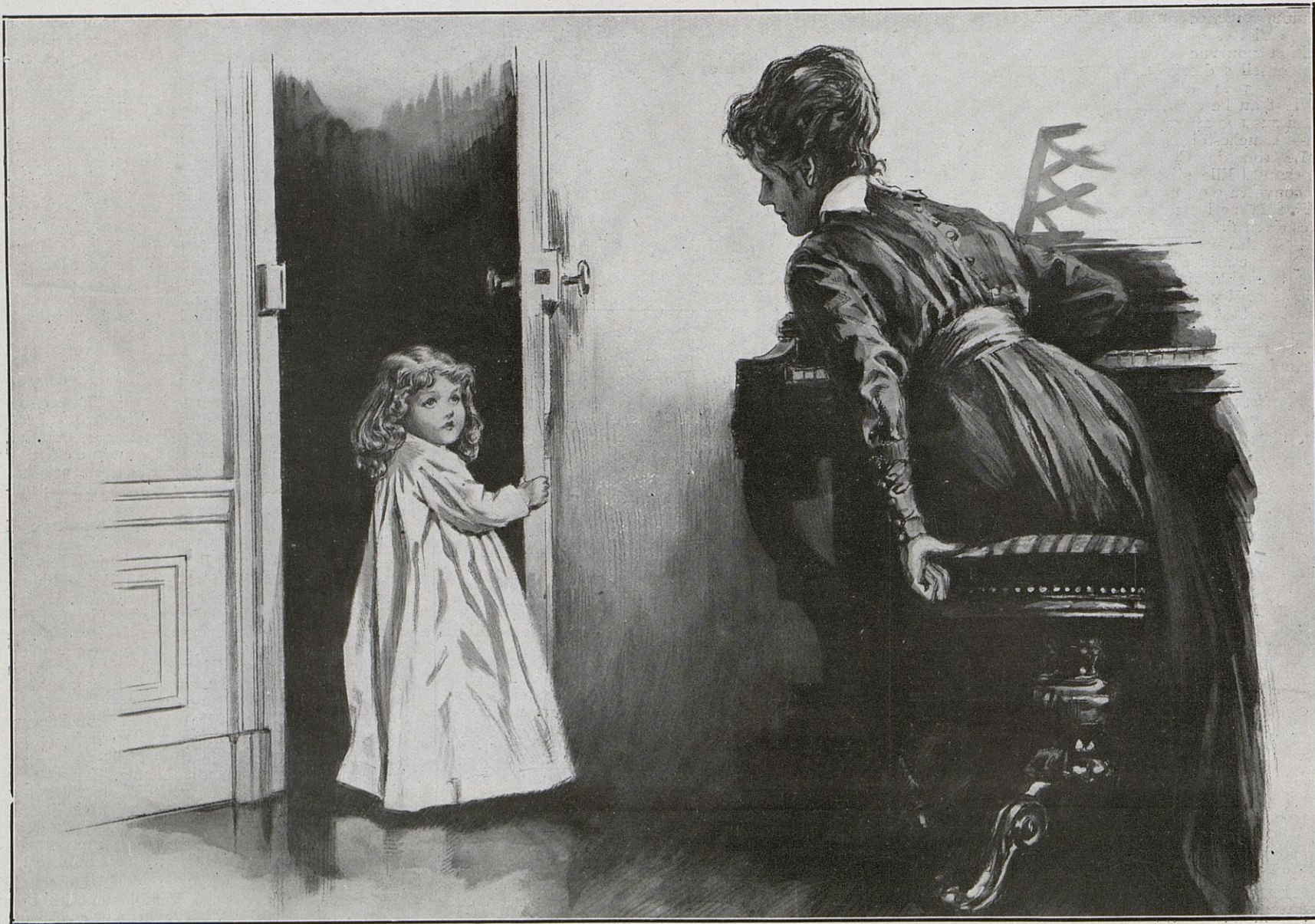
L'Union des Femmes Professeurs et Compositeurs de Musique, présidée avec tant de goût, tant de maîtrise et de science par M^{me} Maurice Gallet, a repris la série de ses *Deux à trois Musicaux*, qui, tous les quinze jours, sont un vrai régal pour les délicats, — et même pour les humbles profanes.

La vaillante et brillante Société, les 2^e et 4^e mardis de chaque mois, tient ses assises en la salle des Quatuor Gaveau, 45, rue de la Boétie, puis le jeudi qui suit, — c'est-à-dire les 2^e et 4^e jeudis de chaque mois, — les Femmes Professeurs et Compositeurs de Musique donnent un concert à la salle de l'Institut des Sourds-Muets, 254, rue Saint-Jacques.

Ici et là, les programmes sont toujours des plus choisis et des plus heureusement combinés : ils comprennent des œuvres, ou justement célèbres, ou connues seulement de quelques musiciens d'élite, et qui ont dès lors l'attrait d'une révélation sensationnelle pour les personnes qui ne les ont jamais entendues.

Tandis que le mardi 26 décembre, à la salle Gaveau, la séance sera consacrée aux « Musiques XVIII^e siècle », à l'Institut des Sourds-Muets, le jeudi 28 décembre, on exécutera une série de « Noels » variés et dont beaucoup ont le charme d'une vraie curiosité. Noels provençaux du XVIII^e, Noels divers du XVIII^e, Noels Poitevins, Bressans, Bourguignons, Vaudois. Comme exécutantes : M^{mes} Armandie, Gabrielle Dauly, Germaine Wilmet, Jeanne Herscher, Marcelle Fargue, Lilie Franconie, René et M^{me} Deville.

Au début de la séance, une causerie, sur le programme de la journée, sera faite par la Présidente de l'U. F. P. C. M^{me} Maurice Gallet, qui possède à merveille les sujets dont elle parle, et qui avec une verve, avec un brio remarquables, sait faire profiter ses auditeurs des trésors de son érudition.



Soudain, une petite frimousse apparaît dans l'entre-bâillement de la porte. (Composition de Mahut,



L. HUYGENS. — Le Marché à Furnes.



DANS LES BALKANS. — Paysans de la Vieille Serbie honorant leurs morts, par THÉODORE VALERIO.

QUEL SERA L'AVENIR DES BALKANS ?

Il faudrait être un très grand clerc pour répondre à la question : Quel sera l'avenir des Balkans après cette guerre ?

Si cette question était posée à un publiciste de Vienne ou de Berlin, il vous répondrait, en escomptant la victoire austro-allemande, qu'elle est superflue, puisqu'il n'y aura plus de Balkans après la guerre, du moins dans le sens que cette expression avait avant les hostilités.

Résolue d'un plein accord entre les gouvernements allemand et austro-hongrois le lendemain de la paix de Bucarest, la guerre actuelle n'est en réalité que l'aboutissement logique et inévitable d'une politique, plusieurs fois séculaire, et qui n'a été contre-carrée et retardée que par la force de circonstances indépendantes des ambitions et des volontés germaniques. En effet, après les exploits du prince Eugène de Savoie et de Montecucoli, au commencement et à la fin du XVIII^e siècle pour ne pas remonter plus loin, l'Autriche ne s'est arrêtée dans cette voie que pour quelques dizaines d'années.

C'est le 30 août 1856 — peu de temps après la guerre de Crimée et après le Congrès de Paris — que le maréchal Radetzky conçut un projet sur la politique générale de la monarchie des Habsbourg, d'après lequel il fallait entrer en possession de la Bosnie et de l'Herzégovine ainsi que d'autres provinces de la péninsule balkanique. En 1868, Tegethoff reprend ce projet avec une nouvelle insistance, cherchant ainsi, avec l'aide de plusieurs hommes politiques, une double compensation pour François-Joseph : politique pour son expulsion de la confédération germanique par Bismarck, territoriale pour la perte de la Vénétie et de la Lombardie grâce à Napoléon III et Cavour. Pour toutes sortes de raisons, tout particulièrement dans l'intérêt de l'expansion germanique vers l'Orient, le premier chancelier allemand a poussé la monarchie danubienne vers la mer Egée. Il y aura bientôt quarante ans, LE VICOMTE DE CAIX DE SAINT-AYMOUR écrivait ces lignes magistrales : « Pour les Allemands, l'Autriche n'est qu'une avant-garde, un pionnier de l'Allemagne en Orient, et sa mission est de civiliser (!) c'est-à-dire de germaniser tout le Sud-Est de l'Europe. Pour les politiciens de Berlin, la forme actuelle de la monarchie des Habsbourg n'est qu'une forme provisoire, préparatoire qui ne doit durer qu'aussi

« longtemps qu'elle sera nécessaire pour couvrir « de son drapeau l'infiltration lente des Germains « dans la vallée du Danube. Tous les pays soumis « à l'Autriche-Hongrie sont considérés, dès à présent, comme autant de provinces d'une grande « Allemagne future, et les nations qui les habitent « comme autant de vassales de la race allemande... « Puis, quand la germanisation aura fait assez de « progrès, quand l'empereur d'Autriche, devenu « à son tour l'homme malade, ne gouvernera plus « que des Magyars, des Roumains ou des Slaves « teutonisés, la presqu'île des Balkans tombera « comme un fruit mûr aux mains du Gargantua « de Berlin, qui pourra tranquillement alors quitter « les bords de la Sprée et transporter sa capitale « sur les rives plantureuses de la belle Donau, si « non sur les eaux bleues de la mer Egée ». Et en 1886, un diplomate avisé, LE BARON D'AVRIL, un parfait connaisseur de la politique allemande, ajoutait : « L'Autriche est un bras tendu de l'Allemagne... vers la mer Egée ». Dans la DANZBURG ARMÉE ZEITUNG, organe du parti militaire autrichien, un article-programme a été publié en 1905 sous le titre : MACÉDOINE, UNE ÉTUDE POLITICO-MILITAIRE. Son auteur expose l'opportunité et les moyens de la descente autrichienne à Salonique : « L'entreprise de ce côté, dit-il, exigerait d'abord « une explication avec la Serbie... Si la Serbie ne « se mettait pas de notre côté loyalement et sans « hésitation, alors il faudrait diriger contre elle « l'épée déjà tirée ». Le 5 novembre 1908, le même auteur déclarait dans la même revue : « Nous ne « pouvons pas déposer les armes... avant que nous « n'ayons l'hégémonie complète dans les Balkans ». Dans l'esprit des Austro-Allemands cette hégémonie pouvait se concilier avec l'existence d'une Bulgarie et d'une Albanie ; avec celle aussi de la Serbie à la seule condition pourtant, que celle-ci entrât dans le giron de la maison des Habsbourg.

Le parler est clair. Le gouvernement de Belgrade est resté sourd à toutes les insinuations suggérées dans ce sens, et, de ce fait même, il est devenu l'agneau troublant l'eau. La Serbie est devenue un obstacle à cette politique, tout particulièrement à la suite des deux guerres balkaniques. Dès ce moment, les gouvernants de Berlin et de Vienne ont décidé de frapper le grand coup. Ils l'avaient préparé méthodiquement, et le voyage de l'archiduc François-Ferdinand leur aurait servi de prétexte, si même il n'y avait pas eu d'attentat. Ce prétexte

a été le but principal et unique de ce voyage.

Mais les empires centraux n'auront pas la victoire. Et les alliés ayant tout ce qu'il faut pour vaincre, c'est à eux d'imposer les conditions de la paix future. Les conditions de cette paix en ce qui concerne les Balkans ne sont pas difficiles à trouver : elles se dégagent nettement et logiquement des origines mêmes de la guerre. Voulant arriver à la domination de la Méditerranée orientale et de l'Asie Mineure avant d'aller plus loin, les Allemands ont entrepris en premier lieu d'anéantir non seulement le royaume de Serbie, mais toute la nation serbe, puisqu'il n'y avait qu'elle dans les Balkans à se dresser contre leur entreprise. Les ravages et les atrocités de la guerre actuelle ont été telles que l'Europe n'oserait pas admettre une nouvelle situation qui favoriserait un nouveau conflit. Défendant son existence nationale, et par là même les intérêts généraux de l'Europe, la Serbie défendrait une cause juste. Or, il n'y a dans les relations internationales rien de plus dangereux qu'une juste cause sans suffisante défense. Il faudra donc, pour toutes ces raisons, créer une Serbie aussi forte que possible. Et ceci ne sera pas du tout difficile. L'Autriche-Hongrie et la Bulgarie vaincues, il faudra favoriser l'union des fongoslaves, c'est-à-dire des Serbes, des Croates et des Slovènes dans un Etat dont la Serbie formera le pivot. Cet Etat sera doublement un facteur de paix et de progrès dans la nouvelle Europe : d'une part parce qu'il formera une barrière infranchissable contre la poussée germanique vers l'Orient, en second lieu parce qu'il n'existera point d'autres ambitions territoriales, qui le puissent mettre en conflit avec ses voisins. Ces ambitions pourront être satisfaites sans aucun préjudice pour nos amis et alliés, par le simple respect de la part de tous les alliés des aspirations nationales, ou si vous voulez plus exactement, du principe des nationalités. La manière dont les soldats serbes ont lutté depuis plus de quatre ans pour leur indépendance et pour leur unité nationale, et l'enthousiasme avec lequel nos succès ont été accompagnés par nos frères croates et slovènes, au risque des persécutions dont seule l'Autriche des Metternich et des Tisza est capable, sont, à n'en pas douter, la plus sûre garantie de la force et de la solidité de ce nouvel Etat.

M. R. VESNITCH
de l'Académie des Sciences Morales
et Politiques.



Un jour qu'il traversait avec M. des Bouzigues la grande rue du chef-lieu, un homme.. (Composition de PAUL ROBLIN.)

L'ENFANT A LA MÉDAILLE

Conte de Noël pour la guerre.

L'enfance de Gonzalve des Bouzigues s'était écoulée dans une pauvreté solennelle. Il avait grandi sans camarade auprès de son aïeule au fond d'un vaste château dénudé. Il n'avait jamais connu les coins douillets où, parmi les câlineries, les enfants se pelotonnent, comme de petits chiens. Son âme s'était développée sous l'égide affective et inquiète d'une vieille dame, dans la contemplation du délabrement seigneurial. Beaucoup plus que le bon curé qui lui donna des éléments de latin, ce fut sa demeure qui fut l'éducatrice. La décadence matérielle en faisait ressortir la haute harmonie morale. Elle évoquait le temps du plus grand faste et de la maîtrise du goût national qu'il suffit pour le désigner de nommer « à la française ».

Une longue avenue où pontifiaient encore assez d'arbres pour en marquer la ligne encadrait de fort loin la perspective de la demeure aux ailes régulières. Et c'était tout un rêve que de s'acheminer vers ces façades de briques au ton vieux rose qui semblaient faites avec un des plus doux crépuscules de Languedoc. Quoiqu'on fût, on éprouvait toujours un sentiment d'apparat à fouler le gravier de cette cour que les trois corps de logis en potence dessinaient largement et dominaient de leurs hautes fenêtres. Son ampleur et sa profondeur étaient proportionnées l'une à l'autre. L'enfant avait coutume de regarder sa grand-mère la traverser lentement pour rentrer par une porte de guingois. On n'ouvrait jamais les battants vitrés de la galerie centrale. Le vent les secouait en s'impatiant sur les marches basses qui débordaient l'édifice. L'intérieur paraissait d'autant plus sévère que les meubles y étaient extrêmement rares. Mais ceux qui restaient avaient l'allure de la demeure et, comme depuis de longues années on n'avait guère de quoi remplacer ceux qu'enlevaient les antiquaires, la pureté des fauteuils à trois pattes, des chaises branlantes aux fines cannelures qui stationnaient fort loin les uns des autres n'était point offusquée par le voisinage de formes vulgaires. Les murs étaient dépouillés de tableaux. Mais les boiseries composaient de belles lignes d'or pâle dont le vide des panneaux faisait mieux paraître l'élégance. Aucun tapis n'adouciait les pas et, en aucun coin de la galerie, n'atténuait la froideur des dalles. Les parquets qu'on ne cirait plus se gondolèrent en disjoignant leurs lames, mais, avec leurs dessins, sous leur vieux brillant patiné, ils maintenaient la dignité des appartements.

Comme il avait grelotté les soirs d'hiver, dans la salle, où il dînait en face de sa grand-mère d'un ou deux maigres plats que présentait une servante aux mains bleues de froid. Aussi ne tar-

daient-ils guère à regagner tous deux à travers les vents coulis la chambre de M^{me} des Bouzigues où il y avait un peu de braise au fond de la cheminée. L'escalier développait en une courbe majestueuse ses larges marches et sa rampe de fer ouvragé qui glaçait la main. La vieille dame aux mitaines, ployée sous les châles, s'appuyait sur Gonzalve et tous deux montaient lentement. Pendant les heures de veillée, elle s'entretenait avec son petit-fils. Elle avait une tristesse douce tempérée par la religion et ne plaignait son sort qu'en termes atténués et vagues par égard pour le mari et le fils qui l'avaient ruinée, ce dont elle attribuait la cause aux malheurs des temps. C'est avec satisfaction qu'elle se fût acheminée vers un monde meilleur, n'était son souci de Gonzalve. Sans lui témoigner cette tendresse charmante et animée des jeunes mères ou des aïeules heureuses, elle l'affectionnait de toute l'inquiétude de son vieux cœur. Elle ne savait pas droloter, elle veillait minutieusement sur lui et le voulait toujours près d'elle, comprenant, toute faible et chancelante, combien peut protéger encore le rayonnement de vénération qui s'étend autour des vieillards. Le prestige du passé ne la rendait point vaine. Elle l'aimait tout en le présentant à l'enfant comme une source d'obligations dépouillées de tout avantage et tel le lui faisait aimer. Elle lui faisait trouver beau d'être le dépositaire d'une tradition à laquelle il eût été aussi malséant de ne pas se soumettre que de passer outre aux volontés d'un mort. Par des allusions à leur dénuement, à leur abandon elle évitait qu'il interprêtât mal ce conseil et prit, comme elle disait, des allures de petit coq déplumé. Il fallait viser plus haut et ne pas se commettre dans l'existence avec des habits de comédien. Il fallait être discret dans sa tenue et fier dans sa conduite.

Gonzalve était d'apparence chétive avec de grands yeux bleus qui disaient en même temps la rêverie et la fermeté. L'idéal que lui décrivait sa grand-mère lui plaisait. Il éprouvait une joie profonde à y songer, mais à le faire grandir dans un monde imaginaire à côté duquel le monde réel l'intéressait peu. Loin d'incliner à quelque fanterie qui eût ridiculisé son secret orgueil, il voulait garder bien à lui son beau monde intérieur et ne souhaitait seulement que de se comporter au dehors en étranger poli, à moins que survint une occasion de passer du rêve à l'acte. Et, pour un tel moment, s'amassaient, derrière ce front pâle, des réserves d'efforts insoupçonnées. Il paraissait timide et son imagination nourrissait en secret sa volonté. Ainsi se développait cette âme enfantine dans un cadre propice à ses penchants. Soit qu'il parcourût sa demeure, soit que, tournant le dos à sa chambre froide et nue, il s'accoudât devant le parc où s'ébranchaient les arbres, où se brouillaient les allées, où pâissaient les gazons, où se fanait le décor somptueux, c'était

partout ce grand air régnant sur la décadence comme il avait régné sur la fortune, cette haute harmonie qui avait assemblé ces choses et qui leur survivait gravement. C'est par elle qu'il était gouverné.

Sur la grisaille de cette existence, quelques souvenirs avaient marqué. Gonzalve ne connut jamais sa mère morte en couches. A sept ans, il perdit son père dont il lui restait deux images très différentes. Il le revoyait la mine haute, la mâchoire forte, grand, large d'épaules avec une brusquerie aisée. Une porte claquait derrière lui. Sa voix tonnait en prononçant le nom de Labeda, l'aubergiste de la ville voisine, devenu député de la région. C'était quelque incident nouveau de cette longue querelle politique où M. des Bouzigues acheva de se ruiner. M^{me} des Bouzigues, la mère, assise sur la petite chaise dont elle ne touchait jamais le dossier, se recroquevillait, piquant du nez dans ses châles. Gonzalve, cloué au milieu du salon, n'osait faire un pas ; tandis que la colère épanouie du gentilhomme faisait trembler ce qui restait de vitres et ce qu'on avait mis de carton aux fenêtres.

A d'autres moments, ce même homme irascible, à la carrure de combat, tirait avec mille précautions un violoncelle de sa boîte et ses mains velues, devenues caressantes, le parcouraient délicatement. Un grand rythme limpide emplissait la galerie et les salons dénudés où le musicien jouait pour lui seul. Les formes musicales semblaient se promener avec un glissement de robe autour des vieux meubles ébréchés, devant les boiseries d'or éteint. Et, oublié en quelque coin, l'enfant plein d'extase croyait assister à une étrange fête invisible.

De l'ennemi de son père, Gonzalve avait aussi deux visions. Un jour qu'il traversait avec M. des Bouzigues la grande rue du chef-lieu, un homme assez jeune, légèrement bedonnant, au teint frais, au regard vif, aux joues larges soulignées d'un trait de moustache, l'avait toisé en marmonnant : « Voici le louveteau ! » C'était le fameux Labeda.

L'autre fois, au village, quelques années après la mort du baron, M^{me} des Bouzigues sortait de l'église, donnant le bras à son petit-fils. Le député pérorait au milieu d'un groupe de notables. Il faisait des gestes importants et sa main se reposait de temps en temps sur une épaule. Gonzalve ne rencontra plus son regard malveillant. Il le vit s'interrompre à leur passage et saluer avec respect, tandis que la vieille dame répondait d'un signe de tête très digne. Cette rencontre fut plus pénible à Gonzalve que la première. L'ombre paternelle à la haute stature, l'homme de lutte et de colère, le musicien évocateur de fées passait devant ses yeux.

Mais, de tous les souvenirs de Gonzalve, le plus souriant, le plus intime, que chaque année renouvelait sans l'affadir, venait des nuits de Noël.

Pour la veillée, dans la chambre de sa grand-mère, un feu mieux nourri flambait, au bord duquel, avant d'aller à la messe de minuit, il déposait ses plus jolis souliers. Quand on le ramenait, son cœur battait, les traits de l'aïeule s'éclairaient d'une manière inaccoutumée et tous deux se sentaient alors parfaitement heureux. Qu'importe ce qui se cache, qu'importe ce que sera « la surprise ! » L'attente, l'attente merveilleuse qu'elle épie sur le visage de son petit-fils et par laquelle il se sent lui-même délicieusement étreint, voilà ce qui les enivre ! Les présents suivaient le progrès des années. C'était le grelot, le polichinelle, le diable qui sort de sa boîte, l'éléphant, le lion minuscules, le marquis de Caraba en habit de velours haut comme le pouce, le soldat de plomb et, plus tard, les crayons, l'album, le livre. Même quand l'origine de cette joie ne fut plus pour Gonzalve un mystère, ils ne voulurent point s'en désaccoutumer. Cela devint le jeu de leur tendresse. Ils le continuèrent sans y rien changer. Et Gonzalve avançait en âge sans que cette heure, précieuse comme un secret, charmante comme une feinte, cessât d'être pour eux la meilleure de l'année.

**

Les soldats, entassés dans le wagon, dormaient ou rumaient de vieilles histoires. Gonzalve, à moitié étouffé entre deux gaillards qui ronflaient, restait en proie à ses préoccupations. Son coup était hardi. Réussirait-il ? Engagé à dix-sept ans avec trois mois à peine de dépôt, il s'était faufilé dans un envoi au front. On l'avait envoyé promener quand il avait demandé à partir. Alors, au dernier moment, dans la bousculade nocturne, il avait suivi les autres. Ce n'était pas sa première audace. Il lui en avait fallu bien davantage pour vaincre la douceur tenace de sa grand-mère. Quand éclata la guerre, lui qui était attentionné et déférent, il lui avait déclaré tout net : « Je m'engagerai le plus tôt possible », et avait regardé, sans broncher, couler deux larmes sur le vieux visage. Mme des Bouzigues avait murmuré : « Nous verrons. Es-tu assez solide ? Je ne puis te laisser faire cela si jeune ». Alors, lui : « Vous n'oserez pas m'en empêcher. Ce n'est pas possible ». Et l'aïeule, réprimant un frisson, avait aperçu, pour la première fois, au fond des yeux rêveurs de Gonzalve, la flamme des colères paternelles. Cependant il avait fallu attendre les dix-sept ans. Mme des Bouzigues ajouta ses lenteurs aux difficultés qui entouraient l'engagement... Enfin il était parti. Accoutumé à s'isoler dans son imagination, il ne fut pas déçu par les réalités du quartier à travers lesquelles il passait, l'âme lointaine et le geste attentif. Ses camarades l'appréciaient, bien



Serait-il redevenu tout petit, pour que le gros homme l'ait emporté ainsi dans ses bras ?

qu'il ne fût point bavard, parce qu'il était toujours prêt à la besogne. Aussi avait-il trouvé une cordiale complicité pour son départ. Une fois arrivé avec les autres, il comptait qu'après l'avoir un peu gourmandé on le garderait. Pourtant sa confiance diminuait à mesure qu'approchait le terme. Quand on atteignit la gare de débarquement, sa gorge se serra. Il faisait jour. Il s'imaginait que tout le monde avait les yeux sur lui, que, bientôt, on allait le découvrir, l'ap-

préhender. Le sac au dos, il prit son rang dans la colonne. Personne ne lui avait encore rien dit.

Au cantonnement, à peu près rassuré, il s'était déjà ménagé un petit coin dans une grange, avait mangé la soupe, et fourbissait ses armes, quand un sergent réunit les nouveaux venus pour l'appel. Le nom de Gonzalve qui ne figurait pas sur les listes ne sortit pas. Et l'attention fut attirée sur ce petit soldat qui semblait tout juste avoir quatorze ans. Immobile, le visage en feu, les yeux baissés, il croyait tout sentir crouler autour de lui. Il fut contraint de révéler sa supercherie, balbutia qu'il était prêt à subir n'importe quelle punition pourvu qu'on le laissât sur le front. Dans ce régiment qui s'était beaucoup battu, on ne pouvait mésestimer son incartade. C'est pourquoi l'officier qui l'interrogeait, tout en lui reprochant de manquer à la discipline, fut paternel. Combien Gonzalve eût préféré un traitement plus dur à ce qui s'ensuivit. On le fit sortir du rang, déclarer ses mois de service. C'était impossible de le garder. Il n'avait vraiment pas le temps de dépôt suffisant. Sans doute le renverrait-on dès le lendemain. Le capitaine, absent pour quelques heures, prendrait les mesures nécessaires.

Gonzalve, atterré, sans plus de force, s'en retourna refaire son petit paquetage. Soudain, n'y tenant plus, il tira de sa poche un grand mouchoir raide et se cacha le visage pour pleurer. Ses camarades, l'apercevant du coin de l'œil, respectaient sa détresse. Alors une voix bourrue et familière se fit entendre et un gros homme, le képi de travers, vêtu d'un gris verdâtre et chiffonné, apparut devant la grange : — « Bonjour les gars. Où est-il ce petit des Bouzigues ? » C'était le capitaine. Gonzalve se figea, son mouchoir à la main, des larmes plein les yeux. Le capitaine marcha vers lui, vit ce désespoir d'enfant, et, s'arrêtant à deux pas, le regarda un long moment bien en face. Ce visage que dénaturait une barbe hirsute, l'enfant, peu à peu, lui trouvait une ressemblance... et cet œil vif... Gonzalve réprimait quelques restes de sanglots dont il eût voulu étouffer tout de suite. Le capitaine respirait fortement. D'une voix changée, presque affable : « Ça te fait donc beaucoup de peine, petit, de ne pas rester sur le front. Eh bien, le capitaine Labeda te garde dans sa compagnie ». Et, vite, il tourna les talons.

**

Ce soir, veille de Noël, le capitaine Labeda, membre du Parlement, est à cent lieues des couloirs de la buvette et de la tribune. Il prépare un coup de main. Il veut offrir à l'ennemi un réveil à sa manière. En face de lui, un poste d'écoute, un véritable fortin le nargue depuis plusieurs



Et l'enfant, extasié, vit luire sur les sabots le ruban d'or pâle aux bordures d'azur de la Médaille militaire. (Composition de PAUL ROBLIN.)

semaines. Et puis l'on a besoin de prisonniers pour connaître les éléments d'en face. Deux sections de sa compagnie qu'il va conduire en personne sont prêtes à bondir après un prologue rapide du canon de tranchées. Gonzalve, déjà grand patrouilleur sous les étoiles, fort soucieux de ne pas faire regretter sa prompte admission au nombre des combattants, a fait, la nuit dernière, avec d'autres volontaires, la reconnaissance du terrain et s'enflamme d'être de l'affaire. Ce n'est jamais encore sans une angoisse délicate à dompter qu'il s'est aventuré devant les lignes, maniant, pour sortir sans bruit, les fils barbelés comme des dentelles, ombre obéissant aux gestes d'une ombre, calculant chaque pas, toujours prêt à se muler au sol quand, brusquement, les fusées éclairantes déchirent la nuit. Petit garçon impressionnable qu'un craquement de bois ou un pli insolite de rideau immobilisaient haletant au fond de son lit et qui, au bout d'un temps, s'obligeait, avec des sueurs d'agonie, à étendre le bras jusqu'au revenant, le voilà devenu lui-même un fantôme agressif. Plusieurs fois, il lui est arrivé, tapi sur le sol, à force d'écouter et de guetter à travers la nuit, et d'être poussé du coude par le camarade qui a cru voir ou entendre, d'avoir la seconde d'hallucination absolue et de se ramasser pour le choc avec une pression terrible des artères. Comme il aime en cette étreinte de l'imagination, en cette fièvre, sentir sa volonté toujours égale à elle-même, claire, nette, dominatrice.

Cette nuit, c'est sûr. Il y aura rencontre. L'attente est beaucoup moins compliquée, moins nerveuse que cette hantise sournoise des embuscades. Des questions physiques se présentent. Avec sa baïonnette, Gonzalve se pique le doigt pour se rendre compte. Ce doit être horrible quand cela troue le ventre. Mais cela n'a aucune importance parce qu'une fois la chose faite, on a pu donner son élan. Une fois touché, Gonzalve sera, peut-être, très douillet. Aussi, tant qu'il est valide, veut-il se précipiter de tout son cœur, de toutes ses forces. Il n'est pas un hercule comme son père, mais l'assaut n'est pas une lutte à mains plates et, tout aussi bien, lui, ardent, prompt et mince réussira-t-il à percer quelque puissant buveur de bière.

Un fracas l'arrache à ses réflexions, une ruée d'éclatements et d'éclairs, le prélude ! Cette musique lui simplifie l'âme. C'est comme un pas

redoublé qu'on emboîterait avec assurance. Il ne mesure pas le temps que cela dure, mais tout à coup cela cesse. Alors.....

Il ne se rappelle plus très bien. Il lui semble qu'il est très essoufflé parce qu'il a couru très vite. Il croit entendre le déchirement de sa capote à un fil de fer. Il revoit un trou béant, où des ombres s'agitent, où des armes luisent. Il a sauté dedans. Et puis... il ne se rend plus très bien compte. On aurait dit que ce trou n'avait pas de fond, que la chute durait, durait dans des ténèbres, qu'on y suffoquait. Il a dû en sortir, ou, plutôt, on a dû l'en tirer. Comme elle piquait cette barbe broussailleuse de Labeda qu'il avait sentie contre son visage. Serait-il redevenu tout petit pour que le gros homme l'ait emporté ainsi dans ses bras. Labeda n'est-il donc plus l'adversaire du baron des Bouzigues ?... Oh ! comme il a mal dans la poitrine... Ses yeux s'entr'ouvrent. Il voit des couvertures tendues devant les fenêtres, une bougie sur une table, dans une bouteille. Vaguement Gonzalve se rappelle être entré là en passant. Ce n'est pas loin de la tranchée, dans le village en ruines. Il y a une grande cheminée avec une crémaillère et un vrai feu dedans. Lui, doit être couché sur un matelas... Comme il a mal !... Cela le brûle et cela l'opprime... Oui... l'assaut. Il est touché... Oh ! Oh ! aurait-il gémi ? C'est vrai qu'il est douillet. Maintenant il n'est plus bon à rien. Il voudrait recommencer pour avoir le temps de percer le grand Allemand. Ce n'est pas sa faute. Tout de même, c'est bien ce qu'il a fait, un assaut à la baïonnette. Des tout premiers, il a sauté dans le trou. Sa grand'mère là-bas qui le prenait pour une petite fille ! Elle n'oserait plus, maintenant, lui défendre quelque chose. Y songerait-elle, d'ailleurs. Elle serait contente, fière, voilà tout !... Au fond, ce lui serait très doux de la voir, cette nuit surtout, cette nuit de Noël, la première qu'elle passera sans lui, depuis qu'il existe, sans « la surprise », sans « leur surprise ! » Car, même, le premier Noël de la guerre, ils s'étaient attardés autour de la cheminée, devant laquelle il avait ramassé une petite image pieuse qu'on devait coudre dans sa doublure quand il s'engagerait. Sûrement, si l'aïeule était là, il trouverait quelque chose, demain, au bord de l'âtre... Son regard cherche, doucement, obstinément vers le foyer.

Une porte grince. Quelqu'un est entré. Une voix dit : « Il a l'air inquiet. On dirait qu'il lui manque quelque chose ». C'est une voix connue. C'est le capitaine : — « Eh bien, mon petit, mon petit loupveteau, tu as été superbe. Ça va mieux déjà, hein ? Ah ! c'est la blessure glorieuse !... Que désires-tu ? Ne crains pas de me le dire, tu sais. Nous sommes très amis, maintenant, n'est-ce pas ? Oubliées les vieilles querelles avec ton père. Tu ne m'en veux pas, dis ? Quel brave il aurait fait lui aussi ». Certes, Gonzalve n'a pas à se plaindre du capitaine Labeda. Pourtant les façons de ce chef sont d'ordinaire assez rondes. C'est étrange ! Le voilà devenu si doux, presque câlin, plus que ne le fut jamais la grand'mère des Bouzigues ! — « Allons, petit, dis-moi ce que tu veux ». Dans son agonie, Gonzalve ne sait plus s'il est un jeune soldat blessé à l'assaut ou s'il est un tout petit garçon de dix ans, de sept ans ! Ces deux images de lui-même se confondent. Il incline à croire que, vraiment, il est un tout petit garçon et qu'il s'est échappé de chez lui pour aller à la guerre. Il balbutie. Seulement au lieu de dire « mon capitaine », il dit « Monsieur Labeda ». — « Monsieur Labeda, puisque vous êtes si gentil, c'est Noël, vous savez, ce soir... ma grand'mère... est-ce qu'on pourrait mettre... mes souliers dans la cheminée ?... » C'est un souffle qui parle, un délire enfantin.

Le gros homme a un sourire navré en contemplant les chaussures boueuses de Gonzalve qui dépassent la couverture. Il disparaît. Il erre dans la maison chancelante. Il revient avec des sabots d'enfant que sa main pattue pose doucement au bord des braises. Gonzalve a un moment de grande douceur. Ses oreilles bourdonnent et cette vague rumeur qu'elles lui composent ne lui est pas désagréable... Il ne sait plus où il est... Peut-être dans son vieux château, sous un baldaquin, au milieu de la galerie où, pour la première fois, il fait chaud et où il y a beaucoup de belles dames et de beaux seigneurs qui écoutent son père jouer de la musique... il s'endort...

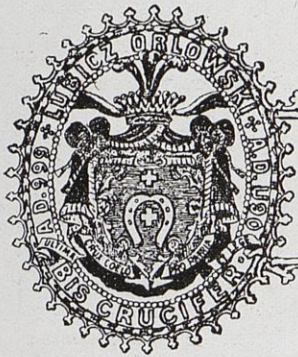
Quand il se réveille pour mourir, le capitaine était près de lui. — « Regarde, mon petit guerrier, regarde vers la cheminée ». Et l'enfant, extasié, vit luire sur les sabots le ruban d'or pâle aux bordures d'azur de la médaille militaire.

1916.

LÉRAN.



Au camp indien des Daours, par J.-F. BOUCHOR.
Un mahométan Rajput. Un sikh du Penjab. Un indien de l'Himalaya.



Le Comte Adam Orlowski interviewé

La période qui a précédé la guerre a marqué une tension de rapports, entretenus par le Cabinet de la Wilhelmstrasse, entre la France d'un côté, l'Italie, l'Espagne de l'autre, sur les questions du Maroc et de la Tripolitaine. Depuis l'incident d'Agadir, une campagne de presse internationale, sur trois fronts contre l'action prussienne, par le Comte Adam Orlowski, contribua à dissiper les froideurs franco-italiennes, espagnoles, et facilita l'accord actuel. Nous avons interviewé le Comte Orlowski, après une absence de six mois, à son retour de Rome, après la déclaration des hostilités de l'Italie contre l'Allemagne. Il a aimablement répondu à nos questions.

— (1) Les pays dont vous traitez le patriotisme par l'alliance de la douleur, la France, la Belgique, l'Italie, la Pologne, suivent la réalisation du programme « France Médiatrice », présenté par vous aux Chambres Françaises, en 1912. Son texte prend corps dans le retour certain de l'Alsace-Lorraine, dans la revendication Italienne, dans les Manifestes polonais de l'Empereur Nicolas. Vos sympathies pour lui sont connues. Comment appréciez-vous les succès prussiens de Varsovie ?

Le Comte nous a dit :

— Ils disparaissent dans les événements de la grande guerre, au moment où se décide le sort de Constantinople, qui groupe les puissances sur un échiquier mondial, plus qu'européen, par l'entrée en jeu de nouveaux éléments, représentés par l'Amérique, avec S. E. le Président Wilson, par l'Asie avec S. M. le Mikado. Le « Vaisseau Fantôme Lusitania » s'apprête à aborder en Europe, avec la flotte américaine. Cette énergie, en dehors des autres coefficients, fera pencher la balance du côté de l'Entente.

Malgré des alternatives d'avantage en Orient, la défaite de la Prusse est virtuellement consommée par les victoires de la Marne, des généraux Joffre et French, par les organisations militaires de leurs pays, de M. Millerand et de Lord Kitchener, par l'agencement d'un nouvel équilibre du monde par Sir Edward Grey et par une France médiatrice, enfin par l'adhésion de l'Italie au mouvement des peuples ; tout ce qui ne tend pas à leur émancipation, comme suite directe à leur pacification par la Pologne, manque d'effectivité. Ainsi l'importance de Varsovie aux mains de Guillaume II, ses propositions de paix séparée à l'Empereur Nicolas, basées sur l'échange de la Galicie contre les provinces polonaises de la Vistule, ne peuvent rien sur les clauses du futur Congrès. Elles sont en opposition avec l'idée dominante de la paix, car elles impliquent un nouveau partage de la Pologne. Cet attentat présage plutôt la tempête.

Après les nuages de Salonique, amoncelés par des ambitions particularistes, dissipés par une action collective internationale, le Progrès réunira demain en armes, comme il unit aujourd'hui en esprit, sous l'égide de George V et de la Libre Angleterre, le Roi Gustave de Suède avec la Confédération Scandinave, le Tsar Ferdinand de Bulgarie, avec la Confédération des Balkans, pour briser les chaînes du despotisme. Les neutres d'Europe viendront grossir ce torrent, les Wilhelm

Tell de la Suisse, la Reine Wilhelmine de Hollande, et l'arrière-neveu de Louis XIV, qui identifia l'Alsace à la France, le Roi Alphonse XIII d'Espagne. L'Amérique et l'Asie ajouteront leur poids, s'il y a lieu.

Même avant la conclusion des traités, basés sur l'orientation du monde par l'Entente Française, par la force des événements au service de l'opinion, le Rhin revient à la France, le Trentin à l'Italie, le Schleswig au Danemark, aux Hanovriens le Hanovre, la Pologne aux Polonais, la Belgique aux Belges avec leur union avec la France, où l'héroïsme d'Albert I^{er} sut mieux entrer que Guillaume II. Cette marche, s'élargissant au loin pour le triomphe des nationalités, des troupes



M. SZEPTYCKI

MÉTROPOLITE RUTHÉNIEN, EXILÉ EN SIBÉRIE

prussiennes campant à Varsovie, comme des troupes russes à Léopol, n'influent pas sur les destinées, ne comptent que des jours éphémères. Mais un effort de la Russie aux portes de Berlin eût été décisif, dégageant les champions du Progrès, la France, l'Angleterre, la Belgique ; la même diversion en Autriche, inquiétant les Balkans, mobilisant leurs armées, est un coup d'épée dans l'eau ; elle n'atteint pas le nœud du conflit, le défi jeté par la Prusse à l'Humanité : Force prime le Droit.

— La cause de Vienne n'est-elle pas celle de Berlin ?

— La différence est sensible. Le caractère de cette guerre, comme l'a énoncé un diplomate, fait oublier le prétexte dont elle surgit.

L'Autriche veut des ménagements, forte des suffrages des peuples dont l'avenir est lié à celui du monde : peuples qui détiennent les clefs de la question internationale, la Pologne, la Hongrie, la Bohême.

L'Autriche en eut la tutelle dans un stage pré-

paratoire, sans se laisser entraîner par l'influence et l'exemple des persécutions, justement reprochées à ses voisins du Nord. Le Cabinet de la Wilhelmstrasse parvint, il est vrai, à faire agir le crime de Saraïevo, la douleur de l'Empereur François-Joseph, au profit du militarisme prussien, en rivalité d'exploitation polonaise avec le militarisme moscovite, qui n'a rien de commun avec le patriotisme russe. Cependant, au 19 juin 1914, à la rupture de Berlin avec Pétersbourg, l'habileté de Sir Edward Grey à Londres faisait agréer Vienne à une médiation, basée sur les droits de la Serbie ; le principe était sauf, le conflit écarté.

Le Congrès en tiendra compte à l'Autriche, et séparera sa cause de la Prusse militariste ; comme il déplorera les agissements du parti militariste moscovite. Il répond de faits inouïs, qui se refusent à l'imagination. Un peuple, cinq millions d'habitants, dans une contrée vaste comme la France, en Pologne, furent arrachés aux chaumières, obligés d'y mettre le feu, poussés par les piques des Cosaques vers un exode inconnu, et périrent hommes, femmes, enfants, affamés, gelés, dans la steppe sauvage. L'enfer belge et la cruauté prussienne furent dépassés. Ainsi le militarisme a causé plus de mal au prestige russe que dix provinces perdues : 1^o il a désorienté l'Entente, se désintéressant des excentricités ; 2^o il a compromis la sûreté du Prince en Galicie, dans un pays nouvellement conquis, de douze millions de sujets ; il s'est attaqué à la Religion sur laquelle est basée le serment : persécutant, déportant en Sibérie le Métropolite Ruthénien et son Clergé, imposant le Synode de Pétersbourg, faisant rebaptiser à Kieff des enfants ruthènes enlevés de Lemberg ; 3^o il a remplacé le fonctionnement local, judiciaire et administratif, par des employés russes. En plus, il a condamné une population polonaise de cinq millions à un exode en Russie, au moyen des Cosaques, l'anéantissement, dès les premières étapes, par la faim et le froid ; érigeant les attentats en loi, hasardant le despotisme, alors que l'Europe vigilante a les yeux sur la Pologne, et des réserves pour la défense des libertés : alors que les États-Unis et le Japon se recueillent dans le même but.

Si le dévouement se fût trouvé pour éclairer le Souverain, avant la déportation du Métropolite, les impairs qui ont suivi auraient été évités. Monseigneur Szeptycki serait libre, comme fut mis en liberté jadis Monseigneur Symon, et les Polonais dont j'eus l'occasion de soumettre la cause à l'Empereur Nicolas.

Ainsi la motion libérale de la France, en faveur de la Pologne, à Pétersbourg, portera des fruits par l'impulsion donnée.

Autrefois les inconvénients du militarisme, ses procédés asiatiques, son butin troublant, ses proportions anormales, étaient atténués par le manque de communications avec l'Europe. Dès que l'immensité fut sillonnée de lignes ferrées, après avoir absorbé une partie du continent, elle troubla l'autre. Les Parlements dévoilent le mystère des Chancelleries. Écoutez-les : « La Pologne est la digue contre l'invasion. Il faut que les attentats contre elle aient une fin, car elle ne souffrira pas seule : c'en est fait de l'Occident. Il est une contrée, où le tonnerre du canon rivalise avec le fracas des promesses, dont la clause, soigneusement écartée,

(1) Cet article fut publié il y a un an, mais nous le donnons à nouveau, car il a gardé une très curieuse fraîcheur d'actualité.

est l'indépendance. Or, il est indispensable de conquérir ce pays moralement, car son hostilité comporte de continuelles conflagrations. Après le carnage, l'Europe assurera son avenir par l'indépendance polonaise, spécialement la France et la Grande-Bretagne, qui expient en années terribles le partage de la Pologne. Les temps sont révolus pour insister sur une Pologne puissante, garantissant les réformes slaves, qui seules peuvent rassurer l'Europe. »

Ainsi l'opinion attribuée à la Pologne le rôle de pacificatrice. Ainsi elle tonne contre le Militarisme; il déblaye le terrain comme une batterie, le mine par la vénalité, le submerge de ses hordes : tels les Barbares au Capitole. En Prusse, il a exhumé les traditions de la vigne de Naboth, expropriant les campagnards, achevant leurs enfants sous les verges. En Russie, il a fait ses preuves; il a mis en garde les rivalités des nations : elles comprennent qu'il ne s'agit pas d'acquiescer une province de plus, mais de ne pas devenir province. Il est loisible de considérer que les gouvernements du Mikado et du Président Wilson, malgré l'éloignement géographique, comprennent mieux qu'on ne pense les perplexités des hommes d'Etat des Balkans.

Le Tsar Ferdinand y faisait allusion dans un récent discours qui reprochait aux Alliés, d'avoir essayé de le jeter, en secondant la Russie, au plus effroyable danger qui ait jamais existé. Au militarisme le mystère d'iniquité, mis à jour par l'exode polonais, et dont les neiges boréales n'ont pas recouvert la tragédie. L'urbanité française recule épouvantée, a dit sa diplomatie perplexe. Alors aux Puissances l'initiative de la question polonaise. Elle a pour elle : l'Europe, les armées des Balkans : elle délivre de la terreur du Minotaure.

L'Entente proposerait peut-être de concéder la Macédoine à la Bulgarie, compensant la Grèce dans la Grande-Grèce, la Serbie dans la Serbie d'Autriche. Nous proposons de compenser celle-ci dans les répartitions du Congrès de la Paix, dont on entrevoit les lignes dans le futur.

La Providence soulève le brouillard des batailles et permet de distinguer deux camps : Civilisation et Militarisme. Le bloc polonais, par sa durée millénaire, brille comme un phare dans le feu des incendies. La partie délicate oppose les Copartageants justiciables, en face de l'Univers justicier.

— Comment augurer de l'action du nouveau Pétrograd ?

On doit se fonder sur la droiture de Nicolas II, sur sa largeur de vue, sur le désintéressement de sa primauté sur des Etats indépendants. Rien de tragique dans la grandeur, comme l'initiative généreuse, étouffée par les milieux ; ainsi l'initiative du Manifeste impérial en Galicie. Cependant le frein du militarisme se trouve dans le caractère des Autocrates. Avant l'idée du partage, Catherine II faisait pressentir des Polonais, parmi lesquels mon arrière-grand-père, le Grand Veneur Orlowski, sur le charmant prince qu'était alors Alexandre I^{er}, comme roi après Stanislas-Auguste. L'ambition de Frédéric II anéantit ce plan, s'aidant du militarisme russe. Sa victime, le noble Paul, admirait Kosciuszko. Alexandre I^{er} fut aimé en Finlande, en Pologne, il eut des conseillers polonais, fut l'hôte de mon aïeul dans ses terres de Jarmolintz, où un demi-siècle plus tard, mon père recevait Alexandre II, son ami de jeunesse. Mes meilleurs souvenirs remontent à la grâce de Nicolas II, accueillant les intercessions en faveur des victimes polonaises, en dehors de ses Ministres Mouraviov, Sipiagine, Plehve, Stolypine.

Ainsi la lance d'Achille guérissait les plaies du parti qui tue les précurseurs russes, souverains et poètes, les Alexandre, les Pouchkine, les Lermontov. Son objectif est un leurre : l'étendue des empires ne présume pas leur félicité : mais les violences provoquent l'impiété des guerres.

Une attitude neutre, à l'égard des belligérants, hostiles à la Pologne, a été reprochée à la Papauté ?

— La prudence de la Curie Romaine est incomprise. On a osé soupçonner de calcul mondain la splendide pauvreté Apostolique, qui, pour une

considération abstraite, s'est privée des revenus, des domaines, des monuments du Concordat Gallican, comme des cent millions de la Dotation Italienne. On a osé insinuer que les portiques de Saint-Damase au Vatican gardaient les échos des cuirassiers de Guillaume II. Cependant sa visite, et son accolade à Léon XIII, avaient eu un pendant d'Histoire au Jardin des Oliviers. Si le Saint-Siège a évité, par des raisons de haute conscience et d'une impartiale équité, de se prononcer sur la diversité des fautes, et des crimes du conflit européen, pour ne pas les nommer tous, il en a soulagé les victimes, sans aviver les haines nationales. Il a suivi l'exemple de Celui qui montrant le ciel aux Affligés, fuyait sur la montagne les ovations. Mais S. S. Benoît XV consacre la victoire du Bien, celle de Sobieski ; le premier parmi les souverains, le Pontife rencontre l'Unité polonaise : lui remettant indivise l'obole de Saint-Pierre, par le Cardinal Gasparri.

Qui alors dénoncera les responsabilités sanglantes du conflit ?

— Elles seront jugées par elles-mêmes : par la voix qui crie dans les ténèbres la devise du Reichstag : Force prime le Droit.

Répondez Pologne ! Pacificatrice du monde.

Nous prîmes congé du Comte Orlowski en le remerciant de l'interview.

Appendice Documentaire à l'interview du Comte Orlowski.

Les journaux russes, tels que *Dien*, *Outro Rossii*, *Gazette de la Bourse*, *Novoïe Vremia*, consacrent des articles à la question des évacués par force. Ils flétrissent les agissements des autorités qui contraignent à quitter les villes et les villages que les troupes russes brûlaient en chassant devant elles la population. — Or il est caractéristique que sur les territoires du royaume de Pologne, l'évacuation forcée s'exerce partout. Il faut remarquer que si la population russe est évacuée dans les gouvernements du centre et les régions plus rapprochées, par contre, on dirige la population polonaise sur la Sibirie, sans moyens d'existence. — Un article récent des *Birgévya Viedomosti* du 16 octobre, intitulé *le Travail jaune et les fugitifs*, propose de remplacer les coolies travaillant dans les mines d'or de l'Amour et les taïgas de la Sibirie orientale par les Polonais évacués, « car, ajoute innocemment le journal, peut-être y resteraient-ils pour la colonisation de l'Extrême-Orient russe ». — Malgré l'appel des députés polonais à la Douma, aucune amélioration n'est survenue dans le sort des évacués. Une lettre de Voronège, publiée dans *Rousskiya Viedomosti*, atteste que les troupeaux humains, entassés dans les wagons comme du bétail, ou se traînant sur les chaussées boueuses, sont conduits droit devant eux, privés de nourriture. Dans les trains, à chaque station, on retire des wagons des cadavres ; ils y restent des journées entières. Les baraques qui servent de refuge sont dans un état épouvantable. Parmi les évacués, 40 à 50 0/0 ont perdu leurs familles et sont systématiquement dispersés. — Le *Rousskoïe Slovo* communique de Kharkoff que plus de cent mille évacués sont arrivés au gouvernement de Poltava. Ils arrivent tous les jours par partis de 30.000 personnes. Au gouvernement de Kieff, d'après les *Rousskiya Viedomosti*, on en compte jusqu'à 300.000. A Perm, on en a envoyé jusqu'à 100.000. — Des paysans se cachent dans les forêts pour n'être pas envoyés en Sibirie ou dans les gouvernements orientaux. On en compte jusqu'à 100.000 réfugiés dans l'immense forêt de Bialoviéja, jusqu'à 50.000 autres, qui errent dans les forêts de Kobryn. De quoi se nourrissent-ils, comment passeront-ils l'hiver ? Les routes sont semées de cadavres. — Le *Journal de Pétrograde* cite un témoin accompagnant un train d'évacués à Voronège. A la station de Homel, pour 50 personnes entassées dans un wagon, on distribua une demi-livre de pain par personne en 24 heures. A Briansk, on a

distribué des bons pour le pain : lorsque ceux qu'on avait envoyés le chercher en ville revinrent, le train était parti. A Ilgow un train est resté trois jours, on a distribué trois pains à 48 personnes. Ce fut tout jusqu'à la fin du voyage, qui dura deux semaines. Les wagons ne sont pas chauffés, on transporte les évacués sur des plates-formes découvertes. On manque d'eau potable. — M. Ksioumine raconte, dans le *Novoïe Vremia* du 16 octobre, les scènes qu'il a vues, elles touchent au cauchemar. Les évacués, sur des plates-formes, tremblent de froid ; le typhus et le choléra sévissent ; aucun secours n'est installé, les trains charrient des cadavres. Des scènes atroces se sont passées. — « A une station, une paysanne polonaise, « avec un enfant sur les bras, sanglote. Personne « ne la comprend. Enfin elle arrive à s'expliquer ; « elle venait de Brest avec son mari et cinq enfants, « En route, son mari et deux enfants sont morts. « Comme le train restait depuis deux jours à la « station, elle quitta le wagon pour chercher un « peu d'eau. Lorsqu'elle revint, le train était parti « emportant ses deux enfants. Où les chercher ?... « La malheureuse n'y tint plus : comme un autre « train s'ébranlait, elle se jeta, avec l'enfant « qu'elle allaitait, sous la locomotive. On retira « une chair en bouillie. »

(Extrait d'un article du *Journal de Genève* 14 novembre 1915.)

Résumé de la situation.

Après l'occupation de Varsovie par les Allemands, les Russes firent le désert derrière eux. Sur une étendue de quatorze provinces, ils ont détruit les moissons, ravagé les semailles, brûlé toutes les chaumières. Leur armée en retraite a poussé devant elle une population sans ressources et désespérée, vers l'expatriement, vers les confins du nord. La statistique ministérielle présente le chiffre officiel de trois millions d'évacués marchant, sans pain. L'affreuse réalité double cette hécatombe. Le Ministre de l'Intérieur explique à la Douma que les conditions du transfert étaient défectueuses ! que le déménagement des nomades n'était pas prévu ! Les fonctions d'incendiaires furent confiées aux Dragons et Cosaques. Des caravanes semaient de cadavres les interminables routes par Balostok, Minsk, Polock, par Woldava, Kobryn, Pinsk, par Rowno, Saray, Kiev, vers les points de concentration Penza, Orenbourg, deux fois plus éloignés que Varsovie de Paris. Reportez-vous à la carte ! La suprême horreur fut lorsque s'effectua le transport de chair humaine par train de marchandise. On étouffait, on mourait par milliers, de froid, de faim ; par surcroît, les Ordonnances concernant la dislocation trouvèrent nécessaire de disperser, non par groupes naturels, mais on s'attacha à morceler les familles et à prévenir la possibilité du rapatriement pour ces moribonds. Ainsi les femmes furent arrachées à leurs maris, les fils et les filles à leurs parents. S'ils suppliaient de les faire mourir ensemble, pour toute réponse le sifflet des trains divergents les séparait dans l'immensité sibérienne. « Depuis notre mort comme Etat, dit un journal de Varsovie, jamais l'histoire n'enregistra de fait plus tragique. » Nous ajoutons : « Jamais depuis l'origine du monde ! car, lors de la migration de Babylone, les Juifs pleurant sur les bords de l'Euphrate furent nourris. » L'autonomie, cela va sans dire, était mal vue du Militarisme et on n'a pas reculé devant le crime. Une feuille russe jette une lueur étrange sur ce mystère d'iniquité : « Il est impossible à une nation de changer de demeure, sans cesser d'exister. La perte de l'indépendance économique surpasse celle de l'indépendance nationale, elle établit la destruction complète de la Pologne. N'est-ce pas une ironie de proclamer l'autonomie des terres polonaises, quand elles sont un désert ? » — Non, malgré cette insulte au malheur, cette goutte de fiel présentée à l'agonie d'un peuple, sa Résurrection est assurée : l'excès du crime appelle la colère du Ciel et rétablit la Justice.



LA VICTOIRE DE VERDUN. — Un aspect des bois du Chauffour conquis par nos troupes au cours de l'offensive qui vient de nous remettre en possession de la presque totalité du terrain perdu au début de la bataille de Verdun.

C'est, à la fois, réserver une très agréable surprise à nos lecteurs et rendre hommage à une mémoire bien chère, que d'insérer ici ces jolis vers de Noël, tracés jadis par notre collaborateur et ami très regretté, Camille de Sainte-Croix, mort, comme l'on sait, il y a un peu plus d'un an.

Le public a connu, apprécié et aimé Camille de Sainte-Croix, auteur dramatique, critique littéraire, journaliste d'infiniment de talent. Ceux que les choses de la scène préoccupent savent quelle somme énorme de labeur il fournit, quels efforts il dépensa, de quelle volonté il fit preuve, pour créer en France le Théâtre Shakespeare, qui est bien son œuvre.

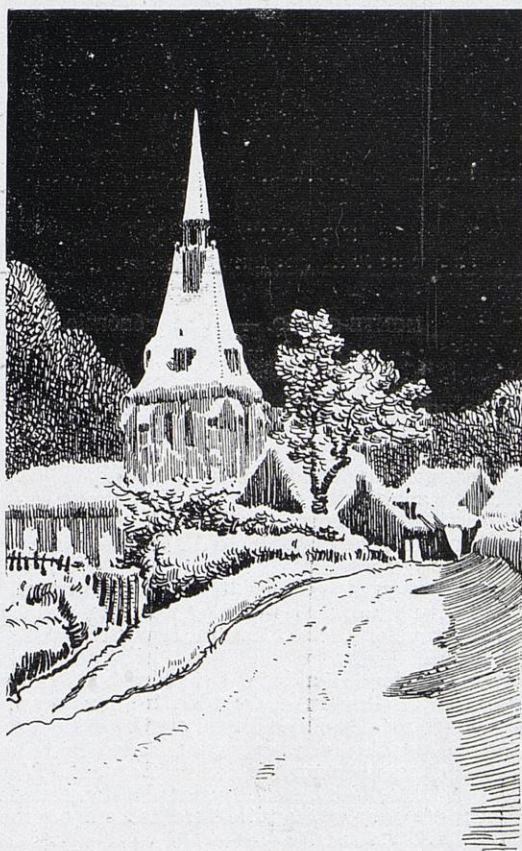
Notre pauvre ami était un doux, un tendre; il avait le cœur très sensible et l'âme délicate; les quelques strophes que voici indiquent quel charmant poète sommeillait en lui.

IMAGE DE NOËL

Les neiges et la Lune argentent la clairière
Dans le cadre en bois mort du décor annuel
La messe de minuit brille sur la verrière
Et la chapelle s'ouvre aux passants de Noël.

Parmi le temple orné d'une frondaison fraîche
Où les feux de résine enfument les parois
Une foule muette, aux abords d'une crèche
Pénètre et vient peupler les bas-côtés étroits.

Or, ce n'est pas la foule étrangère et passante
Celle qui se rassemble et se recueille ici;
De Noël en Noël, et toujours renaissante,
Même les yeux fermés, nous la verrions ainsi.



Pèlerins de Noël, images revenues
Fantômes d'amitié, ombre de vieux parents,
Femmes aux voiles noirs, ou les épaules nues
Chère procession de profils transparents.

C'était tout notre cœur et toute notre vie
Tout cela nous aimait et nous le chérissions.
Et Noël radieux l'évoque et le convie
A la Nativité d'autres illusions.

Le Suisse de paroisse ayant pour hallebarde
Entre ses poings osseux le manche d'une faux
Surveille et presse un peu ce troupeau qui s'attarde
Des rampes de la nef aux grilles du caveau.

Alors, la profondeur de la voûte s'anime;
Voici qu'il en descend jusqu'au seuil du parvis
Une musique d'orgue allègre et magnanime
Dont se grisent les sens attendris et ravis.

C'est une broderie ingénue et savante
Sur un pauvre motif de cantique oublié
C'est un refrain vieillot de mère ou de servante
Et qui s'était perdu dans le passé brouillé.

Il revient persistant, refleuri, plein de grâce
Il sonne un crescendo sidéral et vivant
Puis s'apaise; et l'on trouve en sa mémoire lasse
Quelle bouche autrefois le répétait souvent.

Mais l'« *Ite Missa est* » éteint sur la verrière
L'image de Noël pastoral et berceur
Puis laisse retomber sa nuit sur la prière
De toute notre vie, et de tout notre cœur.

Camille DE SAINTE-CROIX.

OPÉRA DE MONTE-CARLO

La Saison 1917

Si la musique n'adoucit guère les mœurs, personne ne contestera qu'elle adoucisse souvent les misères. Elle seule a le don et peut-être le droit de nous émouvoir, fût-ce au milieu des pires souffrances, et de faire verser des larmes d'apaisement à ceux que la guerre a le plus cruellement frappés. C'est par elle que l'œuvre d'art se solidarise le plus étroitement avec l'œuvre de charité, et si l'on faisait le compte de toutes les largesses dont toutes les Croix-Rouges du Monde sont redevables aux musiciens et à leurs interprètes depuis deux ans, on comprendrait mieux le sens caché de la boutade fameuse sur « le plus cher de tous les bruits ».

Dans cette voie, et dans cette addition, l'Opéra de Monte-Carlo pouvait revendiquer un rang honorable. En 1916 comme en 1915, l'hiver prochain comme les deux hivers précédents — c'est déjà la

La création de la saison dernière fut « *Mme Sans-Gêne* » reprise avec le succès que l'on sait par l'Opéra-Comique. Et l'école Russe fut en quelque sorte révélée définitivement par les inoubliables représentations du « *Démon* », d'« *Onéguine* » et « *La Vie pour le Tzar* ».

Cette année, M. Raoul Gunsbourg nous apporte une œuvre toute fraîche écrite de Puccini. Le titre en sera connu un peu plus tard.

Ajoutons que Puccini a réservé à l'Opéra de Monte-Carlo la primeur de cet ouvrage écrit pendant les temps héroïques, et qu'il a renoncé par là à de considérables avantages, à de véritables viaducs d'or, uniquement parce que le but unique des représentations de son ouvrage — comme de toutes les autres sur la même scène — est d'apporter quelque adoucissement au sort des blessés ou des prisonniers alliés.

Applaudissons, debout, à ce geste et à cet exemple de la bonne école : l'école latine.

Pour assurer à l'œuvre de Puccini l'interprétation

VIII, « *Hernani* » de Verdi non représenté depuis un demi-siècle, « *Traviata* » et « *Aïda* » du même ; l'ardente « *Cléopâtre* » de Massenet ; la tendre « *Bohème* » de Puccini ; une œuvre de Chamyl « *Tamyré* » adaptée à la scène par M. Maurice Boukay pour M^{me} Kousnetzoff ; les « *Cadeaux de Noël* » de Fabre et Leroux ; enfin « *le Barbier de Séville* » du magicien des musiciens : Rossini, tel est dans ses grandes lignes le programme, le tour de force que M. Gunsbourg réalisera de février à mars prochain.

Parler des interprètes, c'est prendre aux premières scènes du monde leurs étoiles de première grandeur : M^{me} Raisa, qui créera le principal rôle dans l'opéra de Puccini ; M^{me} Kousnetzoff, la grande cantatrice russe ; M^{lle} Heldy, de qui la beauté et la voix ont commencé de devenir célèbres avec la création d'« *Eléna* » dans le « *Vieil Aigle* » de Raoul Gunsbourg ; M^{lle} Zonghi, dont les dix-huit ans sont déjà titulaires des premiers rôles au théâtre Dal Verme de Milan[®] ; M^{lle} de Hidalgo qui a attaché



MONTE-CARLO. — Vue générale.

troisième neige de la guerre ! — toutes les représentations ont été et seront données au bénéfice des œuvres de la bienfaisance patriotique. Telle fut la décision de S. A. S. le Prince de Monaco et de la Société des Bains de Mer. Telle fut la coopération que cette grande scène de l'art lyrique apporta aux œuvres de guerre des différentes nations de l'Entente.

Il est permis d'ajouter, d'autre part, que maintenir l'activité artistique de ce théâtre au degré éminent qui a fait sa renommée universelle, c'était concourir à la reprise générale de l'activité économique vers laquelle tendent nos efforts et nos espoirs ; c'était conserver au Littoral Français le prestige et l'attrait qui en font aux yeux du monde, en particulier des Américains, un centre sans égal et par lequel pourra s'effectuer bientôt une des plus importantes rentrées de toutes nos richesses expatriées par delà les mers, richesses qu'il est de simple logique de ne pas laisser détourner par des rivages rivaux.

voulue par l'auteur, M. Gunsbourg a dû requérir les principaux artistes des Opéras de New-York et de Chicago ; ceux-ci quitteront l'Amérique en pleine saison. Ils seront escortés d'un état-major de critiques américains avides de câbler aux foules Wilsonniennes ou Hughesnotiennes le compte rendu de cette première, la première du Vieux-Monde qui chante en guerroyant.

M. Gunsbourg pour qui toutes les nouveautés sont bonnes, hormis les ennuyeuses, non satisfait de nous révéler « celle » d'un maître moderne s'en est allé chercher la vieille, bien vieille nouveauté du toujours jeune Rameau. Un opéra-bouffe d'une bouffonnerie démesurée, dont le titre nous reporte aux temps reculés où les dreadnoughts avaient des voiles et les soldats des cuirasses, et dont le thème est une charge à la manière de La Fontaine. L'auteur de tant d'œuvres adorables, le Rameau des oliviers d'amour et d'amitié, sera l'absent acclamé d'une éclatante reprise.

Un des chefs-d'œuvre de Saint-Saëns : « *Henri*

son nom aux représentations données par l'Opéra de Monte-Carlo à l'Opéra de Paris, au bénéfice de l'aviation française ; M^{lle} Zepilli, qui marque chacun de ses rôles d'un talent si personnel ; MMes J. Royer, Bailac, Theclar, Demougeot, Vally, Morrin, Scapini complètent l'ensemble féminin et retrouveront leurs succès toujours mérités.

Si nous nommons, du côté des chanteurs, le grand baryton russe Battistini, les ténors Crimi et Georgesfsky russes également, le ténor Inchausti, espagnol à la voix pro-alliée et ailée ; et les artistes favorisés du public : Maguenat, comédien autant que chanteur ; Journet, basse triomphale ; Pini-Corsi, George Petit et Chalmin, tous trois toujours égaux à eux-mêmes, si nous ajoutons que le pupitre sera tenu par Léon Jehin et M. G. Kauweryns ; que le maître décorateur Visconti a surpris d'autres secrets de lumière et nous les livrera tout feu, tout flamme, nous aurons peut-être donné quelque idée de ce quelque chose que sera la saison d'Opéra à Monte-Carlo, en 1917.

LES QUATRE PHYSIONOMIES DE PARIS DEPUIS LA GUERRE

par ALBERT FLAMENT

Je viens de téléphoner à l'ambulance dont je me suis occupé depuis vingt mois. La demoiselle du téléphone se trompe sans doute de numéro, car voici ce que j'entends dans l'appareil :

— Allô ? La maison X... ? Je voudrais pour ce soir, un gâteau, un entremets ; que faites-vous en ce moment ?

— Non, non, pas de glace. Oh ! pas de glace. Nous sommes dans l'intimité... Une dizaine de personnes seulement. La glace n'est pas *guerre*, n'est-ce pas ?

— Alors, Madame, nous pourrions vous donner un Himalaya, etc., etc.

Ceci est bien typique, et suffit déjà à camper la silhouette de Paris en temps de guerre, le Paris de Noël 1916.

I

Au début des hostilités, quand l'ennemi s'avancait en masses pressées, à la fin de ces jours d'août dont le crépuscule était traversé presque quotidiennement par le passage des taubes, Paris se *vida*, — on ne pourrait pas dire comme par enchantement, mais presque.

En certifiant que Paris se *vida*, il faut entendre qu'on n'y comptait plus guère qu'un million huit cent mille âmes, ce qui est encore, un chiffre respectable.

Il existe une population qui, elle, n'abandonne jamais son foyer ; elle y naît, elle y meurt. L'ennemi approche, entre — ou s'éloigne (sans entrer) — ce qui fut le cas en 1914, — cette population demeure fidèle, *accrochée* à ses habitudes, à son logis, à son travail, à... sa patrie.

Les rues, le soir, présentaient à nos yeux inhabitués un aspect qui n'était pas fait, il faut bien le dire, pour rassurer les esprits inquiets. Depuis vingt-sept mois, nous avons eu le temps de nous faire à cette pénombre dans laquelle, sans avoir d'ailleurs rien changé à leur vitesse d'autrefois, se lancent les chauffeurs des taxis parisiens. De loin en loin, quelque réverbère, — on ne les avait pas encore affublés d'une sorte de couvercle de zinc, — projetait une lumière indécise ; les carrefours étaient plongés dans le silence et la nuit...

Les Parisiens qui, à la mobilisation, avaient voulu rentrer chez eux, pour connaître des nouvelles plus directes, s'y sentir en commun, préférèrent subitement le paisible éloignement des campagnes, — des campagnes au delà de la Loire s'entend !

De nombreuses voitures, que nous avons vu arborer le drapeau de la Croix-Rouge et les mots d'*Ambulance*, d'*Hôpital*, etc., etc. repassèrent — une dernière fois, — mais le drapeau, les inscriptions avaient disparu et le véhicule était chargé, au delà du vraisemblable, de colis, de valises, de malles, de paquets de toutes sortes.



ARC DE TRIOMPHE. — Le Départ, de Rude.

sans mélancolie, ces souvenirs déjà lointains, c'est que le Paris d'aujourd'hui ne ressemble plus à celui que nous fûmes quelques-uns à connaître et dont jamais nous ne pourrions oublier la splendeur désolée. Dans l'émotion de savoir si près de nous les masses que commandait le kronprinz, la ville s'endormant sous des clairs de lune qui, jamais, n'avaient paru si transparents et si bleus, se donnait à nous avec de tels raffinements, de telles délicatesses, des enchantements si doux, que nous ne pouvions nous arracher de nos contemplations, au milieu de quelque pont que ne faisait plus trembler le passage des autobus.

Cette période est la première des quatre physionomies que Paris a présentées depuis le commencement de la guerre.

II

La seconde période, qui fut moins tragique, ne fut jamais moins émouvante. C'était celle où, après la Marne, nous apprenions le bombardement de la cathé-

Mon Dieu ! ne nous montrons pas trop sévères pour ceux qui, alors, jugèrent utile — pour la sécurité des leurs, la santé d'une mère, la fragilité d'un enfant, — de gagner des régions où il était invraisemblable que les Allemands — si rapide fût la *flèche* de von Klück — vinssent jamais les retrouver. Si les Allemands étaient entrés dans Paris, il est bien certain que des femmes, des enfants en trop grand nombre, des vieillards ne pouvaient que gêner les opérations auxquelles le général Gallieni rêvait de contraindre les « Boches », avant de leur laisser la place convoitée.

D'ailleurs, ce départ, dont il fut beaucoup parlé, ne demeure plus à présent qu'une sorte de nuage prêt à se dissiper, dans un ciel où nous en avons vu grandir et passer bien d'autres... Et j'imagine que, déjà, ceux qui s'enfuirent le plus loin sont les premiers à en avoir perdu le souvenir.

Le 6 septembre 1914, tout le sang que Paris pouvait perdre, il l'avait perdu ; ses artères, c'est-à-dire ses rues, étaient vides au delà de toute expression.

Un soleil radieux répandait cette chaleur et cette langueur de l'été auxquelles les journées du dimanche ajoutent, par l'inaptitude à vivre de la population, plus de monotonie et de langueur.

Il me fut donné d'assister à la sortie de la grand-messe de la Madeleine. On sait que, d'habitude, on voit descendre sur les degrés une foule endimanchée, nombreuse, papillonnante, pressée — en cette saison surtout — de gagner les promenades les plus fréquentées.

Ce dimanche-là, quand fut terminé le service divin, trois personnes sortirent de la Madeleine. Elles descendirent lentement les marches qui précèdent l'édifice, prises de vertige, j'imagine, par tout le vide qui les environnait et l'aspect de la rue Royale, de la place de la Concorde jusqu'au pont devant la Chambre des Députés, que ne traversaient aucun piéton.



CEUX QUI CONQUIÈRENT LES DRAPEAUX. — Permissionnaires attendant l'heure du retour au front.



CEUX QUI LES GARDENT. — Les premiers drapeaux allemands apportés aux Invalides.



LA TRANQUILLITÉ. — Les grands boulevards au mois de juin 1916.



L'ABONDANCE. — Les étalages n'ont pas changé (mai 1916).



LES QUARTIERS POPULAIRES. — Les rues ont gardé leur animation.

drale de Reims ; mais déjà l'état s'était desserré ; les Parisiens les plus... solides commencent à revenir de la campagne, de certaines de ces *capitales* de province qui connurent pendant quelques mois des fortunes diverses.

Quelques restaurants entr'ouvraient leurs portes. On *déjeunait*, on ne dînait pas encore, bien entendu. On venait se communiquer ses renseignements, faire des échanges de *tuyaux*. Les lettres mettaient près d'une semaine à arriver de Touraine ou des Pyrénées, mais elles commencent à voyager plus régulièrement.

Les blessés aussi faisaient leur apparition ; peu à peu, les hôpitaux, fermés en si grande hâte, retrouvaient l'animation des premiers jours ; les blanches infirmières volaient de salle en salle, attendant leurs blessés.

Aux portes des épiceries et des magasins d'alimentation, les longues files de personnes prévoyantes, qui venaient faire provision de vermicelle et de nouilles, avaient disparu ; personne ne manquait de café, ni de sucre, ni de pain. En réalité, à maintes reprises, on annonçait que les denrées les plus nécessaires feraient prochainement défaut : *jamais elles ne manqueraient*.

Il est à prévoir que d'adroits spéculateurs se trouvaient seuls à l'origine de ces bruits. Au contraire, les Parisiens demeurés chez eux pendant ces mois de septembre et d'octobre 1914, garderont toujours le souvenir des fruits admirables qu'ils purent manger à des prix de bon marché auxquels, hélas ! la paix ne les avait point habitués, — et qui ne se sont pas maintenus !

La vie était tout intime, familiale ; on pensait aux absents, à ceux qui se battaient, dont les nouvelles alors étaient rares.

Déjà, nous avions perdu l'impression d'une campagne qui ne durerait que quelques mois... L'hiver approchait ; les mères et les épouses, prévoyant les froids imminents, s'étaient mises à tricoter la laine. Il nous est resté dans le souvenir des soirées, passées au coin du feu, où l'inquiétude et l'anxiété mêlées composaient une atmosphère, que nous autres, qui n'étions pas nés en 70, ignorions.

L'*Union Sacrée* ne régna jamais si parfaitement qu'alors. Certes, elle n'est pas qu'un vain mot aujourd'hui ; quand même, avec l'existence retrouvée, les habitudes reprises, le succès prochain, les ferments habituels ont de nouveau créé des barrières, non plus entre les différentes classes de la société, — mais entre des gens qui ne parviendront jamais à penser de même.

Les théâtres, alors, n'avaient pas recommencé la série de leurs représentations ; on commençait à hasarder de ci, de là, quelques matinées dont la *Marseillaise* faisait à peu près tous les frais... Une belle chanteuse de l'Opéra-Comique, M^{lle} Marthe Chenal, par ses nobles attitudes, sa robe blanche flottant entre les draperies rouges et bleues, incarna aux yeux de toute la population



L'UNION SACRÉE: M. Combes et sœur Julie.

le chant patriotique, qui avait retrouvé toute son éloquence et sa signification.

Les cinémas ne donnaient que timidement des *actualités de guerre* ; les Parisiens devaient se borner à voir passer sur l'écran des vues des Allées de Tourny, où se coudoyaient d'innombrables personnalités politiques et littéraires connues.

Les journaux n'avaient que peu de pages. La Censure, contre laquelle les Parisiens n'ont pas encore perdu l'habitude de protester, exerçait alors ses droits avec une rigueur que la suite des événements ne nous permet pas de lui reprocher aujourd'hui.

Aucun livre récent ne se montrait bien entendu aux étalages des libraires ; seul un résumé des *Communiqués* des trois premiers mois était en vente, à la place occupée jusqu'alors par les *livres nouveaux*.

Les nouvelles n'étaient pas toujours bonnes ; cependant, on se laissait gagner par l'espoir ; on savait le péril, sinon conjuré, du moins refoulé.

Nous ne connaissions les véritables nouvelles de la guerre que par ce que les journaux en donnaient ; nos parents, nos amis, nos frères ne pouvaient point quitter leur poste ; c'est à peine s'ils avaient le temps d'écrire et la consigne leur interdisait de fournir aucun renseignement précis. Depuis, une des plus heureuses innovations du Généralissime fut l'établissement des permissions, que nous avons vu passer progressivement de quatre à six, puis aujourd'hui, porter à neuf jours.

L'entrée à Paris des *permissionnaires* marque le début de la troisième des



LA GUERRE A PARIS : N.-D.-de-Paris bombardée par les avions allemands.

les quais, les Champs-Élysées plongeaient dans la nuit profonde ; la présence de nombreux curieux se révélait non seulement à la pointe rougie de leurs cigarettes, mais encore aux lazzi de cet esprit qui jamais ne désarme et que n'a pu réduire aucune situation, si critique qu'elle ait paru.

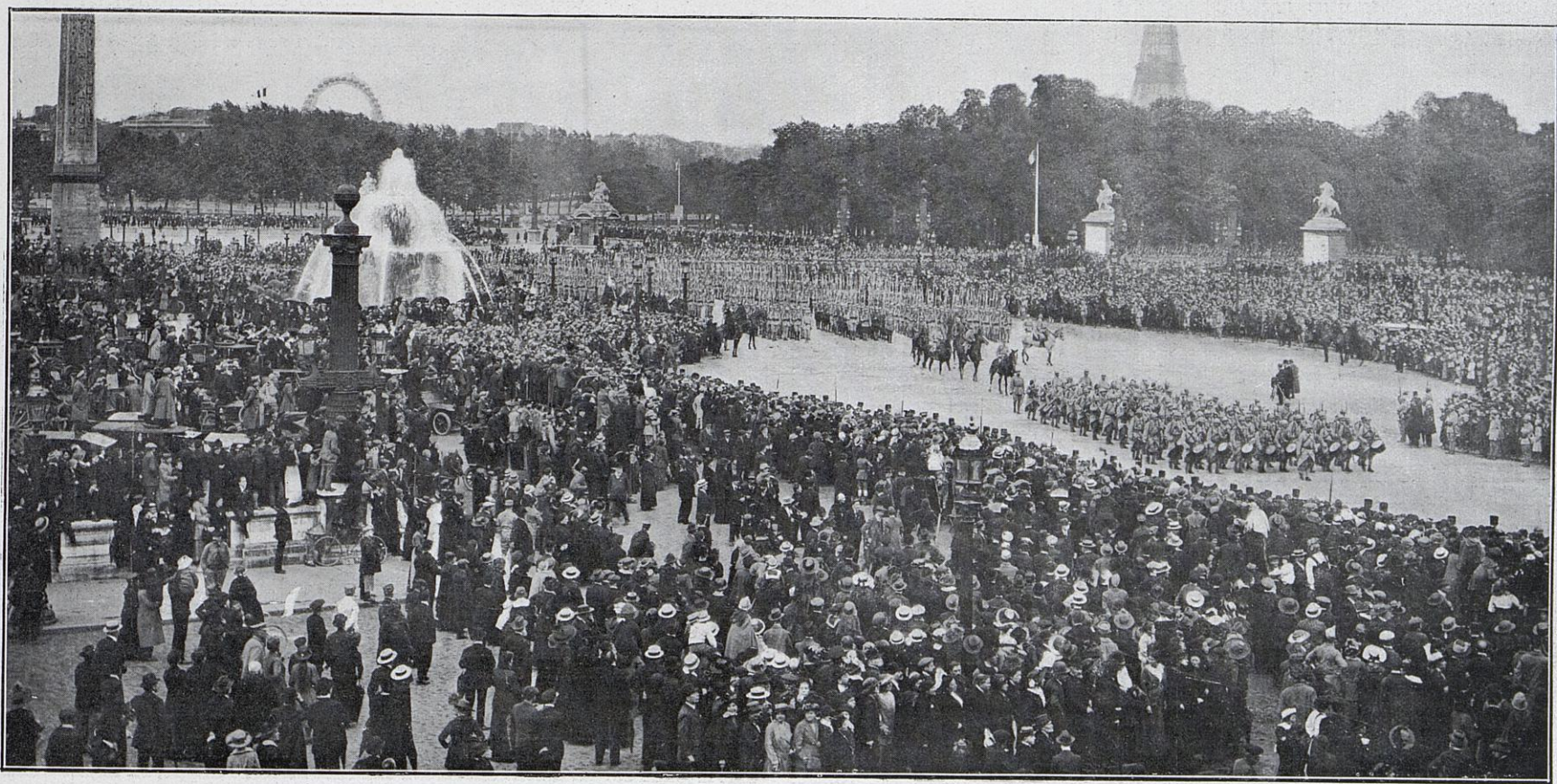
... Les magasins, dont un grand nombre avaient été fermés par leurs propriétaires lors de la mobilisation, retrouvaient leur aspect d'autrefois ; le personnel féminin remplaçait peu à peu les hommes appelés à combattre.

Le soir, les lumières étaient voilées de quelque papier rosâtre ou bleu, mais, quand même, « les affaires avaient repris ». Elles ont à tel point *repris* aujourd'hui qu'on signale nombre de magasins ayant non seulement dépassé de beaucoup le chiffre d'affaires de 1914, mais encore celui des années qui l'avaient précédée.

Pendant cette troisième période, les vitrines reprirent leur physionomie, cette *coquetterie* dont se montrent si amusés les provinciaux et les étrangers.

La mode qui, pendant six mois, s'était endormie dans les robes entravées, les jupes longues et les parodies orientales, se réveillait soudain, en courtes jupes de cantinières, ballonnantes et froncées, à la manière des élégantes du temps de Constantin Ghys et d'Offenbach.

Aux légères protestations que ces transformations subites purent faire naître, les couturiers répondirent que la Parisienne de 1915, tout occupée d'infirmières, de tricotages, d'ambulances, de *colis au soldat*, de paquets pour le front, devait



LA REVUE DU 14 JUILLET 1916. — Sur la place de la Concorde.

périodes dont nous avons parlé plus haut.

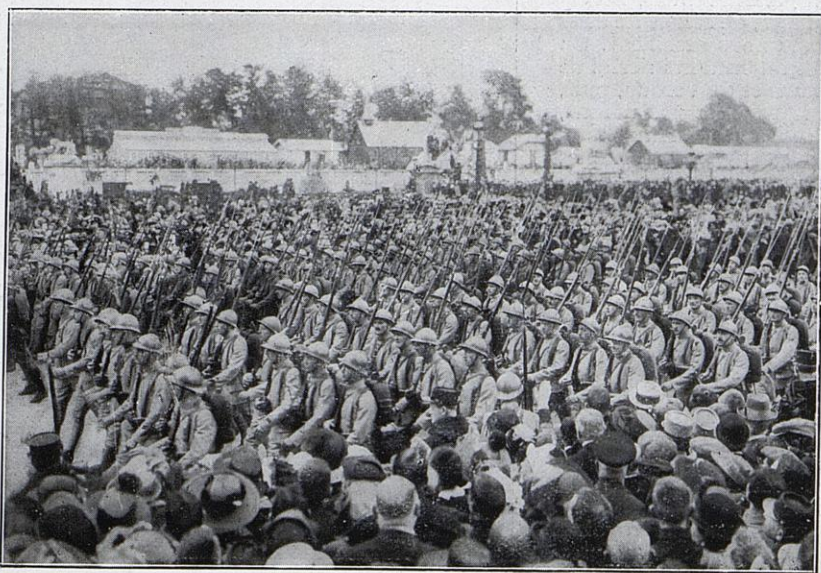
III

Cette troisième période fut transitoire ; l'Italie ne s'était pas encore jointe à nous ; la formidable armée anglaise n'était encore que « la méprisable petite armée du maréchal French ».

Nos communications étaient précaires et bien des neutres qui, depuis, ne nous ont certes pas ménagé les marques de leur confiance dans l'avenir de notre cause, se tenaient alors sur une réserve glacée.

Quelques zeppelins furent signalés dans le ciel de Paris. A la vérité, les Parisiens ne s'en montrèrent pas plus alarmés qu'ils ne l'avaient été par le passage des taubes ; plusieurs maisons furent endommagées ; nous eûmes à déplorer une quinzaine de victimes, — mais je ne crois pas que, ces soirs-là, il y ait eu moins de Parisiens hors de chez eux qu'en temps habituel... Je suis même persuadé qu'il y en eut bien davantage.

Dans la pénombre encore augmentée, toutes lumières éteintes, les ponts,



LA REVUE DU 14 JUILLET 1916. — Le défilé des glorieux défenseurs de Verdun.

garder la liberté de tous ses mouvements et pouvoir aller et venir aisément.

La grande quantité d'automobiles réquisitionnées, la diminution du nombre des taxis, rendaient les courses à pied obligatoires ; des jupes courtes, il faut bien le dire, seraient sans doute devenues nécessaires en dépit même de l'innovation des couturiers. Depuis, nous avons vu cette mode exagérer déjà bien des fois. Les théâtres ayant repris d'anciennes pièces, presque toutes gaies, les opérettes, des vaudevilles à succès, les actrices en profitèrent pour lancer des *modèles inédits*. On ne saurait avouer, évidemment, que tout ce qui nous est passé ainsi sous les yeux ait présenté, sans exception, le caractère de bon goût, de grâce que nous aurions pu souhaiter, mais le témoignage d'une *reprise* complète des affaires et de la vie de Paris s'y affirmait.

Aux légères critiques de ceux qui plaidaient pour la décence, une tenue effacée, presque *deuil*, ennoblée par l'absence de toute garniture, les marchands de frivolités répondaient avec raison que leur principale acheteuse,



LA GUERRE A PARIS. — Insouciante du danger, la foule regarde un des avions qui attaquent Paris en septembre 1914.



LE PLAISIR. — Des spectacles nombreux et choisis attirent les Parisiens et les permissionnaires.

l'Amérique, réclamait à grands cris des idées nouvelles et qu'il nous fallait lutter contre la concurrence que les maisons allemandes établies aux Etats-Unis et en Argentine n'allaient pas manquer de nous faire.

IV

La quatrième période du Paris de la grande guerre se différencie de la précédente en ce sens que tout ce qui pouvait paraître prématuré, hasardeux, inquiétant même, se trouve aujourd'hui pleinement justifié par les événements.

La France a construit des usines, en a transformé un nombre considérable, les a adaptées aux besoins de l'heure présente avec une rapidité, une volonté de réussir telles qu'on dirait maintenant les choses installées pour une période indéfiniment renouvelable. Toute la population se lançait dans ce travail intensif de la guerre avec une sorte de bravoure, un appétit de triomphe qui ne permet plus de douter du résultat final.

Lorsque, après avoir quitté Paris pendant plusieurs mois, nous y revenons, à présent, ce sentiment de confiance, de solidarité dans l'effort est le plus frappant de tous ceux qui nous assaillent. On pourrait presque dire qu'il existe deux fronts aujourd'hui : celui de l'armée héroïque, le front sublime de la Somme et de Verdun, puis, celui des usines, un front de fer, dont la ligne n'est pas unique, comme l'autre, mais serpentine, tortueuse, embrouillée. Aux efforts de l'ennemi elle en oppose un autre, indomptable, persévérant ; tous les étrangers, alliés ou neutres, qui l'ont pu constater, en demeurent émerveillés.

Les femmes et les enfants, dont les occupations jusqu'alors étaient fort différentes de celles auxquelles ils se livrent aujourd'hui, ont acquis là, avec une indépendance nouvelle, un sentiment de leur valeur, de leur personnalité, qui aura pour l'avenir du pays, dans l'établissement des choses d'après la guerre, une influence considérable.

Sur la rive gauche de la Seine, Paris a perdu il est vrai une grande partie de son animation habituelle ; sur 42.000 étudiants que comptait l'Université de Paris, en 1914, plus des trois quarts ont été appelés ; une dizaine de mille seulement est restée pour suivre les cours. Les étrangers y figurent pour la moitié.

A la Sorbonne, les galeries désertes aux heures qui voyaient jadis passer une si bruyante jeunesse, dégagent une grande impression de mélancolie. Cependant, les étudiants demeurés à Paris poursuivent avec une conscience d'autant plus mesurée et profonde, les études que leurs camarades durent interrompre.

Dans l'auditoire, on aperçoit fréquemment un mutilé qui profite

des premières heures de sa convalescence pour venir se replonger dans le travail abandonné ; un permissionnaire saisit les quelques jours de loisir qui lui sont accordés pour s'assurer qu'il n'a point perdu le goût du travail ni le fruit des leçons passées. Des jeunes femmes aussi, vêtues de noir, suivant sur leur carnet les enseignements, nous révèlent cet admirable sentiment des jeunes veuves qui s'efforcent de poursuivre dans la communauté du disparu, l'effort brisé par la guerre.

Deux doctorats posthumes ont été décernés à des soldats français : M. Daniel et M. Maurice Masson. La thèse du premier traitait de *L'Age des arbres et des plantes* ; elle fut achevée, on pourrait le dire, sur l'affût du canon que commandait le jeune officier d'artillerie. De la tranchée où il fut frappé, M. Maurice Masson envoyait à l'imprimeur les épreuves corrigées dans la boue de la *Religion de Rousseau*.



LE TRAVAIL. — La guerre a laissé à Paris assez d'ouvriers pour les travaux d'entretien et d'embellissement.



L'ORGANISATION. — La foule des travailleurs se rendant à l'usine P. L., devenue usine de guerre.



L'ORGANISATION. — L'usine R. transformée en fabrique de munitions.

Kant, Leibnitz, respectés par tant de jeunes savants futurs et de philosophes en herbe, se sont évaporés de ces lieux. On chercherait en vain le dernier souffle amer de cet esprit de Schopenhauer qui causa pendant la dernière moitié du siècle écoulé de si fâcheux ravages parmi notre jeunesse.

Autour des Écoles, les fournisseurs attirés des étudiants, les libraires, les bouquinistes aux étalages si fréquentés n'ont plus guère d'animation que celle de jadis, aux jours torrides de la mi-août. Les brasseries elles-mêmes, ces fameuses brasseries du Quartier Latin, qui évoquaient aux yeux des étrangers un joyeux et turbulent mélange de toutes les contrées, ne retrouvent plus jamais, fût-ce pendant ces soirs de décembre qui précèdent les fêtes les plus joyeuses de l'année, leur mouvement d'autrefois.

**

Les théâtres et les cinémas existent en aussi grand nombre qu'à la mi-juin 1914. Si l'on ne craignait d'être taxé d'un peu d'exagération, on risquerait d'affirmer qu'il y en a même davantage.

Aux reprises ont succédé de véritables premières. L'Opéra lui-même, qui s'était hasardé, après un an de silence complet, à organiser quelques concerts, l'Opéra donne à présent *Samson et Dalila*, en entier, puis des ballets et remet à la scène les œuvres principales de son répertoire. Wagner seul en est exclu, malgré l'habile et bruyante remise à la scène, à l'Opéra Impérial de Berlin, du *Faust* de Gounod. Les Allemands voudraient nous faire admettre que l'art n'a point de patrie. La manière dont ils l'ont prouvé, avec leurs canons, à Louvain, à Reims, Arras, Ypres, etc., etc., nous dispense d'admettre celle qu'ils tentent d'introniser aujourd'hui.

Une exposition organisée au Petit-Palais par M. Henry Lapauze, de tous les objets d'art mutilés par les barbares, est plus éloquente que toutes les protestations écrites ou parlées... Car il y a des expositions à Paris, pendant cette quatrième période. Toutes procèdent plus ou moins directement de la guerre, s'y rattachent de quelque manière, mais l'art n'en est pas exclu pour cela, le sentiment artistique s'y mêle à d'autres sentiments qui rendent à la ville un peu de son intensité d'autrefois, aux âges de la prière et de l'amour, en la dépouillant de ce caractère uniquement esthétique et de dilettantisme qu'elle offrait depuis bien des années.

Les salles de la sculpture du Moyen Âge et de la Renaissance, celles du XVIII^e et du XIX^e siècles sont ouvertes, au rez-de-chaussée du Musée du Louvre, plusieurs jours par semaine.

Les maisons d'éditions artistiques, les magasins d'antiquités, en un mot tout ce qui se rattache à l'art, au goût, au bibelot, à l'objet de choix, à la chose rare et précieuse, ne paraissent point chômer, ni avoir perdu leur clientèle d'autrefois puisqu'il n'en est plus une seule qui soit aujourd'hui fermée et que les prix ne sauraient passer pour y être moins élevés qu'avant la guerre.

Les protestations, d'ailleurs souvent justifiées, qui se sont soulevées récemment lorsque, pour réaliser des économies de charbon, les boutiquiers ont été priés d'avancer d'une heure celle de la fermeture de leurs magasins, prouvent que le client n'a pas déserté le seuil des boutiques.

Plus obscur quand tombe le soir, moins bruyant, certes, avec moins de candélabres aux rayons blafards et d'autobus lancés le long des rues comme des obus par dessus les tranchées, Paris n'a rien perdu de sa vie intense, de son âme productive, frémissante, généreuse, artiste... Les soldats aux uniformes de tous les bleus, au teint de toutes les nuances de chair lui ont créé un caractère de solidité, d'énergie superbe... Et la poésie des soirs dans lesquels il s'endort, lui aura dispensé du mystère et de la féerie avec tant de magnificence, qu'on ne sait plus l'imaginer, pour la paix prochaine, avec un visage, une physionomie plus désirables.

Albert FLAMENT.



LA VICTOIRE de Samothrace (Musée du Louvre),

LA COUTURE PARISIENNE DEPUIS LA GUERRE

Le monde de la couture et nombre d'esprits éclairés se sont émus de la récente ordonnance interdisant la tenue de soirée aux représentations de nos théâtres subventionnés.

Les intentions du Sous-Secrétaire d'Etat sont évidemment louables : le souci de la morale et du goût témoignent d'un zèle dont il faut lui savoir gré ; mais on ne peut se défendre d'une certaine inquiétude en présence de cette mesure inattendue : elle porte un préjudice réel à tout un monde de travailleurs en droit d'attendre des encouragements et non des entraves.

Le plus pénible est qu'elle semble vouloir donner satisfaction à une tendance fâcheuse de l'esprit public.

Une certaine jalousie paraît se manifester à l'égard des industries que la guerre n'a point tuées : faire preuve d'activité commerciale est aujourd'hui presque une tare ; quelque indulgence subsiste au regard des denrées alimentaires, parce qu'elles répondent à des appétits urgents ; la hausse constante, les spéculations soulèvent bien des protestations : on proteste, tout en achetant ; mais dès que le besoin n'apparaît pas immédiat, la suspicion s'éveille. Enrichissez-vous dans le commerce des fromages, c'est parfait. Faites prospérer votre atelier de couture, c'est blâmable. Nous avouons ne pas saisir la nuance.

La fabrication du matériel de guerre a permis de réaliser de grosses fortunes dont la soudaineté a fait scandale ; c'était à prévoir : l'envie engendre l'indignation. Mais que cette indignation s'étende aux bénéfices légitimes d'industries anciennes et unanimement appréciées, voilà qui est inadmissible. Le premier devoir d'un bon Français est de maintenir sa réputation commerciale, aujourd'hui plus que jamais, de l'augmenter même par tous les moyens ; l'inaction serait un crime et ferait le jeu de nos adversaires. Les Chambres de commerce, les économistes, le Gouvernement lui-même ne cessent de proclamer cet axiome dont la vérité s'impose. Toute mesure restrictive que ne commande pas l'intérêt de la défense nationale serait plus qu'une faute.

Aussi convenait-il d'apporter dans le domaine qui nous occupe la plus grande circonspection.

L'univers entier n'a jamais contesté à Paris la suprématie en matière de modes féminines. C'est un lieu commun ; si nous le rappelons ici,



M. G. Dœuillet, ancien président de la Chambre syndicale de la Couture.

c'est qu'il se passe cette chose extraordinaire : la France, traversant les pires épreuves qu'une

nation ait jamais connues, continue à tenir le sceptre de l'élégance devant lequel s'incline le monde. De toutes parts on fait appel à son génie créateur, on s'arrache ses nouveautés. Il semble que les peuples étrangers, auxquels son or s'en est allé pour les besoins de notre défense, aient à cœur de le lui rendre, en échange de ces créations de la grande couture, de ces mille riens de la parure qui n'ont de prix que venant d'elle.

Demandez aux vaillants pionniers qui furent, en pleine guerre, à l'Exposition de San Francisco, si les modes françaises y furent appréciées. « La France y a sauvé l'honneur des Nations latines », écrivait à cette époque M. Dalimier. Demandez-le au public ravi qui se pressait là-bas autour du diorama de la couture parisienne où les charmantes toilettes de M. Dœuillet savaient être dignes de son titre : Président de la Chambre syndicale de la Couture. Il est toujours sur la brèche.

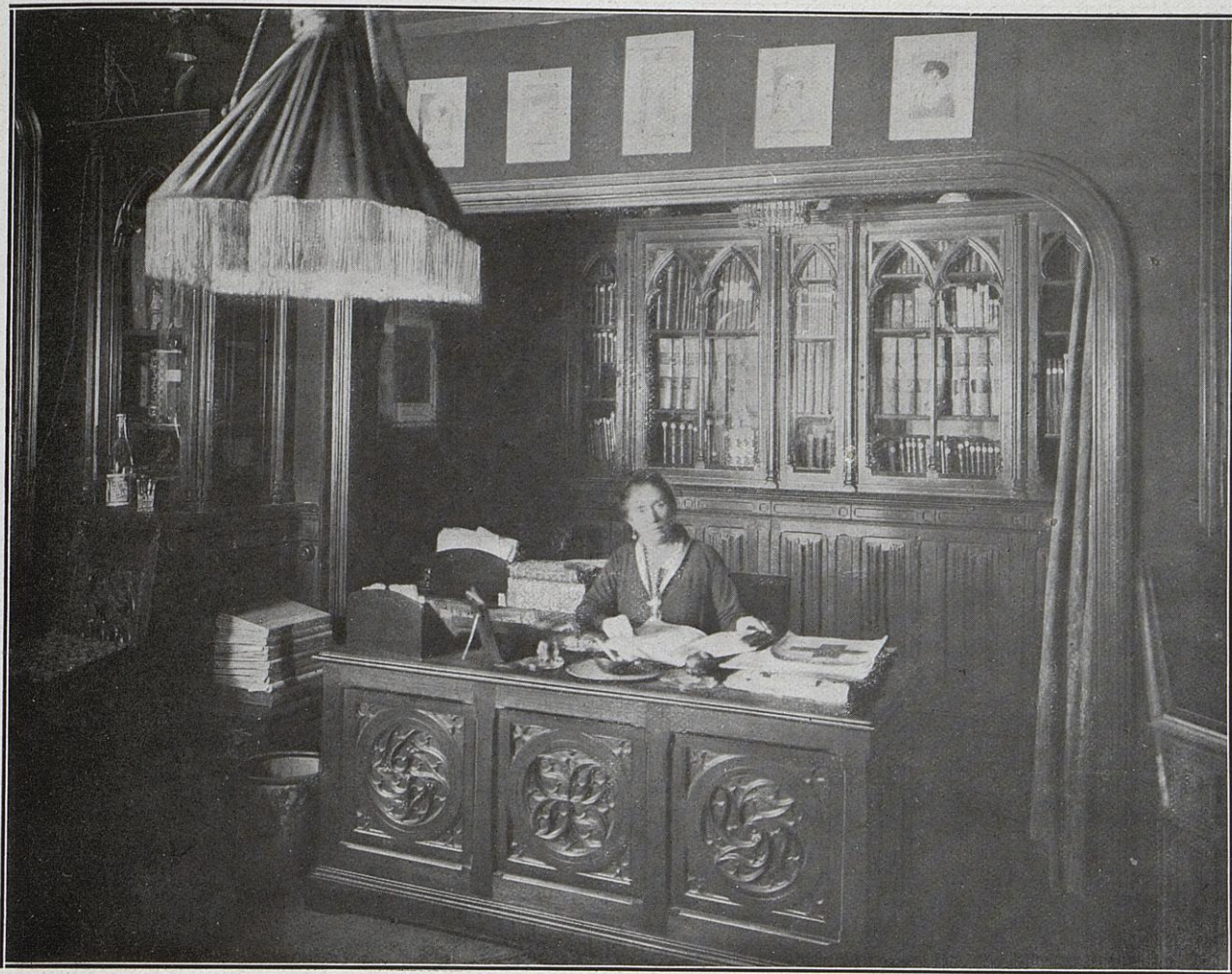
Combien de maisons ont dû supporter, au début des hostilités, des sacrifices considérables, consentant à leurs clientes des « prix de guerre », tout en conservant leur personnel intégral ? C'est le cas de la maison *Premet*. Elle n'a d'ailleurs qu'à s'en louer, voyant remonter progressivement le chiffre d'affaires et l'afflux sympathique dans ses salons. C'est le cas de bien d'autres, ainsi que nous le verrons tout à l'heure.

C'est cet élan qu'on voudrait arrêter, cette situation qu'on risquerait de compromettre à l'heure où l'Allemagne, les mains libres dans les États neutres, multiplie ses maisons et sa propagande, abusant de la contrefaçon dans ses journaux de modes, escomptant déjà de futures revanches ? S'il existe un terrain sur lequel nous devons désert la lutte, ce n'est pas celui-là, et si le Kaiser avait en mains tous les atouts qui sont aux nôtres, il jouerait la partie serrée, croyez-le bien ! Ses sous-marins ne porteraient pas seulement à New-York des produits chimiques et des drogues, mais les modèles de soirée de la rue de la Paix, si Berlin avait une rue de la Paix !

Comment expliquer alors ces visites faites dans les maisons de couture par les représentants du bureau de la Propagande, qui est sous le contrôle de nos ministères, pour leur demander d'appuyer de leur argent, de leurs sacrifices, tous les efforts tentés à l'étranger en vue d'y développer le renom de la France, propager le goût de nos modèles et



CHEZ PREMET. — Le grand salon.



Mme Jeanne Lanvin.

déterminer finalement un mouvement de venue de ces clients-étrangers dans notre pays »

Ces efforts, que nous ne saurions trop louer, seront stériles si, lorsque nous aurons obtenu, par notre activité, nous dirons même par notre suractivité, la visite des étrangers, nos autorités leur interdisent de porter ces créations de demain que nous aurons réalisées à grands frais.

Il y a une contradiction évidente entre l'effort qu'on nous demande et les entraves qu'on tente

d'y apporter, sans tenir compte que certains salons de couture de création récente se trouvaient, par là même, en présence d'une double difficulté que pouvaient seuls surmonter des prodiges d'activité et d'obstination.

Tel fut le rôle de Mme Jeanne Lanvin qui a su triompher, attirer et conserver la clientèle la plus parisienne, se classant au premier rang, dans des circonstances où d'autres auraient abandonné le bon combat.



L'essayage chez Beer.

Sans doute il était plus facile à la maison Beer de maintenir une réputation ancienne, restant, quand même, dans ses belles traditions, tout en se modernisant au goût du jour ; tout Paris en eut la preuve à la représentation de « Bajazet » où Madeleine Roch portait cette magnifique robe d'apparat dont la signature se devinait, sans qu'il fût besoin de l'inscrire en gros caractères, comme on le vit ailleurs, sur un immense carton....

D'après les statistiques qui ont été publiées récemment, au sujet du chiffre des exportations, les couturiers n'ont pas été sans éprouver une certaine fierté en constatant que l'un des chiffres qui tendent à se relever était celui se rapportant à ce que nous appellerons les futilités de la mode.

Pour une estimation commerciale, si ces futilités ne s'escomptent pas à la Banque de France, nous ferons humblement remarquer qu'elles s'escomptent largement et avec beaucoup de profit dans les banques d'outre-mer.

Le commerce de luxe, étant donné les gros budgets dont il dispose, peut sacrifier à la création de modèles nouveaux des sommes qui paraîtraient colossales aux yeux des profanes. Lorsque le succès couronne cet effort, toujours artistique, toujours appuyé d'une dépense et d'un risque considérables, il se traduit en commandes dont l'exécution apporte à tous nos centres de fabrication une activité industrielle sans limite.

Nous citerons, à titre documentaire, et en décomposant le contenu d'une robe, que les centres tels que Lyon, Saint-Étienne contribueront à produire en toutes sortes de qualités, même les plus modestes, les soieries, laines, rubans, et tous les accessoires du vêtement moderne. Les brodeurs, les fabricants de boutons, les producteurs de doublures y trouveront aussi leur compte. Si nous touchons aux lainages, nous verrons immédiatement nos grands centres du Nord, nos villages de Normandie continuer leur activité — et notre pensée attristée va aussitôt à Roubaix, à Tourcoing ! — Parlons-nous dentelles ? Ce sont nos spécialités de Caudry, de Calais, ce sont nos dentelles à la main du centre, nos broderies des Vosges, dont nous verrons renaître l'intensité vivifiante.

Nous citerons pour mémoire tous les sous-produits employés dans la fabrication, tels les centres d'apprêt, de blanchiment, de teinturerie, qui sont le complément nécessaire de notre métier de luxe. Et nous n'aurons donné qu'un aperçu fort restreint des industries d'à-côté.

Vaut-il quelques chiffres donnant le résultat de cet immense effort national ? Nous ne parlons pas de la consommation intérieure, mais seulement de l'exportation, qui se traduit par une rentrée d'argent liquide et, par conséquent, une amélioration du change :

Les statistiques d'exportation, pour les vêtements de femmes, en soie et autres tissus, non compris la lingerie, sont les suivantes :

Année 1913 (normale),	
vêtements de soie...	21.672.000
En autres tissus.....	138.915.000
Ensemble..	160.587.000

Année 1914, vêtements	
de soie.....	14.783.000
En autres tissus.....	97.228.000
Ensemble..	112.011.000

Si l'on considère l'année 1916, en sensible augmentation sur l'année 1915, on trouve les chiffres suivants pour les neuf premiers mois :

Année 1916 (9 mois), vêtements de soie.....	19.828.000
En autres tissus.....	58.128.000
Ensemble..	77.956.000

Il faut tenir compte que l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et la Belgique étaient de gros clients et que, en ce qui concerne les vêtements autres que les vêtements de soie, la diminution provient du manque de tissus, les prin-

cipales usines fabriquant la laine se trouvant dans les régions envahies.

Mais pour les vêtements de soie, qui constituent en majeure partie une vente de modèles, on voit que, malgré les difficultés actuelles et la privation de marchés importants, l'influence parisienne continue à dominer le marché de la mode.

Ces chiffres, précisons-le bien, ne donnent qu'une partie de l'importance de l'exportation des vêtements de femmes : les vêtements achetés sur place et emportés dans les malles échappent aux statistiques. Nous laissons à penser le nombre de millions qu'ils représentent. Qu'il nous soit permis de faire remarquer que sur le grand nombre de familles étrangères qui viennent à Paris régulièrement, 75 o/o de ces clients ont pour but d'acheter les objets de luxe produits dans la capitale et déterminent, par voie de conséquence, une activité dans toutes les industries telles que les bijoux, l'ameublement, l'industrie hôtelière, etc., etc.

Les scrupules de M. le Sous-Secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts ne résisteront certainement pas aux arguments du Ministre du Commerce, ni surtout à l'approbation que nous témoigne le Ministre des Finances, celle que nous avons à cœur d'obtenir et qu'il ne nous ménage pas, car il connaît le taux du change.

Qu'on ne nous parle pas de la faute de goût commise un soir, dans tel ou tel théâtre ; ces erreurs sont de tous temps et le sens commun se charge d'en faire justice. La femme française sait si bien ce qui convient que le moindre écart saute à tous les yeux. Sachez lui faire crédit. Elle est l'arbitre du goût. Allez faire un tour vers l'avenue du Bois, à l'heure où la Parisienne, entre deux courses à l'hôpital ou à l'ouvrage, promène ses enfants, passez dans ces salles de repos de tel grand établissement où d'autres prennent une tasse de thé, entre deux achats pour le mari, le fils qui sont *là-bas*, et dites s'il ne vous vient pas un sentiment d'orgueil, de fierté, à voir la Française reine quand même, sachant souffrir en beauté ?

Allez visiter la nouvelle installation Jenny aux Champs-Élysées, — elle ne remonte qu'au 14 juillet 1914 : cette date indique par elle-même quel courage il a fallu pour mener à bien une pareille entreprise ! — et l'idée ne vous viendra jamais qu'il puisse être permis d'endiguer le courant de cette vogue.

Et puisque ce sont les robes de soirée qu'on vise particulièrement, pénétrez dans les ateliers de la rue Royale où Pierre Buloz dessine et crée lui-même tous ses modèles, félicitez-vous qu'il en parte d'innombrables pour le Nouveau Monde (certains commissionnaires ont fait six fois la traversée de l'Atlantique depuis deux ans, malgré les sous-marins et les torpilles), mais réjouissez-vous qu'il en demeure au moins quelques-unes à Paris pour le plus grand régal de nos yeux et le bon renom de notre goût.

Allez flâner un soir aux alentours de la rue de la Paix au moment où les midinettes quittent l'atelier et répandent dans nos quartiers opulents la joie de leur activité et de leur grâce ; calculez ce que leurs doigts agiles ont rapporté d'or dans cette journée, supputez celui qu'elles ont gagné et ce qu'elles vont semer dans tout le commerce de la capitale, entretenant cette intensité de vie dont elles ont la plus grande part et qui fait d'elles l'âme de Paris, et dites s'il convient de toucher d'une main légère, à cette ruche bourdonnante et d'y déranger les abeilles ?

Que disons-nous, déranger les abeilles ? Leur enlever le miel qu'elles amassent, les disperser ailes brisées, à l'aventure... aux aventures.

Aucun bon Français ne voudra voir commettre cette maladresse, ce sacrilège.

Le monde de la couture compte en France 80.000 ouvrières : il faut y penser. L'industrie qu'elles alimen-



JENNY. — Les salons de la nouvelle installation des Champs-Élysées.

tent, et qui les fait vivre, est la source d'une de nos premières richesses nationales, voilà ce qu'il ne faut pas oublier. Dans cette industrie, le modèle parisien est la branche capitale, à tel point qu'un spécialiste éprouvé dans les questions de propriété, M^e Fernand Jacq, avocat à la Cour, suggérerait, l'autre jour, au cours d'une réunion de grands couturiers parisiens, dans une éloquente causerie, quelques idées très intéressantes sur les

moyens propres à assurer la propriété des modèles. Ainsi toutes les intelligences, toutes les énergies s'emploient dans cette lutte patriotique : chacun s'inclinera devant cet effort qui n'est que l'accomplissement d'un devoir.

E. AINE

Président de la Chambre syndicale de la Couture.



M. Pierre Buloz dans son atelier de la rue Royale.

BELLE JARDINIÈRE

*2, rue du Pont-Neuf. — Succursale, 1, Place de Clichy.
Paris*



TÉLÉPHONE :

Gutenberg	{	06.83
		06.84
		25.82
		25.88

UNIFORMES et ÉQUIPEMENTS

Français et Alliés

Seules Succursales :

LYON, MARSEILLE, BORDEAUX, NANTES, NANCY, ANGERS

Envoi franco sur demande du Catalogue et d'Echantillons.

Les Meilleurs Tissus --- La Meilleure Coupe --- Le Meilleur Marché

Les Clients pressés ou de passage à Paris, ainsi que dans les villes où cette Maison possède des Succursales, trouveront toujours tout prêts, au Rayon spécial de Confection de luxe des Uniformes Militaires, des Pardessus, Vêtements de Ville et de Voyage, etc., établis avec autant de soin que s'ils étaient faits sur mesure.

A la Marquise de Sévigné

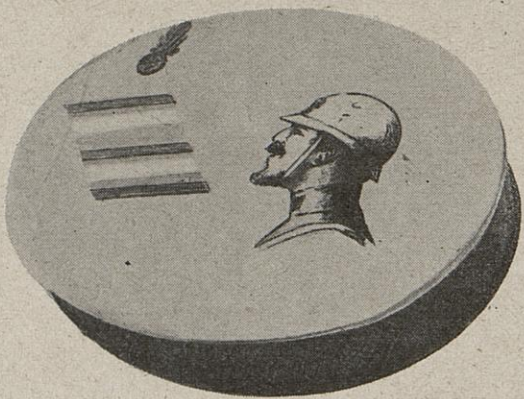
47, RUE DE SÈVRES

11 BOULEVARD DE LA MADELEINE
PARIS

1, PLACE VICTOR-HUGO

Etrennes

1917

**BOÎTE MILITAIRE**

en satin bleu horizon, entourage galon or, capitonnage soie assortie, décoration pointes sèche et attributs des divers grades de l'Armée. Ces boîtes garnies de nos meilleurs chocolats, valent :

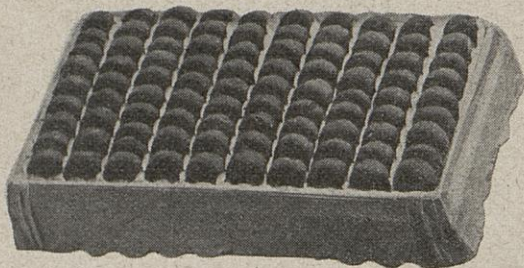
Boîte Lieutenant, deux galons	19 fr.
— Capitaine, trois	27 fr.
— Commandant, quatre	33 fr.
— Colonel, cinq	40 fr.
— Général, trois étoiles	50 fr.

**BOÎTE DES ALLIÉS**

ornée d'une très jolie peinture signée et surbrodée, entourage galon or, capitonnage soie assortie. Ces boîtes garnies de nos meilleurs chocolats fourrés valent 40 fr.

Le choix est basé sur les peintures suivantes : la France, la Russie, l'Italie, l'Angleterre, la Belgique, la Roumanie.

Le prix de ces différents coffrets est indiqué franco de port.

**COFFRET PATÉS**

en bois rustique, garni de nos meilleures pâtes d'Auvergne, prix suivant taille :

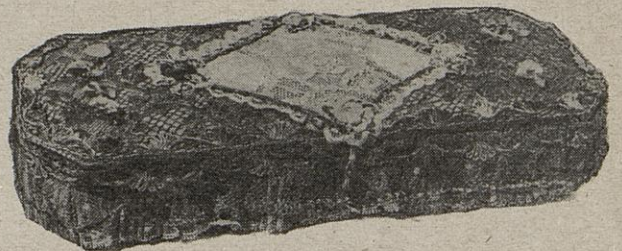
N°s	1	2	3	4	5	6
	9 fr.	13 fr.	17 fr.	25 fr.	32 fr.	40 fr.

Ces mêmes coffrets garnis de beaux abricots d'Auvergne, valent :
11 fr. 16 fr. 21 fr. 31 fr. 40 fr. 50 fr.

**COFFRET ORDRE DU JOUR**

boîte cuir représentant un livre ouvert, ayant sur chaque page une proclamation historique, proclamation du Général JOFFRE après la bataille de la Marne : proclamation du Général GALLIENI, 3 septembre 1914.

Coffret garni de nos meilleurs chocolats 45 fr.

**COFFRET MOUSQUETAIRE**

en soie changeante, recouverte tulle d'or et argent avec application dentelle surbrodée de rococo, entourage de volant tulle d'or sur transparent dentelle. Intérieur soie changeante même ton, coffret garni de nos meilleurs chocolats, prix : 50 fr.

Le même en forme carrée pour mouchoirs . . . 75

**BOÎTE OVALE ÉLEGANTE**

La Marquise de Sévigné préside le Carrousel donné par Louis XIV dans la cour du Louvre. Gravure genre ancien, façon tapisserie, entourage galon or. Ces boîtes garnies de nos meilleurs chocolats, valent, suivant taille :

13 fr. 16 fr. 22 fr. 26 fr. 32 fr. 36 fr. 42 fr. et 50 fr.

EXTRAIT DU CATALOGUE

Chocolats fourrés, le 1/2 kilog.	6 50 et 7 50
— fondants — . . .	5 » et 6 »
Pâtes de fruits — . . .	4 »
Fruits confits — . . .	4 » et 5 »
etc., etc.	

Les commandes et
demandes de catalogue
doivent être adressées à M. ROUZAUD,
à Royat (Puy-de-Dôme)

MAISONS DE PROVINCE

LYON, 7, Rue de la République
NICE, 10, Avenue de la Gare
MARSEILLE, 29, Rue St-Ferréol
CLERMONT-FERRAND, Rue Neuve
TOULOUSE, Rue Alsace-Lorraine
VICHY-CHATEL-LE MONT-DORE

CHOCOLAT DE ROYAT

A. ROUZAUD - ROYAT (AUVERGNE)



LE BYRRH

est une boisson éminemment tonique et hygiénique. Il est fait avec des vins rouges vieux exceptionnellement généreux, du quinquina et des substances toniques et fortifiantes. Il emprunte à ces substances un arôme agréable et de précieuses propriétés cordiales.

Il doit aux vins naturels, qui seuls servent à sa préparation, sa haute supériorité hygiénique.

LE DÉFENSEUR de L'ESTOMAC



Les maladies proviennent en majeure partie des fautes commises journellement contre l'hygiène alimentaire. Ces fautes, c'est l'estomac, le premier intéressé dans la question qui en supporte les conséquences fâcheuses immédiates, et c'est pour cela que les affections stomacales tiennent une si grande place dans la pathologie moderne. Il faut défendre l'estomac contre ces deux grandes maladies : la dyspepsie et la gastralgie. Aussi dès que vous éprouverez les premiers symptômes de ces maladies : renvois, aigreurs, oppressions, pesanteurs, crampes, tiraillements, dilatation, digestions difficiles, n'hésitez pas à avoir recours au Phoscao, ce merveilleux défenseur de l'estomac, qui, en quelques semaines, fera disparaître tous ces maux et rétablira le fonctionnement régulier de l'appareil digestif.

Le Phoscao est un aliment végétal aisément assimilable même par les estomacs les plus délicats. Il réunit les conditions les plus favorables de l'élimination complète des produits toxiques et par cela même il assure à l'organisme une aseptie complète.

ENVOI GRATUIT

d'une boîte échantillon

Ecrire à l'Administration du

PHOSCAO

9, Rue Frédéric-Bastiat — PARIS

En vente : Pharmacies et Epiceries.

Au Fidèle Berger

9, BOULEVARD DE LA MADELEINE, 9

Paris.

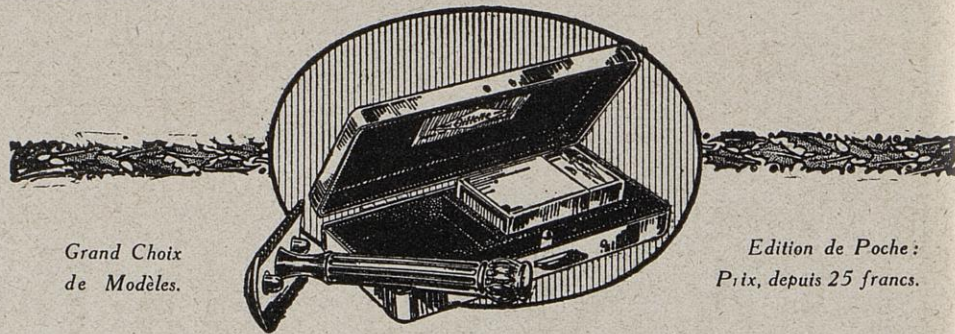


LOMBART

9, BOULEVARD DE LA MADELEINE, 9

Le meilleur

ÉTRENNES 1917



Grand Choix
de Modèles.

Edition de Poche :
Prix, depuis 25 francs.

NOËL et JOUR DE L'AN

Voici deux dates qui nous donnent l'agréable occasion de nous rappeler, de façon utile, à ceux qui nous sont chers.

Faites présent à vos amis d'un Rasoir de Sûreté Gillette, qui sera sûrement, pour son heureux propriétaire, une source de satisfactions sans bornes.

Pensez à la joie éprouvée par celui qui peut, sans aucune assistance, grâce au Gillette, être toujours et partout rasé de frais, élégant et d'une correction parfaite.

N'hésitez pas !

Envoyez, dès aujourd'hui, un Gillette.

En vente partout. — PRIX depuis 25 francs complet avec 12 lames, en écrin.

Catalogue illustré franco
sur demande mentionnant
le nom de ce journal.

Gillette

RASOIR DE SÛRETÉ
NI REPASSAGE, NI AFFILAGE.

RASOIR GILLETTE, 17^{me},
rue La Boétie, PARIS et à
Londres, Boston, Montréal, etc.

COLLECTION IN-4° LAROUSSE

DEUX INTÉRESSANTES NOUVEAUTÉS

Demander
le catalogue d'Étrennes

La France héroïque et ses Alliés

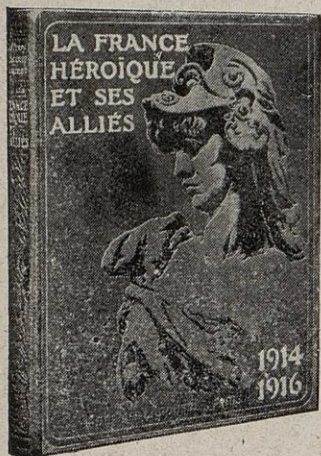
Par Gustave GEFROY, Léopold LACOUR, Louis JUMET

La France héroïque et ses Alliés est l'histoire de la guerre, une histoire telle qu'elle peut s'écrire actuellement par le résumé fidèle et critique des faits désormais acquis. Cet ouvrage, par sa documentation exacte et abondante, par sa superbe illustration photographique, par la clarté et l'émotion du récit, restera comme un témoignage véridique d'une des plus grandes époques de l'histoire. Il offrira de hautes leçons d'énergie et de patriotisme et constituera un souvenir précieux de la guerre, du Droit et de la Liberté.

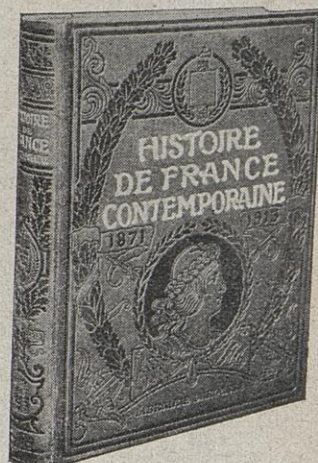
La France héroïque et ses Alliés formera deux beaux volumes et comprendra au moins 48 fascicules grand in-4°, imprimés sur très beau papier couché, illustrés d'un nombre considérable de gravures photographiques et accompagnés soit d'un hors-texte en noir ou en couleurs, soit d'une carte. Il paraît deux fascicules par mois depuis le 19 février 1916 (1^{er} et 3^e samedi).

PRIX DE SOUSCRIPTION ACTUEL A L'OUVRAGE COMPLET :
En deux volumes brochés, livrables à l'achèvement de chacun d'eux..... 48 francs
En deux volumes reliés demi-chagrin (reliure artistique originale)..... 62 francs
Le Tome I^{er} vient de paraître

Demander
le catalogue d'Étrennes



Reproduction très réduite (format 32 x 26)



Reproduction très réduite (format 32 x 26)

Histoire de France contemporaine 1871-1913

Ce magnifique ouvrage fait suite à l'*Histoire de France illustrée* (des origines à 1871) tout en constituant en lui-même un ensemble indépendant. Remarquablement documenté et merveilleusement illustré, il présente sous une forme extrêmement attachante le tableau le plus large et le plus complet de notre activité nationale pendant ces quarante dernières années.

Magnifique volume in-4°, sur papier couché. 1 164 grav. photographiques, 40 tableaux d'ensemble, 13 planches hors texte en couleurs. Broché. 34 francs. Relié demi-chagrin (reliure originale de GRASSET).... 41 francs

PARUS PRÉCÉDEMMENT :

Histoire de France illustrée (des Origines au XIX^e siècle)
Deux volumes. Brochés, 53 fr.; reliés demi-chagrin..... 67 fr.
Chaque volume se vend séparément. Broché, 27 fr.; relié..... 34 fr.

La France, Géographie illustrée
Deux volumes. Brochés, 56 fr.; reliés demi-chagrin..... 70 fr.
Tome I^{er}. Br., 26 fr.; relié, 33 fr.; Tome II. Br., 30 fr.; relié..... 37 fr.

La Belgique illustrée
par DUMONT-WILDEN. Un vol. Broché, 20 fr.; relié demi-chagrin..... 27 fr.

L'Italie illustrée
par P. JOUSSET. Un volume. Broché, 22 fr.; relié demi-chagrin..... 29 fr.

Le Japon illustré
par F. CHALLAYE. Un vol. Broché, 20 fr.; relié demi-chagrin..... 27 fr.

L'Espagne et le Portugal illustrés
par P. JOUSSET. Un volume. Broché, 22 fr.; relié demi-chagrin..... 29 fr.

La Hollande illustrée
par VAN KEYMEULEN. Un vol. Br. 12 fr.; relié demi-chagrin..... 18 fr.

La Suisse illustrée
par A. DAUZAT. Un volume. Broché, 19 fr.; relié demi-chagrin..... 26 fr.

L'Allemagne contemporaine illustrée
par P. JOUSSET. Un volume. Broché, 18 fr.; relié demi-chagrin..... 24 fr.

Atlas Larousse illustré
Un volume. Broché, 26 fr.; relié demi-chagrin..... 33 fr.

Atlas colonial illustré
Un volume. Broché, 18 fr.; relié demi-chagrin..... 24 fr.

Le Musée d'Art (des Origines au XIX^e siècle)
Un volume. Broché, 22 fr.; relié demi-chagrin..... 28 fr.

Le Musée d'Art (XIX^e siècle)
Un volume. Broché, 28 fr.; relié demi-chagrin..... 35 fr.

La Terre, Géologie pittoresque
par A. ROBIN. Un volume. Broché, 18 fr.; relié demi-chagrin..... 24 fr.

La Mer
par CLERC-RAMPAL. Un vol. Broché, 20 fr.; relié demi-chagrin..... 27 fr.

Les Sports modernes illustrés
Un volume. Broché, 20 fr.; relié demi-chagrin..... 27 fr.

Paris-Atlas
par F. BOURNON. Un volume. Broché, 18 fr.; relié demi-chagrin..... 24 fr.

Paiement 5 francs par mois par 100 francs de commande. — Remise au comptant 10 %.

Chez tous les libraires et LIBRAIRIE LAROUSSE, 13-17, rue Montparnasse, PARIS (6^e)

IL EST DÉMONTRÉ

PAR L'ANALYSE CHIMIQUE

QU'UNE CUILLERÉE A CAFÉ } DOSE MOYENNE
OU CINQ COMPRIMÉS }

ASCOLÉINE
RIVIER

équivalent à ½ litre de la meilleure
HUILE de FOIE de MORUE
très coûteuse en ce moment

L'ASCOLÉINE RIVIER
se présente sous trois formes

EN HUILE (SANS GOUT DESAGRÉABLE) POUR LES ADULTES
EN COMPRIMÉS (VÉRITABLES BONBONS) POUR LES ENFANTS
EN AMPOULES INJECTABLES (ACTION TRÈS RAPIDE).

Elle remplace donc avantageusement
L'HUILE DE FOIE DE MORUE DANS TOUS LES CAS.

TOUTES PHARMACIES, OU À DÉFAUT CHEZ M^{re} HENRI RIVIER, 26 & 28 RUE S^t CLAUDE, PARIS

5 grammes ASCOLÉINE RIVIER
= 500 grammes d'HUILE de FOIE
de MORUE !!!

C. Q. F. D.



Le
Meilleur Laxatif



un seul grain

au repas du soir

DONNE UN RÉSULTAT LE LENDEMAIN MATIN

Chasse la bile et Purifie le sang

2^{fr.} 50 le Flacon de 50 GRAINS **Franco domicile dans**
pour 4 mois de traitement
1^{fr.} 50 le 1/2 Flacon de 25 Grains **le monde entier.**
pour 2 mois de traitement

64, Boulevard Port-Royal, PARIS et toutes Pharmacies.

Arthritiques

DIABÉTIQUES — HÉPATIQUES

BOIRE

**VICHY
CÉLESTINS**



BOUTEILLES — DEMIES et QUARTS

APRÈS et ENTRE les REPAS

Hygiène de la *Bouche* et de l'*Estomac*

PASTILLES VICHY-ÉTAT

facilitent la digestion.

Boîte ovale... 2^{fr.}

Coffret 500 gr. 5^{fr.}

LA POCHETTE

0^{Fr.} 50

Médication Alcaline Pratique

Les

**COMPRIMÉS
VICHY-ÉTAT**

à base de Sels Vichy-État

permettent de transformer instantanément
toute eau potable en une

EAU ALCALINE

DIGESTIVE et GAZEUSE

Renfermant tous les principes des SOURCES de l'ÉTAT

CÉLESTINS — GRANDE-GRILLE — HOPITAL

2^{fr.} LE FLACON 3 à 5 Comprimés pour un verre
— de 100 Comprimés 12 à 15 Comprimés pour un litre

Toutes Pharmacies. — **EXIGER : COMPRIMÉS VICHY-ÉTAT**

Affaiblis

Convalescents

le meilleur tonique reconstituant

Pilules 'GIP'

(Fer assimilable, Quinquina, Gentiane)

Régénératrices du sang

et des nerfs

Dose : 4 par jour (2 avant chaque repas)

3^{Fr.} = le Flacon de 100 Pilules
Franco par poste

Adm^{on} : 64, Boulevard Port-Royal, PARIS

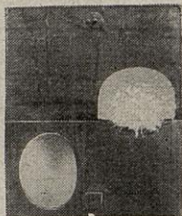


Sac en faille à volants, fermoir et grèbiches argent.

Même genre, avec fermoir ivoire, écaille et simili écaille.



Petit porte-photo pliant pour la poche.



Pochette poudre, soie, contenant : glace, poudrier, porte-monnaie.



Porte-photo à cheval pour la poche.

MAROQUINERIE

GARANTIE DE FABRICATION

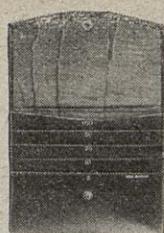
ANGLAISE ET FRANÇAISE



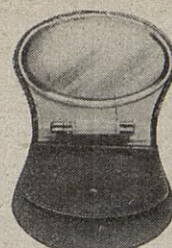
Claquette porte-billets en moire, maroquin, phoque, soie, etc.



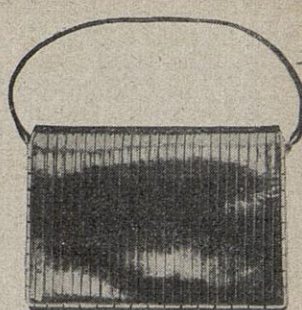
Porte-feuille, Porte-billets maroquin ou phoque.



Poche pour billets maroquin ou phoque.



Poudrier coquille, moire ou phoque, grèbiches argent.



Sac en veau verni, à rayures et grèbiches argent contenant : glace, poche à poudre, porte-mouchoir, etc.



Porte-monnaie phoque et soie, grèbiches argent.

KIRBY, BEARD & CO LIMITED
5, rue Auber — Paris — Tél: Gut. 24-65

FLORÉÏNE



* La mission éternelle de la femme est de plaire; elle doit donc faire tout pour acquérir ou augmenter en elle la beauté, promesse de bonheur. * *



* La FLORÉÏNE, crème de beauté sans rivale, rend douce, fraîche, parfumée la peau des mains et du visage. * * *

* La Crème FLORÉÏNE donne et conserve au teint la blancheur, la fraîcheur, le velouté et l'incarnat incomparables de la jeunesse. * * * *



* Son invisible présence attire tous les hommages et dégage en même temps qu'un parfum discret, un charme bienfaisant.

PARFUMS
POUDRE
SAVON

CRÈME
DE
BEAUTÉ



Il faut porter cette bague :



Parce qu'elle est le plus joli symbole de la Création qu'un ciseleur ait jamais conçue. C'est un joyau d'Art délicat dans la Forme et dans la Pensée.



Il faut donner cette bague :



Parce que nul autre présent ne porte en lui un charme plus mystérieux et plus profond. C'est un cadeau destiné au Cœur autant qu'au Doigt de la Personne qui le portera : Il les embellira tous deux.



N'OUBLIEZ PAS
de faire parvenir à nos soldats
de l'alcool de menthe de **RICQLÈS**
Souverain contre les maux
causés par le froid.
Assainit l'eau.
Le meilleur des dentifrices.
Exiger du RICQLÈS

Soignez vos Convalescents
Sustentez les Blessés
Tonifiez les Affaiblis
Par le **VIN AROUD**
VIANDÉ — QUINA — FER
Paris, Rue de Richelieu, 28 et toutes Pharmacies.

OBESITÉ
LIN-TARIN
CONSTIPATION

E. VILLIOD
DÉTECTIVE

37, Bd Malesherbes, Paris



Enquêtes - Recherches
Surveillances

Correspondants dans le Monde entier.

RENOMMÉE UNIVERSELLE

Crème Simon
1^{re} marque française



Poudre et Savon

HERNIE

Le Bandage MEYRIGNAC est le seul appareil sérieux recommandé par toutes les sommités médicales.

Supprime les Sous-Guisses
et le Terrible Ressort Dorsal.

ENVOI GRATUIT DU TRAITE SUR LA HERNIE.
Exiger sur chaque appareil le nom et l'adresse de l'inventeur.
MEYRIGNAC. Breveté. 229, r. St-Honoré, Paris (Métro Tuileries)

ANIODOL

LE PLUS PUISSANT ANTISEPTIQUE - NON TOXIQUE, NON CAUSTIQUE
Possède une puissance anti-microbienne 2 fois et demie plus grande que le sublimé, suivant l'analyse faite par M. FOUARD, Chimiste de l'Institut Pasteur.

PRÉVIENT et GUÉRIT toutes les MALADIES INFECTIEUSES et CONTAGIEUSES
ANIODOL EXTERNE USAGE : Dans la toilette quotidienne est reconnu par tous les Médecins comme le plus grand préservatif et le curatif certain des maladies de la femme : Métrites, Pertes, Cancres, etc. Maladies des yeux : Ophthalmies, Conjonctivites. Dans les maladies de la peau : Herpès, Eczéma, Ulcères, Furoncles, Anthrax, Coupures, Brûlures, Piqûres d'insecte, quelques lavages à l'ANIODOL calment la douleur, empêchent l'infection, activent la cicatrisation.

DOSE : 1 à 2 cuillerées à soupe dans un litre d'eau.
ANIODOL INTERNE C'est le désinfectant interne le plus puissant. On l'utilise avec succès en gargarisme, dans les cas d'Angines et à l'intérieur dans Grippe, Bronchite, Fièvre typhoïde, Fièvres éruptives et paludéennes, Tuberculose. Il guérit les fermentations du tube gastro-intestinal, la Diarrhée verte des nourrissons, l'Entérite simple et mucomembraneuse, la Dysenterie, Constipation. Il met ainsi à l'abri de l'Appendicite qui en est la conséquence.

DOSE : 50 à 100 gouttes par jour dans une tasse d'infusion ou un verre d'eau.
L'ANIODOL, désodorisant parfait se trouve dans toutes les Pharmacies
3 fr. 25 le flacon pour 20 litres.

Renseignements et Brochures : SOCIÉTÉ de l'ANIODOL, 32, rue des Mathurins, Paris

Montres

Longines

Élégantes
et précises.

Ceinture Anatomique
pour Hommes

DU

D^R NAMY

ÉLASTIQUE, ÉLÉGANTE, AMAIGRISSANTE



Légère, indéformable, agréable à porter, Sans pattes, sans boucles, sans bordure rigide, évite tous les inconvénients des modèles ordinaires.

Recommandée à tous les messieurs qui commencent à "prendre du ventre" ainsi qu'aux officiers, aviateurs, sportsmen, cavaliers, etc., etc. Soutient les reins et les organes abdominaux, combat l'embonpoint et procure bien-être, sécurité des efforts, svelte de la taille.

En tissu ajouré fil noir ou écriu, gommés tressés et azurés : Hauteur devant : 18, 20 ou 22 1/2... **25 fr.**

En tissu de soie ajouré : gris, cie', mauve ou noir... **35 fr.**

Expédition franco France et Etranger pour les commandes accompagnées de leur valeur en mandat-poste ou en chèque sur Paris.
Indiquer simplement la circonférence du corps prise au milieu de l'abdomen et la hauteur devant désirée.
Notice adressée gratuitement sur demande.

Bande-Molletière du D^R NAMY

Entièrement tissée d'une seule pièce en tricot renforcé. Fermeture à courroie forte et boucle. Se moule sur la jambe et la soutient sans la comprimer. Régularise la circulation du sang, évite les engourdissements, le gel des pieds, les crampes, la fatigue, consécutifs au défaut de circulation causé par la constriction excessive des bandes-molletières en drap.

Une seule qualité... La paire **7 fr. 50** franco
Nuances : marine, horizon, kaki, gris, noir.



Adresser les commandes
GROS et DÉTAIL à

MM. BOS ET PUEL

Fabricants brevetés

234, Faubourg Saint-Martin, PARIS (à l'angle de la rue Lafayette)
Métro : Louis-Blanc.

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

Validité prolongée des billets d'aller et retour à l'occasion de Noël et du Nouvel An.

Les billets d'aller et retour ordinaires émis par les gares du Réseau de l'Etat, bénéficieront, cette année comme les années précédentes, d'une validité prolongée à l'occasion de Noël et du Nouvel An. C'est ainsi que les coupons de retour des billets délivrés à partir du Jeudi 21 Décembre 1916, seront valables jusqu'au Lundi 8 Janvier 1917, sans que d'ailleurs la durée de validité des dits billets puisse être inférieure à la validité normale fixée par le tarif.

Hémorroïdes
JUBOLITOIRES

SUPPOSITOIRES SCIENTIFIQUES

Antihémorragiques, Calmants et Décongestionnants
Laborat. de l'URODONAL, 2 bis, R. de Valenciennes, Paris.
La Boîte 5^{fr} 50; les 4 20^{fr}; Etranger 6^{fr} et 22^{fr}.

LIQUEUR
Créée en 1819
BRUN-PEROD
VÉRITABLE
CHINA CHINA
VOIRON (1842)

SEDLITZ
CHARLES CHANTEAUD



Le Meilleur
LAXATIF
PURGATIF
DÉPURATIF

Souverain contre :
CONSTIPATION, MIGRAINE
MALADIES DU FOIE
de l'ESTOMAC, BOUTONS
VICES DU SANG
CONGESTIONS, etc.

Exiger le flacon rond,
l'enveloppe jaune et l'adresse
54, Rue des Francs-Bourgeois
PARIS

Seul Récompensé aux Expositions.

POUDRE DE RIZ

AMBRE ROYAL

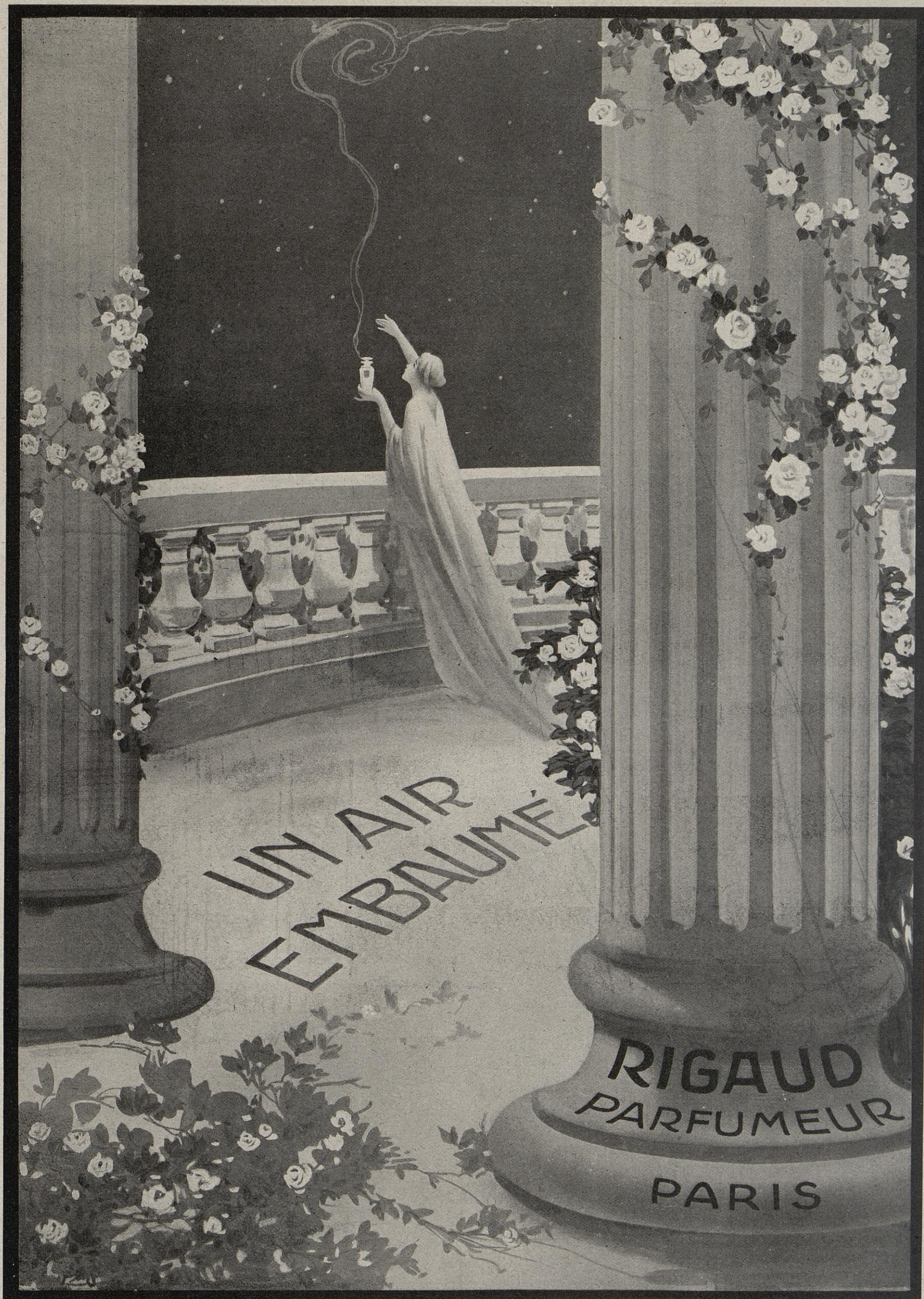
La plus Parfaite des Poudres

VIOLET, PARFUMEUR, PARIS

RHUM ST-JAMES



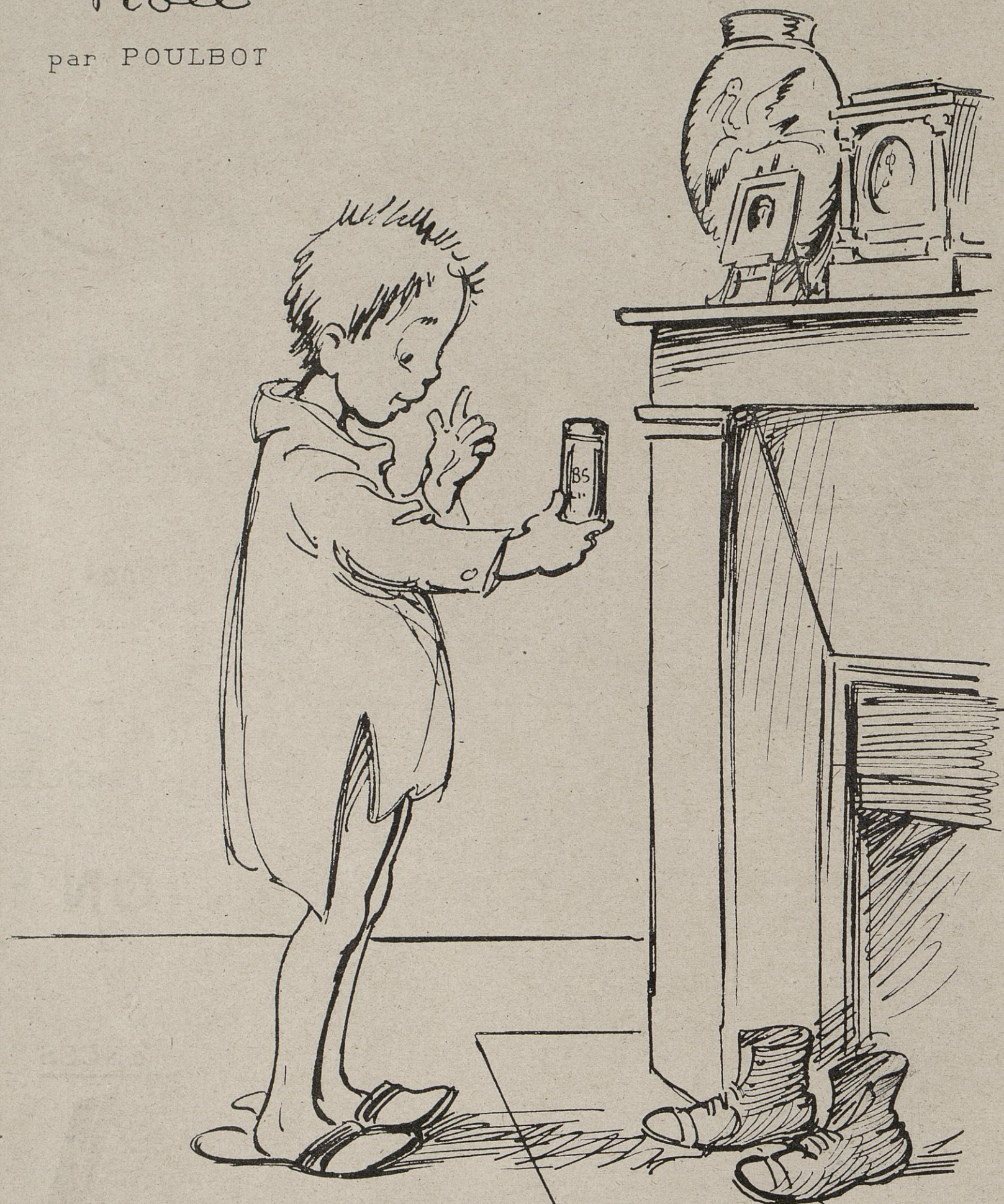
« St James
ce prestigieux pays des Antilles est le lieu
d'origine des premiers Rhums du Monde. »



" UN AIR EMBAUMÉ "

DE RIGAUD, PARFUMEUR,
 16, Rue de la Paix, PARIS

Noël
par POULBOT



- Blute ! un gibbs !... c'est pour papa !

Echantillons des célèbres spécialités hygiéniques : SAVONS pour la Barbe, SAVON et PÂTE DENTIFRICES "GIBBS" et Catalogue Général illustré contre 0^f50 en timbres-poste
à P. THIBAUD & C^{ie} 7 et 9, Rue de La Boétie. PARIS

L'USAGE
DE LA
Cascarine
Leprince

à la dose d'une ou deux Pilules le soir au repas

ASSURE le

TRAITEMENT
RATIONNEL ET SCIENTIFIQUE

DE LA

CONSTIPATION

de ses CAUSES

et de ses

CONSÉQUENCES

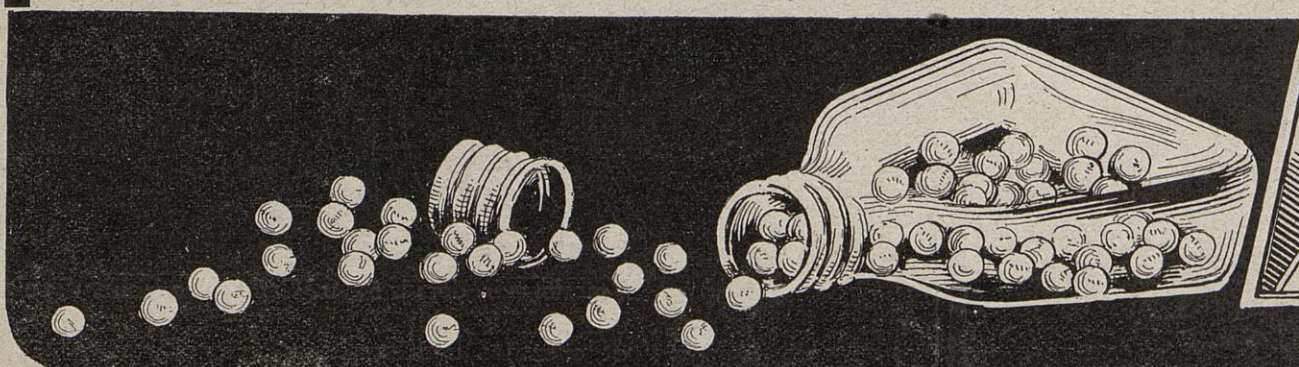


BIEN EXIGER LE NOM
ET LA BOITE CI-DESSUS

DANS TOUTES LES PHARMACIES

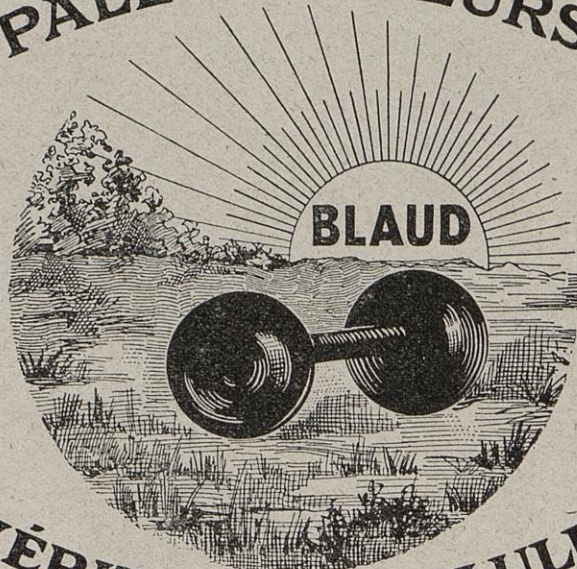
ÉCHANTILLON GRATUIT

PARIS — 62, Rue de la Tour, 62 — PARIS



MAXIMA

ACHÈTE AU

*Bijoux***MAXIMA***Antiquités***MAXIMA***Objets d'Art***MAXIMA***Autos*Transféré : 3, RUE TAITBOUT (1^{er} Étage)**MAXIMUM**APPROBATION DE
L'ACADÉMIE DE MÉDECINE**ANÉMIE CHLOROSE**
PÂLES COULEURSVÉRITABLES PILULES
DU DOCTEUR
BLAUDEN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES.
VENTE EN GROS: R. DURAND & NEVEUX, 24, Place des Vosges, PARISBeauté
de la
Chevelure**PETROLE
HAHN**F. VIBERT,
Fabricant
LYON**Pour sa sécurité**on a besoin de connaître l'heure exacte
le jour et la nuit.**LA MONTRE****OMEGA**CADRAN
LUMINEUXBracelet cuir, depuis 52 fr. Cadran lumineux, depuis 61 fr.
chez **KIRBY, BEARD & C^o** L^o 5, Rue Auber, PARIS
et chez les meilleurs horlogers du monde entier.
Sur demande envoi franc du Catalogue N^o 2 b



SES
COMPLETS
ET
PARDessus

DEPUIS
100 FR.
SONT
incomparables

LEJEUNE habille très chic
et correct **TOUJOURS**

Téléph.: Gut. 24-89

Voulez-vous avoir une MARCHE NORMALE

adressez-vous chez

DRAPIER & Fils

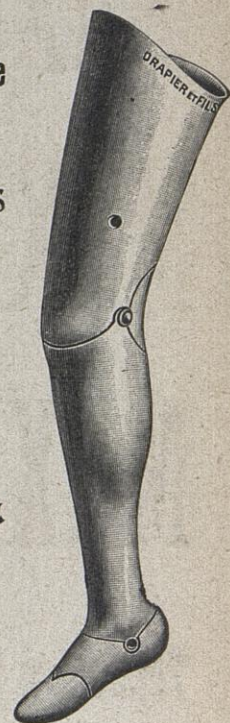
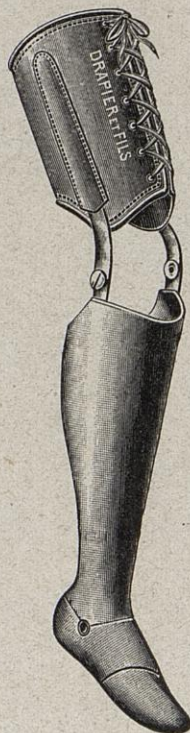
41, Rue de Rivoli, PARIS (1^{er} arr^e)

qui vous enverra son Catalogue Illustré
GRATUITEMENT sur demande

Les premiers Constructeurs FRANÇAIS
DE LA
JAMBE AMERICAINE

AVEC
**PIED EN FEUTRE
ET CAOUTCHOUC**

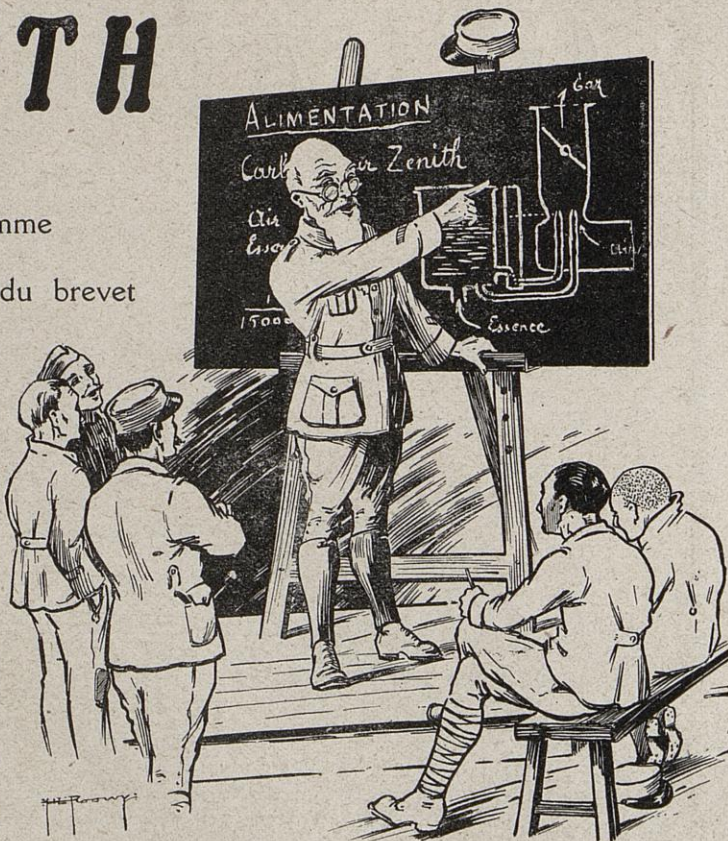
BRAS ARTIFICIELS



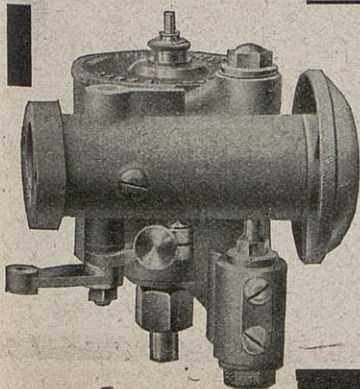
Appareils Orthopédiques :: Chaussures Orthopédiques

ZENITH

Le programme
pour l'obtention du brevet
militaire
d'aptitude
automobile
comporte "l'Étude
du
Carburateur
ZENITH"
(LES JOURNAUX)



Société du CARBURATEUR ZENITH



Siège Social et Usines : 51, Chemin Feuillat, LYON

MAISON A PARIS : 15, rue du Débarcadère

USINES ET SUCURSALES :

PARIS, LYON, LONDRES, BRUXELLES,
LA HAYE, MILAN, TURIN, DÉTROIT,
NEW-YORK, GENÈVE

Le Siège Social à Lyon répond par courrier à toute demande
de renseignements d'ordre technique ou commercial.

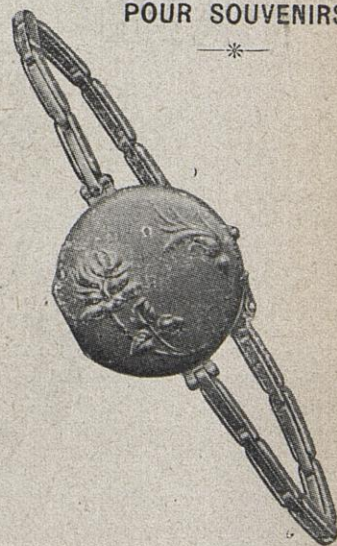
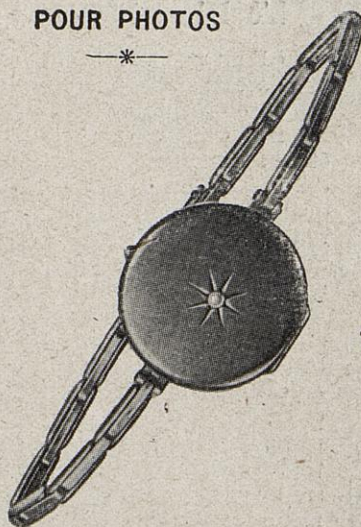
ENVOI IMMÉDIAT DE TOUTES PIÈCES

BRACELETS EXTENSIBLES

PORTE-PHOTOS - PORTE-SOUVENIRS

MÉDAILLON
AVEC VERRE
POUR PHOTOS

MÉDAILLON
SANS VERRE
POUR SOUVENIRS



ÉTABLIS
EN
ARGENT
OR DOUBLE
TITRE PREMIER

Modèles Déposés

EN VENTE CHEZ TOUS LES BIJOUTIERS

GROS : MAISON MURAT - PARIS

GLOBÉOL

fortifie

**Epuisement nerveux
Convalescences
Tuberculose
Neurasthénie
Anémie**

Un mois de maladie abrège votre vie d'une année. Le GLOBÉOL permet d'éviter les maladies en augmentant la force de résistance.

Le GLOBÉOL

est beaucoup plus actif que la viande crue, la kola, la liqueur de Fowler, l'hémoglobine commerciale, les ferrugineux et tous les toniques.



Le GLOBÉOL forme à lui tout seul un traitement très complet de l'anémie. Il donne très rapidement des forces, abrège la convalescence, laisse un sentiment de bien-être, de vigueur et de santé. Spécifique de l'épuisement nerveux, le GLOBÉOL régénère et nourrit les nerfs, reconstitue la substance grise du cerveau, rend l'esprit lucide, intensifie la puissance de travail intellectuel, élève le potentiel nerveux. Il **augmente la force de vivre**. Sans aucune accoutumance, sans toxicité, le GLOBÉOL est le tonique idéal qui décuple la résistance de l'organisme et prolonge la vie. Il ne peut être que très utile et très profitable d'en prendre chaque jour comme d'un véritable aliment.

Communication à l'Académie de Médecine du 7 juin 1910, par le Docteur Joseph NOR, ancien chef de Laboratoire de la Faculté de Médecine de Paris.

N.B. — On trouve le Globéol dans toutes les bonnes pharmacies et aux Etablissements Chatelain, 2 bis, rue de Valenciennes, Paris. Le flacon, franco 6 fr. 50 ; la cure intégrale de l'anémie (quatre flacons), franco 24 francs.

PAGÉOL

énergique antiseptique urinaire

Préparé dans les Laboratoires de l'URODONAL et présentant les mêmes garanties scientifiques.



Le bon page
PAGÉOL

La découverte du PAGÉOL a fait l'objet d'une communication à l'Académie de Médecine de Paris du professeur Lassabatie, médecin principal de la marine, ancien professeur des Ecoles de médecine navale.

« Nous avons eu l'occasion d'étudier le PAGÉOL et les résultats toujours excellents, et parfois étonnants, que nous avons obtenus, nous permettent d'en affirmer l'efficacité absolue et constante. »

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris. — La boîte (envoi franco et discret), 10 francs ; la demi-boîte, franco 6 francs. Envoi sur le front. Pas d'envoi contre remboursement.



**Suintements
Cystites
Prostatite
Albuminurie
Pyuries**

L'OPINION MÉDICALE :

« Il est un médicament dont l'action sur les microbes qui encombrement les voies urinaires menacées ne saurait être mise en doute, parce qu'elle est décisive, un médicament auquel le gonocoque lui-même ne résiste pas, c'est le Pagéol. Son action principale est due à un sel récemment découvert, le bali-fostan, qui est un bicamphocinamate de santalol et de dioxybenzol dont les propriétés thérapeutiques ont été bien étudiées, et qui réunit, en les complétant et en les amplifiant, toutes les qualités de ses composants sans en avoir les inconvénients. »

Dr MARY MERCIER,
de la Faculté de Médecine de Paris,
Ex-directeur de Laboratoire d'hygiène

**Guérit vite et radicalement.
Supprime les douleurs de la miction.
Evite toute complication.**

GYRALDOSE

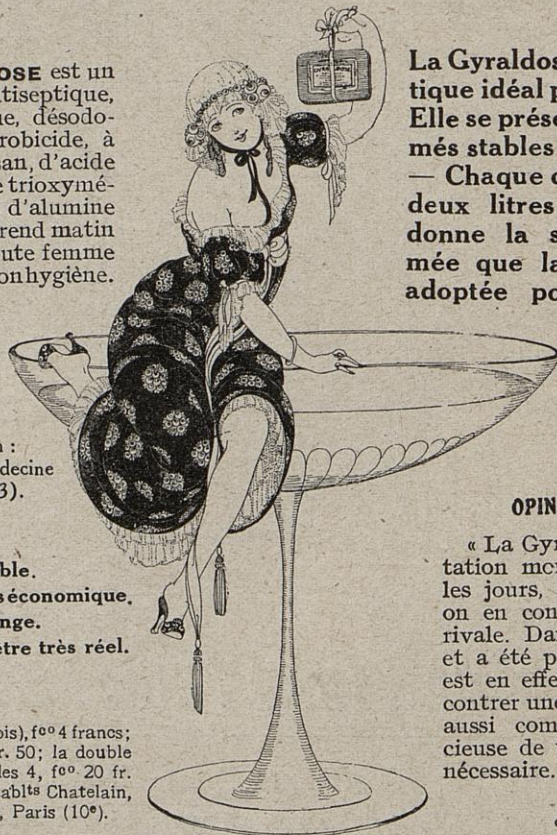
Hygiène de la Femme.

La GYRALDOSE est un produit antiseptique, non caustique, désodorisant et microbicide, à base de pyolisan, d'acide thymique, de trioxyméthylène et d'alumine sulfatée. Se prend matin et soir par toute femme soucieuse de son hygiène.

Communication :
Académie de Médecine
(14 octobre 1913).

Odeur très agréable.
Usage continu très économique.
Ne tache pas le linge.
Assure un bien-être très réel.

La boîte (pour un mois), 4 fr. 50 ; les 5 boîtes, 17 fr. 50 ; la double boîte, 5 fr. 50 ; les 4, 20 fr. Usage externe. — Etablissements Chatelain, 2, rue Valenciennes, Paris (10°).



La Gyraldose est l'antiseptique idéal pour le voyage. Elle se présente en comprimés stables et homogènes. — Chaque dose jetée dans deux litres d'eau chaude donne la solution parfumée que la Parisienne a adoptée pour les soins de sa personne.

OPINION MÉDICALE :

« La Gyraldose, dont la réputation mondiale s'accroît tous les jours, ne saurait vraiment, on en conviendra, trouver de rivale. Dans tout ce qui existe et a été préconisé jusqu'ici, il est en effet impossible de rencontrer une association à la fois aussi complète et aussi judicieuse de tout ce qui était ici nécessaire. »

Dr DAGUE,
de la Faculté de Bordeaux.

FANDORINE

Arrête les hémorragies.
Supprime les vapeurs,
migraines, indispositions.
Evite l'obésité.

Le flacon (pour une cure), franco 10 francs.
Le flacon d'essai, franco 5 francs.

SINUBÉRASE

Ferments lactiques les plus actifs. Traitement le plus complet de l'auto-intoxication. Guérit radicalement les diarrhées infantiles et l'entérite.

Le flacon, franco 6 fr. 50 ; les 3 flacs. (cure complète), franco 18 francs.

FILUDINE

Traitement radical du paludisme, des maladies du Foie et de la Rate. Indispensable après les Coliques hépatiques.

Prix : le flacon, franco 10 francs.

URODONAL

et l'opinion médicale

« L'indication principale dans le traitement de l'artério-sclérose consiste avant tout à empêcher la naissance et le développement des lésions artérielles. A la période de présclérose, l'acide urique étant le seul facteur d'hypertension, on devra avant tout autre chose lutter énergiquement et fréquemment contre la rétention d'acide urique dans l'organisme en employant l'Urodonal. »

Professeur FAIVRE

Professeur de Clinique interne à l'Université de Poitiers.

« Il nous a été donné d'observer des entérites aiguës d'origine infectieuse, des fièvres typhoïdes et des appendicites chez des individus assez touchés au point de vue artério-scléreux ou rénal et soumis au régime répété de l'Urodonal depuis un certain temps; nous avons été frappés de l'absence de complications médicales ou chirurgicales et de la guérison relativement rapide alors que l'état de l'organisme ne le faisait guère espérer. »

Professeur CHARVET

Ex-Professeur agrégé près la Faculté de Lyon.

« L'Urodonal est d'ailleurs si facile à prendre et sans aucun danger! Un médecin ami nous disait connaître dernièrement une septuagénaire jadis percluse de rhumatismes, qui lui doit certainement la vie, et une existence des plus supportables, depuis cinq ans qu'elle en fait usage, et cela d'une façon quasi continue. Nombreux sont d'ailleurs les médecins qui pourraient citer des cas du même genre, arguer même d'une expérience toute personnelle, laquelle légitime leur gratitude envers l'excellent médicament auquel ils doivent tant. Au fait, pourquoi ne pas faire savoir que nous sommes du nombre? »

D^r Paul SUARD

Ancien Professeur agrégé aux Ecoles de Médecine navale,
Ancien Médecin des Hôpitaux.

« Je vous atteste avec plaisir que j'ai constaté la très grande efficacité de l'Urodonal sur un malade de goutte arthritique déformante, inguérissable. Tous les remèdes jusqu'ici n'avaient apporté aucun soulagement ni amélioration; mais avec l'Urodonal mon client est enthousiasmé des immenses résultats obtenus et moi-même je me suis persuadé à le préférer à tous les autres remèdes indiqués pour cette maladie. »

D^r LAMBERTO PISANI

à Montebello.

« Je tiens à vous déclarer qu'ayant employé très souvent votre Urodonal dans toutes les formes d'uricémie, dans ses manifestations plus ou moins graves chez des individus de tempérament arthritique, j'ai toujours constaté des résultats inespérés que je n'avais jamais pu obtenir avec les autres médicaments antiuriques. Je continuerai avec constance et confiance à l'employer dans tous les cas indiqués. »

D^r AVERSA JOSEPH

Inspecteur d'hygiène, à Palerme.

« C'est avec plaisir que je puis vous signaler qu'ayant eu l'occasion d'essayer plusieurs fois sur moi-même et sur plusieurs de mes malades l'Urodonal Chatelain, j'ai pu en constater les résultats bienfaisants consistant principalement dans la disparition des douleurs d'une névralgie lombo-abdominale et sciatique sur une personne de mes clientes. »

D^r Dominique SCUNCIO

à Praia Sannita (Caseria).

N.B. — On trouve l'URODONAL dans toutes les pharmacies et aux Etablissements Chatelain, 2 bis, rue de Valenciennes, Paris-10^e (Métro: gares Nord et Est). — Le flacon, 6 fr. 50; les trois flacons (cure intégrale), franco, 18 francs. — Envoi sur le front.

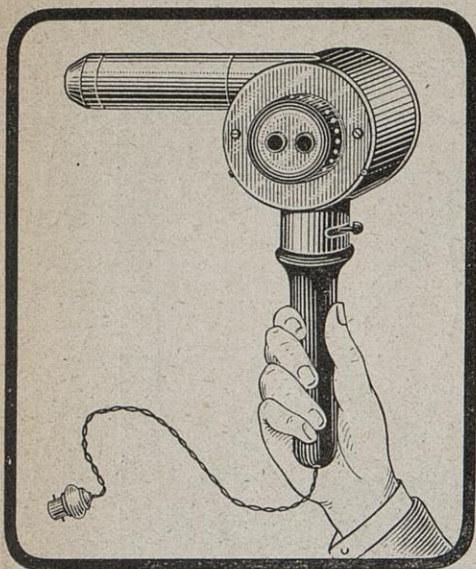
Pas d'envoi contre remboursement.

Hors Concours
San Francisco
1915

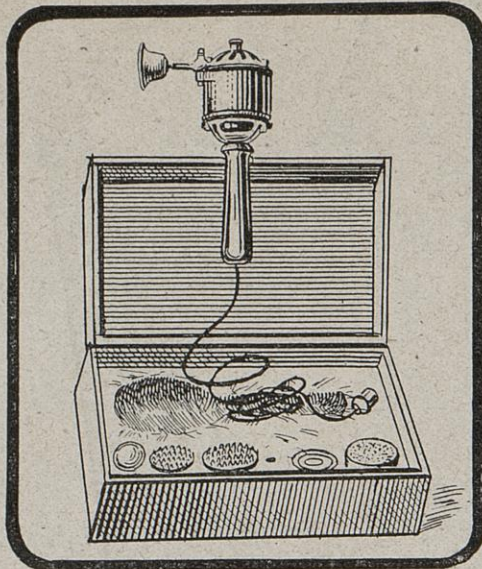
Fournisseur
des Cours
Souveraines



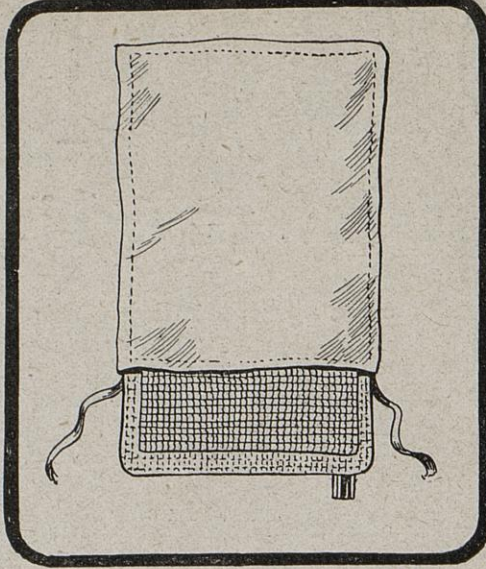
Lorsque l'URODONAL approcha de la Terre,
On put voir qu'un Archange entraînait la galère.
Sa flamboyante épée et son regard serein,
Annonçaient aux mortels accourus sur la rive
Qu'il venait parmi eux pour défendre le "REIN" !



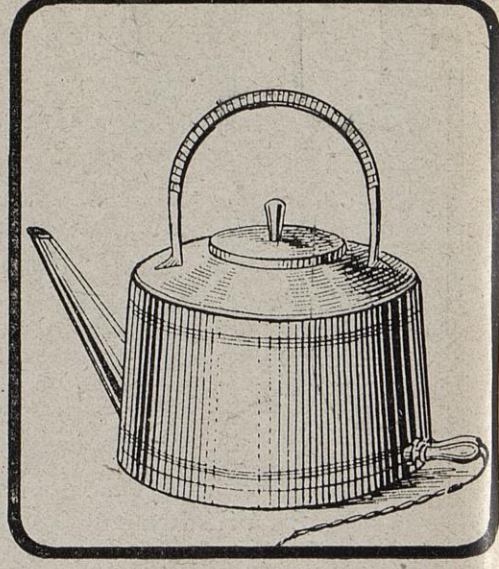
Producteur d'air chaud. 100 fr.
Prix



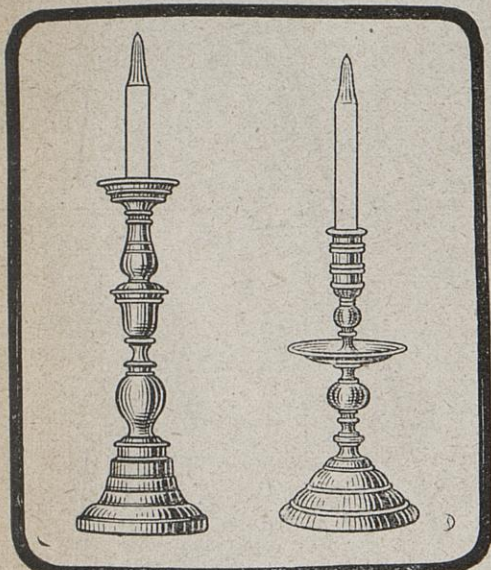
Vibrateur électrique, avec accessoires et écorin. Prix 120 fr.



Le Cataplasme électrique. 39 fr.
Prix, depuis



Théière électrique. Prix, depuis 40 fr. 60



Flambeaux hollandais, cuivre poli ou oxydé. Prix, depuis 31 fr. 75

Etabl^{ts} PAZ & SILVA

55, Rue S^{te}-Anne
Paris (2^e)

Usines-191-193
Rue St-Charles
Paris (15^e)



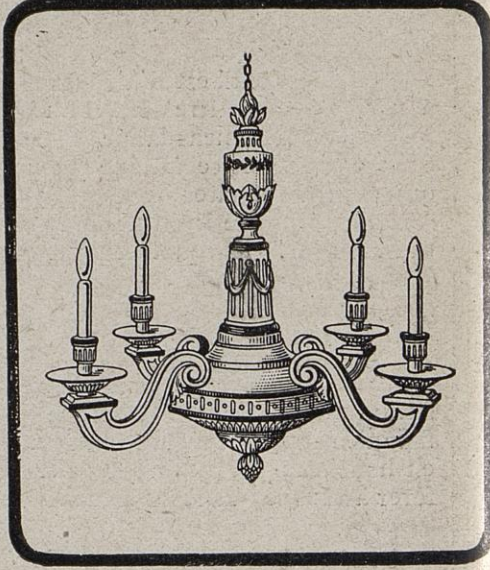
1/2 litre
MAJIC
Modèle
N° 21

PRIX:
9 fr. 50

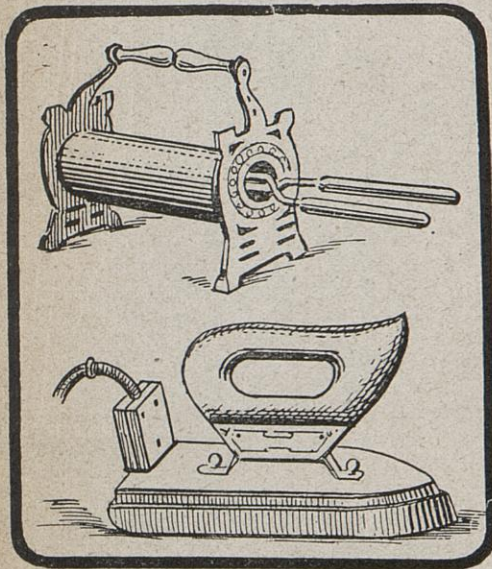
Courroie : 3^{Fr}
Gaine horizon
avec courroie : 4^{Fr}

Bouteille
"MAJIC"
conserve
la
CHALEUR
aux
Liquides

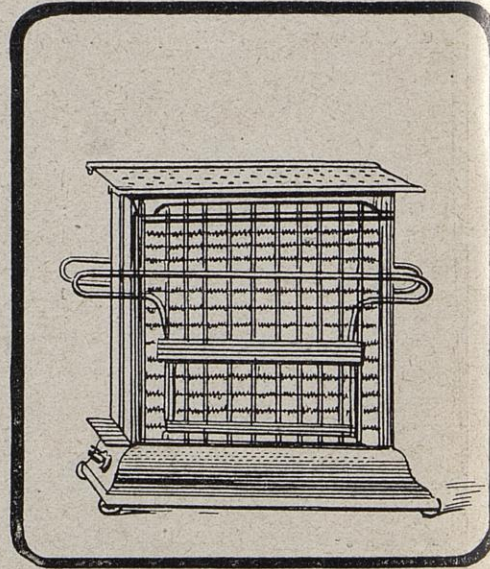
NOTICE
sur
DEMANDE



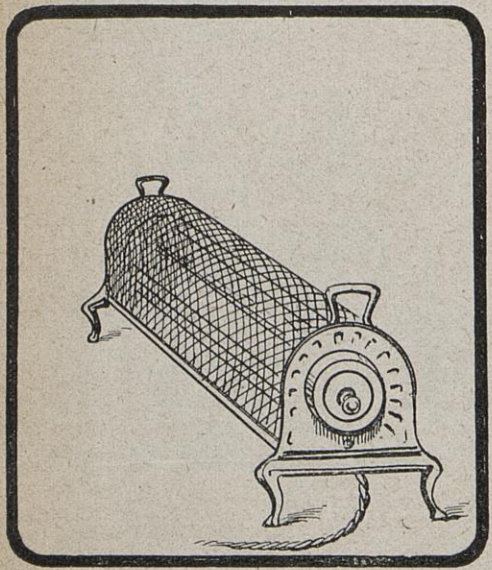
Lustre en bois laqué. Prix 220 fr.



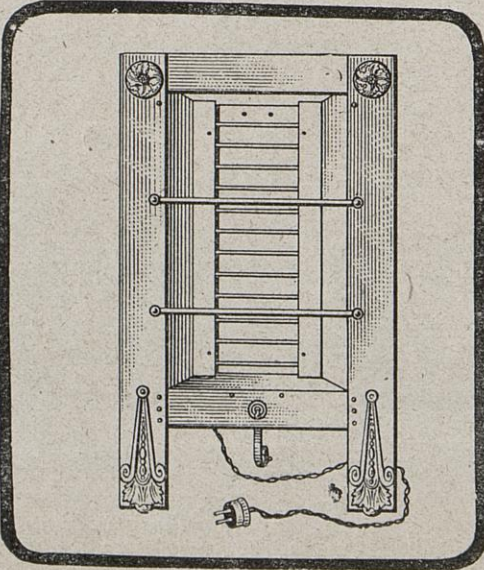
Fer à repasser électrique. N° 101. Prix... 26 fr.



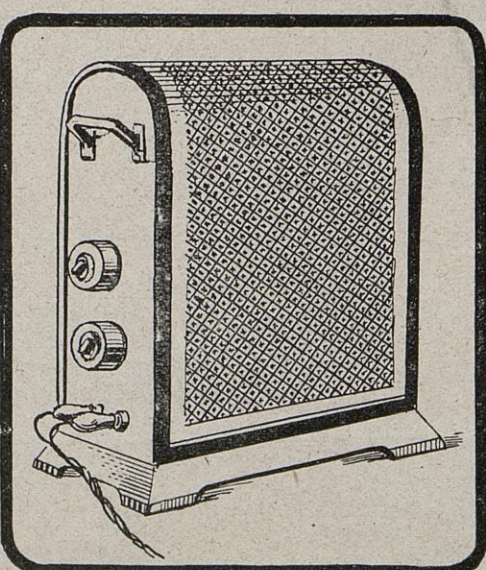
Grille-pain électrique. Prix depuis .. 39 fr.



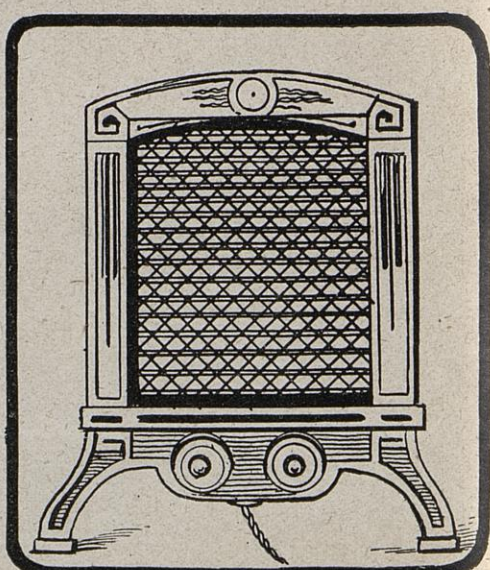
Radiateurs électriques à corps de chauffe lumineux. Prix, depuis.. 50 fr. 75



Radiateurs électriques à tubes de quartz. Prix 90 fr.



Radiateurs électriques à résistances métalliques. Prix, depuis..... 80 fr.



Radiateurs électriques à corps de chauffe lumineux. Prix, depuis.. 130 fr. 50

AUX MARINS7-9, Avenue de la Grande-Armée
PARIS

Spécialité de vêtements et livrées pour l'automobile, imperméables, caoutchouc et parapluies du chauffeur. Manteaux et fourrures en .. tous genres ..

Equipements complets, leggings, gants, lunettes, etc., etc.

ENVOI FRANCO DU NOUVEAU CATALOGUE

OMEGA

PRÉCISE
ROBUSTE

MONTRE
BRACELET

PROPRIÉTÉ FRANÇAISE

Villacabras LA PLUS PURE, LA PLUS ACTIVE
DES EAUX PURGATIVES NATURELLES

Maux de Tête, Névralgies
Grippe, Influenza**Aspirine**
"USINES du RHÔNE"LE TUBE DE 20 COMPRIMÉS..... 1 fr. 50
LE CACHET DE 50 CENTIGRAMMES: 0 fr. 20
EN VENTE DANS TOUTES PHARMACIES

PÂTE DENTIFRICE KRAUS

LA MEILLEURE
POUR L'HYGIÈNE DE LA BOUCHE
ET DES DENTS

DEPOT PRINCIPAL 37 RUE GODOT, à MAURON
PARIS

ASTHME ESPIC

Soulagement et Guérison
par les Cigarettes ou la Poudre
2 fr. la boîte se trouvent dans les hôpitaux et pharmacies du monde entier.
Exiger la signature de J. ESPIC sur chaque cigarette.

Les Spécialités du Docteur BENGUÉ

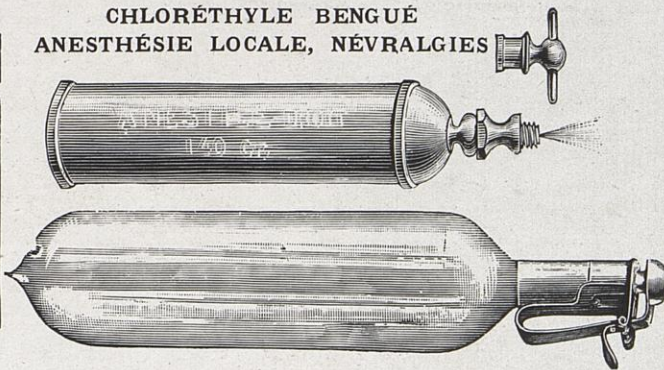
PARIS :: 47, Rue Blanche, 47 :: PARIS

Prix du Flacon : 2 francs.

BAUME BENGUÉ

Guérison Radicale de
**GOUTTE - RHUMATISMES
NEURALGIES**

Dr. Bengué, 47, Rue Blanche, Paris.

CHLORÉTHYLE BENGUÉ
ANESTHÉSIE LOCALE, NÉURALGIES

DRAGÉES BENGUÉ

AU MENTHOL

Indications : Pharyngites, Laryngites, Toux, Angines, Bronchites.
Compos : Menthol, Borate de Soude, Cocaine.
Mode d'emploi : 8 à 10 dragées par jour.

Dr. BENGUÉ - PARIS
47, Rue Blanche

LA REVUE COMIQUE, par Lucien Métivet

— Nous ne saurions aller plus loin dans la voie des privations : tu as diminué la bonne et je ne donne que des acomptes au propriétaire.

— On pourrait peut-être ne pas les payer du tout.



ÉCONOMIES ET LOIS SOMPTUAIRES

— Economie d'étoffe, mais non de chauffage, car madame a joliment froid aux pieds quand elle rentre à la maison.



— Remplacer une lampe électrique de 25 bougies par un quarteron de candélabres ça ne peut pas s'appeler une économie de bouts de chandelles.



— Robe trop décolletée ! Promenez-vous tant que vous voudrez sur la place de l'Opéra, mais je ne vous laisserai pas entrer dans la salle.

**POUDRE D'ABYSSINIE
EXIBARD**

Soulage instantanément

OPPRESSION - ASTHME - CATARRHE

et toutes Affections Spasmodiques des Voies respiratoires.

H. FERRÉ-BLOTTIÈRE & C^o, Dr en Médecine, Pharmaciens de 1^{re} Classe,
28, Rue Richelieu, Paris.

Plus de Rides - Teint Velouté

**CRÈME RADIACÉE
RAMEY**
contenant du RADIUM

EN VENTE PARTOUT

Gros : PRODUITS RADIACÉS, 58, Rue St-Georges, Paris.

CORS AUX PIEDS

Suppression radicale en 6 jours par le
TUPIQUE des CHARTREUX
Frédéric MOREAU
à CLISSON (Loire-Inf^{re})

PRIX 1^{fr} 25

L'Heure de la Victoire
sera marquée par**LES MONTRES
ET
Chronomètres LIP**DONT PLUSIEURS MILLIERS SONT EMPLOYÉS
POUR LE RÉGLAGE DES TIRS DANS L'ARMÉE
FRANÇAISE ET LES ARMÉES ALLIÉES.
DEMANDER LA MARQUE LIP CHEZ LES
BONS HORLOGERS. L'EXIGER SUR CHAQUE CADRAN.

AVARIE GUERISON DEFINITIVE
SÉRIEUSE,
sans rechute possible par les
COMPRIMÉS de GIBERT
606 absorbable sans piqure
Traitement facile et discret même en voyage.
La Boîte de 40 comprimés 6 fr. 75 franco contre mandat
(nous n'expédions pas contre remboursement).
Pharmacie GIBERT, 19, rue d'Aubagne - MARSEILLE
Dépôt à Paris : Pharmacie Planche, 2, rue de l'Arrivée.

Anémiés, Convalescents

GLOBÉOLAugmente la force de vivre.
F^o 650 Cure 24^e. Etranger 7 et 26^e. 2, r. Valenciennes, Paris.

MIGRAINES · NÉVRALGIES · GRIPPES



ASPIRINE

"USINES DU RHÔNE"

S. Bouin
D'APRÈS - Maurice Chot

L'ÉTUI DE 20 COMPRIMÉS 1.50
EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES

